



BRIDIER, à Jordane.

J'ai vu le dossier. Ça vous coûtera deux millions.

JORDANE.

Tout ce que j'ai à peu près! que m'importe? Je n'ai plus besoin de rien, je serai chez ma femme.

CLARISSE.

Oh! toujours, si vous le voulez.

JORDANE.

Et si vertueux que tout Paris en parlera.

CLARISSE.

Voilà le bon tapage!

FIN

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE — JEANNE ROBERT

TOUS.

Comment?

VALENTINE.

C'était la femme du...

Elle s'arrête, en voyant le prince.

LE PRINCE.

Achevez, madame.

VALENTINE.

Vous la reprenez?

LE PRINCE.

Oh! non, je ne la reprends pas. Je la recueille.

VALENTINE, à elle-même.

Et moi qui le croyais célibataire!

Bridier et Geneviève entrent par le fond.

JORDANE, courant à lui.

Bridier! Bridier! Croyez-vous que votre fille puisse encore porter mon nom?

BRIDIER.

Pardonnez-moi, Jordane.

GENEVIÈVE.

Moi, j'ai tout de suite dit à mon père qu'il se trompait. Je connais M. de Jordane.

JORDANE, l'embrassant.

Oh! chère enfant!

VALENTINE.

Moi, j'épouserai Saint-Chamas, mais j'en voudrai toute ma vie à M. de Folny.

CLARISSE.

Il n'aimait pas les tapageurs : il avait peut-être raison.

LE PRINCE, *entrant.*

J'ai trouvé, mon cher Jordane, que j'avais eu tort tout à l'heure et qu'une explication avec M. Cardonat serait peut-être intéressante. Je n'ai pas été heureux. Son nouveau chef de la comptabilité...

RAOUL.

M. Puyjolet?

LE PRINCE.

M. Puyjolet, habitué aux comptes réguliers des administrations de l'État, vient de découvrir que M. Cardonat était ruiné, et que les actionnaires n'avaient plus d'autres garanties que son cautionnement à lui, Puyjolet. Madame Puyjolet a jeté les hauts cris...

JORDANE.

Vous oubliez que je suis un des administrateurs de la compagnie. A tort ou à raison, trompé ou abusé, — peu importe, — j'ai donné mon nom, et personne ne perdra rien. Je réponds de tout.

LE PRINCE.

Ah! mais alors M. Cardonat va revenir et je serai forcé de le tuer.

RAOUL.

Il est donc parti?

LE PRINCE.

Il est allé étudier la navigation du Danube à Bruxelles. — Je n'ai trouvé que sa femme, qui avait refusé de le suivre...

VALENTINE, *entrant par le fond.*

Ah! ma bonne Clarisse, quand je pense que nous avons reçu M. Cardonat!... Il a ruiné ses actionnaires, mais ce ne serait rien; sa femme... n'était pas sa femme!

Et toi, Raoul, et vous, madame, comment me jugez-vous?

RAOUL.

Tu es toujours pour nous ce que tu as été, l'homme le plus honnête et le plus loyal!

JORDANE.

Raoul, veux-tu m'embrasser?

RAOUL.

Oh! mon père!

Il lui saute au cou.

JORDANE.

Et vous, madame, vous ne dites rien?

CLARISSE.

Moi, je vous trouve assez malheureux pour vous dire ce que je n'osais pas vous dire dans les heures de joie : je vous aime de toutes les forces de mon âme!

JORDANE, étreignant ses mains.

Clarisse! Tiens, Raoul, fais porter ce billet chez Bridier.

RAOUL, prenant l'écrit sur la table et y jetant les yeux.

« Je m'engage à désintéresser les créanciers de M. Car-
» donat. » Ah!

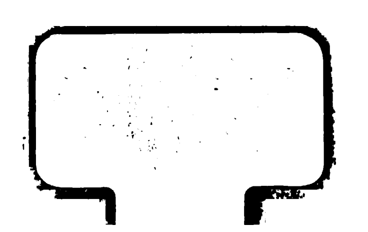
Le prince paraît au fond. — Raoul fait porter le billet.

SCÈNE XIX

LES MÊMES, LE PRINCE, puis VALENTINE, puis BRIDIER et GENEVIÈVE.

JORDANE.

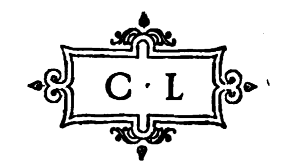
Encore lui!



EDMOND GONDINET

LES TAPAGEURS

COMÉDIE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

Prix : 3 fr. 90

LES TAPAGEURS

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 19 avril 1879.

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

La Belle Madame Donis, pièce en quatre actes.
Les Cascades, comédie en un acte.
Le Chef de division, comédie en trois actes.
Christiane, comédie en quatre actes.
Le Club, comédie en trois actes.
Le Comte Jacques, comédie en trois actes, en vers.
La Cravate Blanche, comédie en un acte, en vers.
Gavaut, Minard et Cie, comédie en trois actes.
Gilberte, comédie en quatre actes.
Les Grandes Demoiselles, comédie en un acte.
Le Homard, comédie en un acte.
Libres! drame en cinq actes.
Oh! Monsieur! saynète en vers.
Le Panache, comédie en trois actes.
Panazol, comédie en un acte, en vers.
Paris chez lui, comédie en trois actes.
Les Révoltées, comédie en un acte, en vers.
Le Roi l'a dit, opéra-comique en trois actes.
Tant plus ça change..., vaudeville-revue en trois actes.
Trop Curieux, comédie en un acte, en vers.
Le Tunnel, comédie en un acte.
Les Victimes de l'argent, comédie en trois actes.
Les Vieilles Couches, comédie en trois actes.

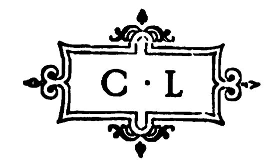
IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE ROBERT

LES TAPAGEURS

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

EDMOND GONDINET



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1879

PERSONNAGES

DE JORDANE	MM.	DUPUIS.
RAOUL DE JORDANE		PIERRE BERTON.
LE PRINCE ORBELIANI		DIEUDONNÉ.
CARDONAT		JOUMARD.
DE BALISTRAC		BOISSELOT.
BRIDIER		ANDRÉ MICHEL.
LE DOCTEUR BAJOL		COLOMBEY.
PUYJOLET		CARRÉ.
VALAJOL		FAURE.
SAINT-CHAMAS		GABRIEL ROGER.
DESCOURTOIS		MOISSON.
GUSTAVE QUEYROULET	Mlle	LAMARE.
CLARISSE (madame de Jordane)	Mmes	BARTET.
GENEVIÈVE BRIDIER		RÉJANE.
VALENTINE (madame de Folny)		MASSIN.
OLGA (madame Cardonat)		DAVRAY.
MADAME DESCOURTOIS		GABRIELLE GAUTIER.
AGATHE (madame de Balistrac)		KALB.
MADAME PUYJOLET		JULIA DE CLÉRY.
ARCADIE		MARIE KÉKLER.
LA GRANDE COMÉDIENNE		ZEHN.
UNE BOUQUETIÈRE		LINCELLE.
UN DOMINO		MOISSON.

DOMESTIQUES : MM. VAILLANT ET COTTET.
INVITÉS : M. KARL, MADEMOISELLE MARIETTA, etc.

S'adresser, pour la mise en scène, à M. PAUL BOISSELOT, régisseur général du théâtre du VAUDEVILLE.

LES TAPAGEURS

ACTE PREMIER

CHEZ M. DE JORDANE

Grand salon à cinq portes : à gauche, premier plan, porte du fumoir; au pan coupé, petit salon; au fond, autre salon; ces deux portes sont constamment ouvertes, et laissent voir canapés, chaises, guéridon, etc. — A droite, pan coupé, porte de la salle à manger, qui ne s'ouvre que pour le passage des invités; — au premier plan, porte fermée. — En scène : à gauche, canapé, chaise; au milieu, un double siège en forme d'S, un fauteuil; — à droite, guéridon entouré de chaises; — dans un angle à gauche, une console chargée d'objets d'art. — Huit heures du soir; lustres, lampes, candélabres allumés.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME PUYJOLET, PUYJOLET,
puis SAINT-CHAMAS, puis VALAJOL.

Au lever du rideau, M. et madame Puyjolet, en grande tenue de soirée, sont assis à gauche, comme des gens qui attendent.

MADAME PUYJOLET.

Nous sommes arrivés quarante minutes trop tôt, monsieur Puyjolet. Je vous le disais, on dîne très tard à Paris.

PUYJOLET.

Quand j'étais surnuméraire...

MADAME PUYJOLET.

Quand vous étiez surnuméraire, vous ne deviez pas aller beaucoup dans le monde. Mais puisque vous avez eu l'honneur d'épouser une demoiselle de Goussainville, vous pouviez vous en rapporter à moi.

PUYJOLET.

Je m'en rapporte toujours à toi, chère amie.

MADAME PUYJOLET.

Pour solliciter.

PUYJOLET.

Si je t'accompagne aujourd'hui, c'est que tu l'as voulu.

MADAME PUYJOLET.

Absolument. M. de Jordane m'avait promis monts et merveilles, pendant qu'il était ministre. Il n'a rien tenu. Je veux vous présenter, pour lui donner des remords.

PUYJOLET.

Je t'en remercie. (Saint-Chamas paraît au fond à gauche, venant du dehors. — Avec un soupir de satisfaction.) Nous ne sommes plus seuls.

On se salue légèrement.

MADAME PUYJOLET, bas à son mari, en montrant Saint-Chamas qui s'assied au milieu et parcourt un article de journal.

De Saint-Chamas, député.

PUYJOLET, le resaluant avec respect.

Ah!

MADAME PUYJOLET, de même.

Fameux par son projet d'impôt.

PUYJOLET.

Quel impôt?

MADAME PUYJOLET.

L'impôt sur le bleu.

PUYJOLET.

Quel bleu?

MADAME PUYJOLET.

La couleur bleue, qu'on imposerait et que tout le monde porterait par patriotisme.

PUYJOLET.

Si on la vendait moins cher que les autres.

MADAME PUYJOLET.

Vous ne comprenez pas.

VALAJOL, paraissant au fond à gauche.

Pas encore au dessert!

MADAME PUYJOLET, bas à son mari.

M. Valajol, l'ami de la maison.

PUYJOLET.

Ah!

Il salue Valajol, qui ne le voit pas.

VALAJOL, allant droit à Saint-Chamas et s'asseyant près de lui sur l'S.

Saint-Chamas, notre éloquent Saint-Chamas!

SAINT-CHAMAS.

Vous étiez à la Chambre?

VALAJOL.

Non, je parle en général.

SAINT-CHAMAS.

Aujourd'hui, j'ai interpellé le ministère.

VALAJOL.

Vous avez été admirable.

SAINT-CHAMAS.

On vous l'a dit?

VALAJOL.

Mes compliments, cher ami.

SAINT-CHAMAS.

Je les accepte, parce que je sais qu'ils sont sincères... Je suis venu un peu tôt, pour avoir des nouvelles. (*Prenant un air désespéré.*) Ce qui arrive à notre illustre ami est abominable.

VALAJOL, *étonné.*

Quoi donc?

SAINT-CHAMAS.

Son aventure avec Zoé.

VALAJOL.

Quelle aventure?

SAINT-CHAMAS.

Dans sa grande situation, père d'un fils de vingt-deux ans, marié en secondes noces avec une toute jeune femme adorable...

VALAJOL.

Stop! stop! Saint-Chamas, ne vous apitoyez pas; il n'est rien arrivé du tout avec Zoé.

SAINT-CHAMAS.

Je dis Zoé, c'est peut-être Nadine.

VALAJOL.

Mais non, Nadine est à Raoul.

SAINT-CHAMAS.

Zoé au père, Nadine au fils!

Il se lève.

VALAJOL.

Eh bien! parfaitement, il suffit de ne pas confondre. (Se levant.) Zoé n'existe plus. Tout est rompu. Je crois que maintenant notre illustre ami a une passion dans le monde. Ce doit être sérieux, il ne m'en a rien dit.

SAINT-CHAMAS.

Précisément. On raconte que la rupture avec Zoé a été bruyante.

VALAJOL.

Comment, on raconte?...

Il prend le journal.

SAINT-CHAMAS.

Avec des détails très amusants, ma foi, et suivis d'un petit éreintement politique...

VALAJOL, se récriant.

C'est faux! faux! archi-faux! (Se retournant vers madame Puyjolet.) Je vous demande pardon, madame, de me laisser emporter ainsi. (La reconnaissant.) Madame Puyjolet! J'ai eu l'honneur, madame, de vous voir l'année dernière chez mon ami Jordane, qui m'a souvent reparlé de vous...

MADAME PUYJOLET, présentant vivement son mari.

Mon mari...

VALAJOL.

Et de M. Puyjolet, un de nos préfets les plus...

PUYJOLET.

Comment, préfet?

MADAME PUYJOLET.

M. Puyjolet est receveur des contributions.

VALAJOL, sans se déconcerter.

Admirable receveur! admirable! Jordane l'apprécie beaucoup.

MADAME PUYJOLET.

Nous sommes à la Rochelle.

SAINT-CHAMAS, à part.

Cela se voit bien à sa toilette.

VALAJOL, présentant Saint-Chamas.

M. de Saint-Chamas, un de nos députés les plus éloquents. Il m'apprend qu'on attribue à notre ami Jordane des aventures de l'autre monde.

MADAME PUYJOLET.

Il est très à la mode, M. de Jordane; on doit naturellement s'occuper beaucoup de lui.

VALAJOL.

. Trop, madame; il devient impossible de vivre tranquillement chez soi.

MADAME PUYJOLET.

La célébrité a eu de tout temps ce léger inconvénient.

VALAJOL.

Pas comme à présent. On nous étudie en détail; on nous prend par le menu; nous appartenons aux boulevardiers, aux nouvellistes, aux caricaturistes. Moi, madame, on m'a représenté un jour, — je ne le cache pas, tout le monde l'a vu, — grimpé sur le dos de Jordane avec des bras de singe et une tête de perroquet. Je n'ai jamais compris ce que ça voulait dire.

SAINT-CHAMAS.

Ni moi. (Allant à madame Puyjolet. — Avec importance.) Il a raison, madame; si nous avons le bonheur d'arriver à

une supériorité un peu réelle dans le high-life, ou en politique, en politique surtout, nous n'avons plus une fantaisie sans qu'on y attache un grelot; tout, dans notre existence, devient sujet à discussion; c'est un assaut de pourquoi et de comment à détruire la réputation la mieux établie. Je vous jure qu'un chef de parti qui reste honnête homme pour le public a les reins solides. Mais quand on a pour soi sa conscience...

VALAJOL.

Oh! la conscience! on l'a toujours pour soi, ou on n'en a pas.

MADAME PUYJOLET.

Il y a bien des compensations.

SAINT-CHAMAS.

Sans doute, madame, il y a les succès de tribune.

VALAJOL.

M. de Jordane, par exemple, qui a conquis par ses triomphes oratoires une orpheline de dix-neuf ans, immensément riche : voilà un vrai succès de tribune.

SAINT-CHAMAS.

Sans doute! Enfin nous demandons seulement qu'on s'occupe moins de nous.

VALAJOL.

Nous le demandons en grâce.

UN VALET DE PIED, entrant par la gauche.

La commission de monsieur est faite.

Il sort à droite.

VALAJOL.

Bien. — C'est la liste des invités que Jordane m'a prié d'envoyer aux journaux.

PUYJOLET, à part.

Et ils ne veulent pas qu'on s'occupe d'eux!

MADAME PUYJOLET.

Alors un dîner à sensation?

VALAJOL, passant à elle.

Pas du tout, un dîner simple, un dîner où l'on dîne, douze couverts. (Il compte sur ses doigts.) Jordane, madame de Jordane, Raoul, la vicomtesse de Folny, la plus belle des veuves!

SAINT-CHAMAS.

Le deuil est terminé?

VALAJOL.

Il se termine: on en est aux couleurs tendres. La jolie madame de Balistrac.

MADAME PUYJOLET.

La femme de l'ancien préfet?

SAINT-CHAMAS.

Alors, le docteur Bajol?

VALAJOL.

Naturellement. M. de Balistrac, M. et madame Descourtois.

SAINT-CHAMAS.

Ah! ah! madame Descourtois est parvenue à se faire inviter?

VALAJOL.

Elle a pris un mari pour enfoncer les portes, c'est un bélier.

MADAME PUYJOLET, à Puyjolet.

Une ancienne institutrice qui a épousé un millionnaire... trop tard!

PUYJOLET.

Ah!

VALAJOL, continuant.

Un jeune collégien, chassé de son lycée et recueilli par Jordane son correspondant; un type nouveau : le collégien important. Il prétend qu'il a été renvoyé pour cause politique. Cela ne fait que dix. Ah! j'oubliais, le plus étonnant à cause de l'imprévu, — M. Cardonat.

SAINT-CHAMAS.

Le banquier! On me l'avait dit, je ne voulais pas le croire.

VALAJOL.

Je ne sais comment notre illustre ami s'est enganté de ce Cardonat. Il ne parle plus que par lui.

SAINT-CHAMAS.

C'est tout simple. Il y a une madame Cardonat superbe, mais inattaquable, dit-on.

VALAJOL.

Jusqu'à présent... (Se reprenant vivement.) Je ne sais rien; je ne sais absolument rien, je n'ai rien vu.

Un valet de pied ouvre la porte de la salle à manger. On porte le café dans le salon du fond à gauche.

SAINT-CHAMAS.

On sort de table.

PUYJOLET.

Enfin!

SCÈNE II

LES MÊMES, CARDONAT, CLARISSE, puis RAOUL et AGATHE, puis LE DOCTEUR et OLGA, puis GUSTAVE et MADAME DESCOURTOIS, puis JORDANE et VALENTINE, puis BALISTRAC et DESCOURTOIS.

Ils viennent tous du pan coupé droit, dans l'ordre du dialogue.

CLARISSE, entrant au bras de Balistrac et descendant vers la gauche.

La véritable mission des préfets est de faire aimer leur gouvernement, j'aurais voulu qu'ils eussent tous de jolies femmes. Vous deviez être un préfet excellent, vous.

BALISTRAC.

A cause de madame de Balistrac?

CLARISSE.

Mais cela ne nous regarde pas; M. de Jordane n'est plus rien.

Elle traverse pour recevoir les Puyjolet et Valajol.

BALISTRAC, à Saint-Chamas.

Moi non plus. On m'oublie; il faut que je me montre.

VALAJOL, présentant les Puyjolet à Clarisse.

M. et madame Puyjolet.

CARDONAT, à Agathe.

J'accomplis une œuvre moralisatrice et patriotique par la régénération des peuples attardés et par la diffusion de la puissance française en Orient : voilà le but de la nouvelle société *le Danube*.

AGATHE.

Que vous lancez?

CARDONAT.

Bruyamment, madame. On a ennobli la réclame; elle est devenue la Renommée.

AGATHE.

Qui a toujours eu une trompette.

CARDONAT.

Précisément, madame.

Ils se séparent; il va serrer la main de Valajol.

AGATHE, à l'extrême droite, se rajustant.

Il est insupportable, ce banquier.

LE DOCTEUR, entrant avec Olga.

Le mal du pays peut-être?

Ils traversent la scène.

OLGA.

Oh! non, docteur, oh! non. J'adore Paris au contraire. Seulement je sens que je deviens capricieuse.

LE DOCTEUR.

C'est un mal que nous ne traitons pas en France.

OLGA.

Il n'y a pas de remède?

LE DOCTEUR.

Je ne dis pas cela; on guérit très bien d'un premier caprice.

OLGA.

Par quoi?

LE DOCTEUR.

Par un second.

OLGA.

Ah! oui.

Madame Descourtois entre au bras du jeune Gustave, raide et compassé, qui la salue avec gravité et remonte. Jordane entre avec Valentine. Raoul et Descourtois paraissent derrière eux.

JORDANE.

Oh! madame, à mon âge!

VALENTINE.

Ne me parlez pas de votre âge, vous n'en pensez pas un mot; avouez que vous êtes toujours jeune.

JORDANE.

Je n'avouerai jamais cela. — Je reconnais seulement que je ne vieillis pas.

VALENTINE.

Donnez-moi votre secret.

JORDANE.

Cela ne peut pas encore vous intéresser.

VALENTINE.

Donnez tout de même.

JORDANE.

Il est très simple. Je n'amasse pas d'expérience, c'est elle qui gâte tout. Je pense comme à vingt ans, avec les mêmes sensations, les mêmes émotions.

VALENTINE.

C'est très ingénieux.

JORDANE.

Je ne regarde jamais un calendrier, j'ai horreur des anniversaires et il n'y a pas de pendules chez moi.

VALENTINE.

Ah! oui! n'est-ce pas, ce tic-tac et cette aiguille qui marche...

JORDANE.

C'est horrible!

VALENTINE.

Que de fois je l'ai vue avancer lentement quand j'étais seule par hasard avec mon mari!

JORDANE.

Par hasard est adorable.

VALENTINE, vivement.

Et cependant M. de Folny avait quelquefois de l'esprit.

JORDANE.

Il l'a bien prouvé le jour de sa mort.

VALENTINE.

Vous n'êtes pas sérieux. (Se penchant à son oreille.) Vous ne vous êtes occupé à table que de la belle Moldave.

JORDANE.

Madame Cardonat! Elle dîne ici pour la première fois.

VALENTINE.

Bon apôtre! — Quand je pense que vous avez une femme adorable!

JORDANE.

Adorable et parfaite!

VALENTINE.

Voilà bien son tort. — Elle vous a épousé par admiration.

JORDANE.

C'est mon plus beau triomphe.

VALENTINE.

Mais vous ne lui en savez aucun gré. Non, non. Les hommes peuvent s'étonner quelquefois, — rarement, — qu'on les aime, jamais qu'on les admire. A la place de Clarisse, je supprimerais l'admiration.

JORDANE.

Et vous m'aimeriez pour moi-même.

VALENTINE.

Je ne dis pas cela.

AGATHE, à Raoul.

Vous avez pu dîner?

RAOUL.

Très bien, je vous assure.

AGATHE.

Vous devriez, au moins, paraître ému.

RAOUL.

Je le serai même, si vous me dites pourquoi ?

AGATHE.

Tout le monde sait que vous êtes le cavalier servant de mademoiselle Nadine, cette brillante étoile de l'opérette.

RAOUL.

Il me serait difficile de le cacher.

AGATHE.

On raconte que vous êtes amoureux.

RAOUL.

Amoureux est sévère pour moi... Je crois que je vais rompre.

AGATHE.

Alors, vous êtes cause de tout. Elle ne joue pas ce soir.

On fait relâche par indisposition de mademoiselle Nadine.

RAOUL.

Ah!

AGATHE.

Allez, allez, ne vous gênez pas.

RAOUL.

Je vais envoyer chez elle.

VALAJOL, à demi-voix à Jordane.

Madame Puyjolet est ici.

VALENTINE, qui a entendu.

Madame Puyjolet! celle dont les sollicitations vous avaient si vivement ému l'année dernière.

JORDANE.

Elle m'intéressait. Avec qui cause-t-elle?

VALENTINE.

Avec un monsieur qu'elle n'écoute pas, ce doit être son mari.

JORDANE.

Évidemment, c'est son mari qui vient me remercier.

VALENTINE, le regardant.

Vous remercier?

JORDANE.

Je lui ai fait obtenir un avancement énorme.

VALENTINE.

Il l'a bien gagné!

JORDANE, allant à madame Puyjolet.

C'est très aimable à vous, madame, de ne pas nous

avoir oubliés ; voulez-vous me permettre de vous présenter à la vicomtesse de Folny?

MADAME PUYJOLET, saluant.

Madame! (Présentant Puyjolet.) M. Puyjolet!

JORDANE.

Eh bien! monsieur Puyjolet, vous devez être content?

PUYJOLET, embarrassé.

Oui, monsieur, très content.

JORDANE.

Vous ne désiriez que la résidence de Paris, vous l'avez!

PUYJOLET.

Moi!

JORDANE.

D'Angoulême à Bordeaux, de Bordeaux à Paris.

MADAME PUYJOLET.

Nous sommes toujours à la Rochelle.

JORDANE.

Vous ne venez pas d'être nommé inspecteur des douanes?

PUYJOLET.

Moi!

MADAME PUYJOLET.

Nous sommes dans les contributions.

JORDANE.

Alors, ce n'est pas vous... Il y a donc deux Puyjolet?

PUYJOLET.

En effet, il y en a un dans les douanes, qui a eu un avancement extraordinaire; nous ne sommes pas parents.

JORDANE, bas.

Je me suis trompé de Puyjolet.

VALENTINE, souriant.

L'autre est-il marié?

PUYJOLET.

Je ne crois pas, madame.

VALENTINE.

Il n'avait aucun titre.

JORDANE.

Mais non, il n'avait aucun titre. Je vous demande pardon. C'est une erreur que je déplore et qu'il faut réparer. Je n'ai plus la même influence, mais il me reste des amis.

CARDONAT.

Tout le monde envierait cet honneur!

JORDANE.

Monsieur Cardonat, connaissez-vous le nouveau directeur général des contributions?

CARDONAT.

Beaucoup; monsieur... son nom ne me revient pas... Il y a un de...

MADAME PUYJOLET.

Non, monsieur, il s'appelle...

CARDONAT.

Ah! oui, oui, je sais... Nous sommes intimes.

JORDANE.

Pourriez-vous lui recommander M. Puyjolet?

CARDONAT.

Parfaitement. Que désire monsieur?

MADAME PUYJOLET, vivement.

La résidence de Paris. M. Puyjolet a tous les titres.

CARDONAT.

Rien n'est plus facile. (A Puyjolet.) Que seriez-vous à Paris ?

MADAME PUYJOLET, coupant la parole à son mari.

Receveur principal.

CARDONAT.

C'est bien peu de chose.

PUYJOLET.

Peu de chose! Receveur!...

MADAME PUYJOLET.

N'interrompez pas.

CARDONAT.

On vivote dans les administrations de l'État.

PUYJOLET.

Mais, receveur principal!

MADAME PUYJOLET.

Nous avons une certaine aisance, outre notre cautionnement.

CARDONAT.

Je songeais, puisque vous m'êtes recommandé par M. de Jordane, à vous offrir une grande situation financière.

PUYJOLET.

A moi?

MADAME PUYJOLET.

N'interrompez pas, Auguste... A nous?

CARDONAT.

Dans une société nouvelle, *le Danube*, une affaire colossale! Vingt mille francs par an, une part, des actions.

MADAME PUYJOLET.

Est-ce possible ?

CARDONAT.

C'est fait.

PUYJOLET, ahuri.

Quoi ?

MADAME PUYJOLET.

Oh ! monsieur !

Ils remontent.

CLARISSE, qui s'était rapprochée.

Voilà de braves gens qui vont lâcher la proie pour l'ombre.

VALENTINE.

Je vous avoue que je suis tombée des nues en apprenant que je dînerais chez vous avec M. et madame Cardonat.

CLARISSE.

Mon mari les a connus chez les de Voyenne, et il prétend que ce sont les grands financiers qui doivent relever notre pays.

VALENTINE.

Le métier a du bon. Il est vrai que puisque vous deviez avoir madame Descourtois...

CLARISSE.

Là, je suis seule coupable. M. Descourtois m'accablait de prévenances, me parlant toujours de sa femme ; j'en ai été attendrie.

VALENTINE.

Moi, je ne la reçois pas. Vous savez l'histoire de son mariage ?

CLARISSE.

Un oui solennel qui est venu un peu tard. On pouvait dire : Amen. — Nous sommes exposées à côtoyer si souvent des femmes légères!

VALENTINE.

Ce n'est pas la même chose... Madame de Balistrac, par exemple.

CLARISSE, vivement.

Agathe! Elle est charmante et si ingénue! Elle n'a pas l'air de tromper son mari. On dirait que c'est elle qui se trompe.

VALENTINE.

En en aimant un autre... Ce n'est pas si bête.

Le docteur entre, Raoul va à lui.

RAOUL.

Je viens d'envoyer chez Nadine; il paraît qu'elle est très souffrante. Docteur, mon petit docteur, ma voiture est en bas, elle vous attend, vous en avez pour cinq minutes. Allez voir Nadine.

LE DOCTEUR.

Je vous assure qu'elle exagère.

RAOUL.

Mais non, elle ne joue pas.

LE DOCTEUR.

On la remplace ?

RAOUL.

On fait relâche, et ce sera demain un tapage dans tous les journaux.

LE DOCTEUR.

J'y vais.

RAOUL.

Faut-il que je vous accompagne ?

LE DOCTEUR.

Non, non. Je vais officiellement, comme médecin du théâtre.

Il sort par la gauche, Raoul remonte.

SCÈNE III

JORDANE, BALISTRAC, CLARISSE.

BALISTRAC, s'emparant de Jordane.

Cher ami, vous me disiez que ce serait un dîner intime ?

JORDANE.

Eh bien ! Balistrac, douze couverts, c'est de l'intimité.

BALISTRAC.

Avec Descourtois, qui est homme politique ?

JORDANE.

De la classe des muets.

BALISTRAC.

Et Cardonat ! Je le connais, Cardonat. Il voudra que tout Paris sache demain qu'il a dîné chez vous.

JORDANE, souriant.

Y voyez-vous un inconvénient ?

BALISTRAC.

Pour lui, non, au contraire, mais pour moi...

JORDANE, étonné.

Pour vous ?

BALISTRAC.

Je croyais vous avoir laissé entrevoir que je me ralliais.

CLARISSE, qui a entendu.

Vous nous abandonnez?

BALISTRAC.

Oh! madame, ne m'accablez pas. Je ne peux pas m'habituer à n'être plus rien, c'est incompatible avec ma nature.

CLARISSE.

Vous voulez devenir ministre ?

BALISTRAC.

Oh! non, non, pas encore! mais je rêve une grande situation... pour être indépendant.

JORDANE et CLARISSE.

Bah !

BALISTRAC.

Oui... une grande situation, c'est la fortune, et la fortune, vous le savez, c'est l'indépendance.

JORDANE.

Vous avez trouvé là un nouveau point de vue ; allez de l'avant, Balistrac, allez.

BALISTRAC, avec effusion.

Vous avez toujours été excellent pour moi. (Il le quitte.) Je vais prendre du café.

Il va au salon à gauche.

JORDANE.

Il est si bête qu'il en est sincère !

CLARISSE, indignée.

Un homme que vous aviez fait préfet, un homme qui vous doit tout!

JORDANE.

La reconnaissance perpétuelle est une peine abolie, la reconnaissance à temps est bien suffisante ; Balistrac se croit libéré.

Il remonte.

SCÈNE IV

SAINT-CHAMAS, CLARISSE, VALENTINE, GUSTAVE, puis RAOUL, BALISTRAC, VALAJOL.

SAINT-CHAMAS, s'avançant, à Clarisse.

Il me semble, madame, que je vous ai vue aujourd'hui dans une des tribunes de la Chambre ?

CLARISSE.

Non, monsieur, je n'y étais pas ; vous avez parlé ?

SAINT-CHAMAS.

J'ai interpellé le ministère sur la question des sucres.

CLARISSE.

Vous avez été très éloquent.

SAINT-CHAMAS.

On vous l'a dit ?

CLARISSE.

Recevez mes félicitations.

SAINT-CHAMAS.

Je les accepte, parce que je sais qu'elles sont sincères.

GUSTAVE, à Clarisse.

Madame !

CLARISSE.

Mon jeune ami ?

GUSTAVE.

Vous ne m'avez pas présenté à la vicomtesse de Folny?

CLARISSE, souriant.

Vraiment? c'est impardonnable. Valentine, M. Gustave Queyroulet.

VALENTINE.

Je suis flattée, monsieur...

GUSTAVE.

Nous avions au lycée un jeune homme du nom de Follenie.

VALENTINE.

Deux L, deux E, un I, c'est tout à fait autre chose, mon mari n'avait aucun parent. (Souriant.) C'est même là ce qui m'a permis d'hériter de sa fortune.

GUSTAVE.

Ce Follenie est très bien ; nous n'avons pas les mêmes opinions politiques...

VALENTINE.

Ah! Voulez-vous me débarrasser de cette tasse?

GUSTAVE, déconcerté.

Avec empressement.

Il porte la tasse dans le fond.

VALENTINE, riant.

Quel singulier petit bonhomme!

CLARISSE.

C'est à se consoler de ne pas avoir d'enfants.

Elles remontent aux salons du fond.

RAOUL, à Saint-Chamas qui est en contemplation devant le groupe de Clarisse et de Valentine.

Quelle femme, madame de Folny!

SAINT-CHAMAS.

Admirable!

RAOUL.

Quelle jolie maîtresse, hein! comme ça vous poserait au club!

SAINT-CHAMAS.

Vous lui faites la cour?

RAOUL.

Je n'en sais rien. — Vous irez demain à la redoute du prince Orbeliani?

SAINT-CHAMAS.

Non; cher ami, j'ai un avenir politique à ménager, moi... il faut que je me tienne!

RAOUL.

Tenez-vous, Saint-Chamas, tenez-vous, mon ami.

SAINT-CHAMAS.

Il y aura un monde énorme.

BALISTRAC, qui a entendu.

Un monde énorme? J'y vais... je vais y aller, où?

RAOUL.

Chez le prince Orbeliani.

BALISTRAC.

Je suis invité, ne le dites pas à ma femme. On m'oublie, cher ami, on m'oublie, il faut que je me montre. Que ferai-je pour me distinguer?

RAOUL.

Ne faites rien, ça suffira.

BALISTRAC.

Vous croyez? — Valajol, vous avez un ami qui fait des caricatures?

VALAJOL.

Oui. C'est insupportable. Il met ma tête à tous ses bonshommes.

BALISTRAC.

Faites-moi déjeuner avec lui... je prêterai la mienne.

VALAJOL.

Demain.

GUSTAVE.

Ils ont beau faire... ce n'est pas de vraie noblesse, ce n'est pas un vrai salon ! Quand on a été chez le duc de la Pannissière... Je n'aime pas les nobles : mais c'est égal, ça vous a un autre chic.

SCÈNE V

DESCOURTOIS, MADAME DESCOURTOIS,
puis CARDONAT, puis VALAJOL.

MADAME DESCOURTOIS, entrant avec son mari.

Une bonne nouvelle ! Vous appelez cela une bonne nouvelle ?

DESCOURTOIS.

Oui, chère amie...

MADAME DESCOURTOIS.

Vous mettez cent mille francs dans les entreprises de M. Cardonat !

DESCOURTOIS.

Il m'a offert un emploi d'administrateur.

MADAME DESCOURTOIS.

Et vous avez accepté ?

DESCOURTOIS.

En ne disant pas non...

MADAME DESCOURTOIS.

Sans me consulter ?

DESCOURTOIS.

Vous aimez toutes les situations qui me mettent en évidence.

MADAME DESCOURTOIS.

Mais là, il y aurait trop à perdre. Je vous ai pris pour votre fortune. Si vous la perdez, qu'est-ce qui me restera ? Je vais arranger cela. Voici M. Cardonat, laissez-moi lui parler.

DESCOURTOIS.

Je suis désolé, chère amie.

MADAME DESCOURTOIS, allant à Cardonat, qui entre.

C'est bon, c'est bon. Monsieur Cardonat !

CARDONAT.

Madame ?

MADAME DESCOURTOIS.

Voilà bien longtemps que nous ne nous étions vus. Votre situation et la mienne, — la mienne surtout, — ont beaucoup changé. J'ai cru, en vous voyant entrer, ce soir, que vous alliez hésiter à me reconnaître.

CARDONAT.

Je vous ai tout de suite présenté madame Cardonat.

MADAME DESCOURTOIS.

Je vous en suis très reconnaissante, d'autant plus qu'on ne me gâte pas. Madame de Folny ne daigne pas me recevoir; ici, la glace est à peine rompue. Ce monde sévère ne me pardonne pas d'avoir épousé un millionnaire : on

dirait que c'est un vol que je lui ai fait. Mais j'y tiens, à mon millionnaire.

CARDONAT.

Vous avez bien raison.

MADAME DESCOURTOIS.

Et je ne veux pas qu'il se ruine. Comment trouvez-vous M. Descourtois ?

CARDONAT.

Très bien, parfaitement bien, c'est un homme de valeur.

MADAME DESCOURTOIS.

Eh bien, M. Descourtois, c'est moi.

CARDONAT.

Je m'en doutais.

MADAME DESCOURTOIS.

Il est ce que j'ai voulu qu'il fût. Ne pouvant en faire un homme brillant, j'en ai fait un homme profond.

CARDONAT.

Par quel procédé, madame ?

MADAME DESCOURTOIS.

D'abord, il est chauve... pas naturellement, on le rase ; il écoute, il a l'air de comprendre, il réfléchit et il ne dit rien. Mais à la moindre crise politique, vous lirez partout : « On parlait devant M. Descourtois... et cætera, et cætera, » de la question du jour. M. Descourtois n'a rien ré- » pondu. »

CARDONAT.

Je l'ai lu : ce « M. Descourtois n'a rien répondu » est énorme.

MADAME DESCOURTOIS.

Il est de mon invention. Vous voyez que vous ne pouvez pas prendre au sérieux la réponse muette que vient de vous faire M. Descourtois.

CARDONAT.

Quand je lui ai proposé de faire partie de mon conseil d'administration ?

MADAME DESCOURTOIS.

Précisément.

CARDONAT.

Il s'y trouverait en compagnie de M. de Jordane.

MADAME DESCOURTOIS.

M. de Jordane est membre de votre conseil d'administration ?

CARDONAT.

Ce n'est pas fait, mais cela se fera, je l'espère.

MADAME DESCOURTOIS.

Cela se fera ? Vous avez donc trouvé pour circonvenir M. de Jordane quelque moyen... surnaturel ?

CARDONAT.

Le plus naturel de tous. Je lui ai montré des bénéfices immenses à réaliser. Si je suis soutenu par lui, rien ne me résistera.

MADAME DESCOURTOIS.

M. de Jordane est bien trop léger de caractère pour voir tout ce que vous supposez.

CARDONAT.

Les hommes les plus légers ont des heures sérieuses. Et d'ailleurs c'est une œuvre patriotique et moralisatrice que j'entreprends...

MADAME DESCOURTOIS.

Dans les provinces danubiennes... Cela doit intéresser beaucoup madame Cardonat ?

CARDONAT.

Madame Cardonat reste étrangère à ces questions-là. Elle n'est pas dans mes secrets, et je ne lui parle jamais de mes entreprises. Elle est très femme, et c'est ainsi que je l'aime.

MADAME DESCOURTOIS.

Heureux mari ! (A Descourtois.) Monsieur Descourtois, il est convenu avec M. Cardonat que vous accepterez le poste qu'il vous offre, si M. de Jordane est administrateur.

VALAJOL, rentrant, à Cardonat.

Je vous demande pardon, cher monsieur Cardonat... on nous a interrompus.

CARDONAT.

Où en étais-je ?

Ils remontent.

MADAME DESCOURTOIS, à son mari.

Je vous recommande M. Valajol. Il est toujours dans la poche de ceux qui arrivent. C'est l'ami du gagnant. (Le docteur entre.) Et le docteur Bajol. Il est très influent. Vous serez malade demain... je le ferai appeler.

DESCOURTOIS.

Volontiers, chère amie.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE DOCTEUR, RAOUL, puis CLARISSE, AGATHE, puis BALISTRAC.

On prend des glaces.

RAOUL, au docteur.

Eh bien, comment l'avez-vous trouvée?

LE DOCTEUR.

Je l'ai trouvée à sa fenêtre.

RAOUL.

Et elle fait manquer la représentation!

LE DOCTEUR.

Elle m'a dit que ça l'amusait de voir son directeur rendre l'argent.

RAOUL.

Mais c'est elle qui paiera.

LE DOCTEUR.

Non... c'est vous, et ça l'amusera une seconde fois.

RAOUL.

Avez-vous constaté qu'elle allait bien?

LE DOCTEUR.

Oui et non. J'ai rédigé une consultation amusante tous les journaux en parleront.

RAOUL.

C'est le mot de la fin.

CARDONAT, redescendant avec Valajol.

J'achète le Trocadéro.

RAOUL.

Joli monument !

VALAJOL.

On ne vous le vendra pas.

CARDONAT.

Ça m'est égal... Je demande le Bois de Boulogne, on ne me le donnera pas ; je demande plus fort, je demande sans cesse, et du jour au lendemain, je serai l'homme le plus connu, je ne dirai pas de Paris, mais de l'univers.

LE DOCTEUR.

C'est une très belle conception.

CARDONAT.

On est heureux, docteur, d'être compris par un homme de votre valeur.

LE DOCTEUR.

Oh! ma valeur ! en thérapeutique peut-être...

CLARISSE.

Voilà le docteur qui recrute des clients.

LE DOCTEUR.

Oui, madame. (Montrant Cardonat.) Voilà un homme dont il faut être le médecin. Il fera parler de lui.

CLARISSE.

En bien ou en mal ?

LE DOCTEUR.

C'est indifférent, madame ; le tapage est le même.

CLARISSE.

Qu'avez-vous besoin de tapage ? A moins que ce ne soit pour vous amuser, comme nous... Vous êtes célèbre.

RAOUL, gaiement.

Le docteur! Il est célèbre par sa galerie de tableaux, par ses chevaux, par ses dîners, par ses réceptions, par ses relations excentriques, par tout ce je ne sais quoi qui, à Paris, rend un homme célèbre en huit jours : voilà tout.

LE DOCTEUR.

Mon bon Raoul, j'aurais mis vingt ans pour en arriver là comme médecin, et j'aurais été obligé de rendre mes clients malades pour me faire une réputation. Tandis que vous vous portez tous bien, n'est-ce pas? Je ne m'occupe pas de vous.

RAOUL.

Continuez, docteur, continuez, je vous prie.

AGATHE, se rapprochant du docteur, bas.

J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : j'ai décidé mon mari à prendre une loge à l'Opéra; il déteste la musique, il n'y sera jamais.

LE DOCTEUR.

Une loge bien placée?

AGATHE.

On y est vu de partout.

LE DOCTEUR.

Excellente!

BALISTRAC, accourant.

Docteur, ma femme vous dit-elle que nous avons une loge à l'Opéra? On m'oublie, mon ami, on m'oublie, il faut que je me montre.

LE DOCTEUR.

Ah! (A Agathe.) Mais c'est pour lui qu'il a pris la loge!

AGATHE.

J'aurais dû m'en douter. Il veut rentrer dans l'administration.

LE DOCTEUR.

Eh bien?

AGATHE.

Eh bien, je m'y oppose.

LE DOCTEUR.

Pourquoi?

AGATHE.

Parce qu'il aurait des ennemis qui s'occuperaient de lui et de sa femme. Je n'ai pas vécu tout le temps qu'il a été préfet... ça n'a pas été long, heureusement.

Elle va à Clarisse.

SCÈNE VII

CLARISSE, AGATHE, puis SAINT-CHAMAS.

Les autres personnages restent en vue, causant et prenant des glaces.

AGATHE.

Ma bonne Clarisse, j'ai un grand service à vous demander. Je crois que mon mari veut rentrer dans l'administration.

CLARISSE.

Il nous l'a dit.

AGATHE.

Eh bien, je vous supplie d'user de votre influence pour

l'en empêcher. Quand on a dans son passé une aventure comme celle de M. de Balistrac, on n'a plus le droit de se mettre en évidence.

CLARISSE.

Il s'est compromis?

AGATHE.

Nous faisions notre voyage de noces en Italie, comme tout le monde... lorsque, entre Rome et Naples, nous sommes attaqués par des brigands, et je suis enlevée.

CLARISSE.

Enlevée?

AGATHE.

Oui, ma chère, enlevée.

CLARISSE.

Seule?

AGATHE.

Seule!... On me fait écrire à mon mari qu'on me rendra aussitôt qu'il aura envoyé cent mille francs. (Avec indignation.) Il met huit jours à les trouver.

CLARISSE.

Huit jours!

AGATHE.

Je ne lui pardonnerai jamais ça.

CLARISSE.

Et les brigands?

AGATHE.

Un respect exagéré... c'en était presque humiliant. Mais ils avaient une excuse... je veux dire une raison. Ils étaient tous mariés à des femmes jalouses, heureusement.

CLARISSE.

Vous me faites frissonner de la tête aux pieds. Mais cela n'a rien de politique?

AGATHE.

Vous imaginez-vous un journal de l'opposition racontant que la femme d'un député, ou d'un sénateur, ou d'un ministre ?...

CLARISSE.

A été l'héroïne d'une aventure...

AGATHE.

Qui a un côté si invraisemblable.

CLARISSE.

Ce serait à en mourir de honte!

AGATHE.

Il faut que M. de Balistrac reste dans l'ombre.

CLARISSE.

Ça lui sera bien difficile.

AGATHE.

Je le compromettrais plutôt.

CLARISSE.

De quelle façon?

AGATHE.

En arborant des couleurs séditieuses.

CLARISSE.

Lesquelles?

AGATHE.

J'ai le choix, n'est-ce pas?

CLARISSE.

Vous l'avez même varié.

AGATHE.

Eh bien, je prendrai celles qui m'iront le mieux.

CLARISSE.

Elle n'a aucune conviction!

AGATHE.

Pas un mot!

CLARISSE.

Oh! moi qui garde les secrets d'État!

Elle sort à gauche.

SAINT-CHAMAS, à madame de Balistrac.

Madame de Balistrac, je vous ai aperçue aujourd'hui dans une des tribunes de la Chambre.

AGATHE, étourdiment.

Je me suis laissé entraîner par mon mari, sans défiance. (Se reprenant.) Vous m'avez beaucoup intéressée.

SAINT-CHAMAS.

Vous êtes satisfaite?

AGATHE.

Recevez mes félicitations.

SAINT-CHAMAS.

Je les accepte, parce que je sais qu'elles sont sincères.

Il salue.

AGATHE, bas à Valajol, qui est entré.

Sur quoi a-t-il parlé?

VALAJOL.

Vous ne l'avez donc pas écouté?

AGATHE.

Je n'écoute jamais que les interruptions.

VALAJOL.

Et cela suffit bien.

Le docteur paraît, Saint-Chamas offre son bras à Agathe, ils s'éloignent à gauche.

SCÈNE VIII

VALAJOL, LE DOCTEUR, RAOUL, puis BALISTRAC.

RAOUL, **il entre du pan coupé droit en froissant un journal.**

Valajol, si mon père me demande, vous lui direz que je suis au fumoir.

VALAJOL.

Vous avez lu cet article?

RAOUL.

Oui, et je n'admets pas qu'on parle ainsi de mon père, le plus loyal, le plus chevaleresque des hommes.

VALAJOL.

Vous allez au journal?

RAOUL.

Parbleu! si j'y vais.

VALAJOL.

Vous aurez une affaire.

RAOUL.

Puis-je compter sur vous?

VALAJOL.

Assurément.

BALISTRAC, entrant.

Et sur moi, cher ami ; de quoi s'agit-il?

RAOUL.

De me servir de témoin.

BALISTRAC.

Avec joie! avec joie!

RAOUL.

Pas un mot! Je suis au fumoir.

BALISTRAC.

Soyez tranquille. (Raoul sort.) Un duel de Raoul, ça fera un tapage!

VALAJOL.

On en parlera quinze jours.

BALISTRAC.

S'il est égratigné!

VALAJOL.

Il le sera.

BALISTRAC.

Chut! voici le père... affectons d'être joyeux.

Ils remontent vers le salon à gauche, Jordane et Cardonat descendent du fond au milieu.

SCÈNE IX

JORDANE, CARDONAT, seuls dans le salon de devant.

CARDONAT, à Jordane.

Je n'ai pas encore pu trouver le moment de vous remercier de l'honneur extrême que vous m'avez fait...

JORDANE.

Ne me remerciez pas, je vous en prie.

CARDONAT.

J'ai passé cinq ans dans les provinces danubiennes, on m'a oublié, je reviens avec des projets gigantesques.

JORDANE.

Et une exubérance toute méridionale. Je ne déteste pas ces natures-là. Si elles dépassent le but, c'est qu'elles ont de l'élan.

CARDONAT.

La conviction déborde en moi.

JORDANE.

Avec fracas. Il le faut. On juge une affaire aujourd'hui non pas à sa valeur, mais au bruit qu'elle fait en naissant. On n'a plus le temps de laisser un succès mûrir, on le force, — ça se mange en primeur. Et puis nous voulons qu'on s'occupe de nous. La faute en est à la presse, qui depuis quelque vingt ans s'amuse à fabriquer des rangées de petits grands hommes de toutes les dimensions. Chacun peut s'y caser. Il suffit de tirer un coup de pistolet à propos. C'est le règne du tapage.

CARDONAT.

Je n'aurais plus à chercher le tapage si je pouvais mettre à la tête de mon conseil d'administration un homme de votre importance.

JORDANE.

Oh! non, non, ne me demandez pas cela, je n'ai jamais été un financier.

CARDONAT.

N'êtes-vous pas administrateur de trois compagnies?

JORDANE.

De vieilles compagnies, à l'épreuve des temps. La vôtre est trop jeune.

CARDONAT.

Elle ne le serait plus si vous étiez seulement un de ses administrateurs. Il y a là une fortune, et vous avez reconnu que c'était une œuvre patriotique.

JORDANE.

Aussi, vous ai-je recommandé au ministre.

CARDONAT.

Je n'insiste pas. Vous ne pouvez pas d'ailleurs répondre sans y avoir mûrement réfléchi.

JORDANE.

Précisément. — J'ai songé au procès dont vous me parliez.

CARDONAT.

Un procès absurde qui m'est intenté par quelques actionnaires de mauvaise foi.

JORDANE.

Vous me demandiez un avocat.

CARDONAT.

Je voudrais un avocat de premier ordre.

JORDANE.

Je vais vous recommander à Bridier.

CARDONAT.

L'ancien ministre?

JORDANE.

Je l'attends ce soir.

CARDONAT.

Ce serait pour moi un coup de fortune!

JORDANE.

Nous sommes très liés.

CARDONAT.

Si vous vous faites mon garant...

JORDANE.

Comptez sur moi. (Au docteur, qui est rentré.) Qu'avez-vous donc, docteur? vous êtes triste.

SCÈNE X

JORDANE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Vous vous portez garant de Cardonat?

JORDANE.

Moralement.

LE DOCTEUR.

C'est bien là qu'est le danger.

JORDANE.

Permettez, docteur, M. Cardonat est un homme charmant.

LE DOCTEUR.

Dans la personne de sa femme, ravissant.

JORDANE.

Je le connais, je l'apprécie, je l'estime et je suis prêt à le déclarer partout.

LE DOCTEUR.

Oh! oh! c'est grave, cela.

JORDANE.

Vous avez compris?

LE DOCTEUR.

Parfaitement; vous êtes amoureux de madame Cardonat.

JORDANE.

Rien ne vous autorise à le penser.

LE DOCTEUR.

Comment, rien! Elle est adorablement belle, c'est un fruit nouveau à Paris, et je vous connais!

JORDANE.

Si je vous déclare que vous vous trompez?

LE DOCTEUR.

Je rendrai justice comme toujours à votre extrême délicatesse et je n'en parlerai plus. (Il vient s'asseoir.) Cependant, je vous suis trop attaché pour ne pas vous donner un conseil : mesurez bien le danger que vous allez courir.

JORDANE.

Quel danger?

LE DOCTEUR.

Rien n'est plus à redouter pour un honnête homme que de tromper un mari qui n'est pas... irréprochable.

JORDANE.

Voilà une théorie nouvelle. — Alors ce sont les gens vertueux qu'il faut tromper de préférence?

LE DOCTEUR.

Absolument. On se trouve entraîné à défendre le mari envers qui on a des torts, à le soutenir dans ses... erreurs, — j'adoucis le mot, — et Dieu sait où cela peut mener.

JORDANE.

Vous supposez le cas de ces maris complaisants qui abusent...

LE DOCTEUR, l'interrompant vivement.

Mais non, mais pas du tout, ce n'est pas ça : au contraire, je suis absolument certain que M. Cardonat...

JORDANE.

Encore?

LE DOCTEUR.

Est incapable d'une pareille infamie, par cette raison supérieure qu'il est très épris de sa femme.

JORDANE.

Vous savez cela aussi?

LE DOCTEUR.

Et le danger n'en est que plus grand, avec un homme de votre caractère. Je me résume : étudiez toujours avec soin le mari de la femme que vous avez l'intention d'aimer.

JORDANE, se levant.

Parbleu! docteur! le conseil est amusant, venant de vous.

LE DOCTEUR, se levant aussi.

Moi! je n'aimerais jamais la femme d'un mari que je croirais gênant... ou disposé à mourir pour me laisser sa veuve. J'étais follement épris d'une blonde adorable; elle m'a présenté son mari; il était apoplectique, je cours encore.

JORDANE.

Alors... Balistrac?

LE DOCTEUR.

L'estomac n'est pas bon, mais je le soigne.

JORDANE.

Vous êtes un ami précieux.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas l'estomac qui est malade chez le banquier Cardonat; il digérerait de l'or.

JORDANE.

Je vous répète, docteur, que vous me désobligez.

LE DOCTEUR.

Vous n'aimez pas la Moldave, c'est entendu, et d'ailleurs, voilà son mari qui l'emmène.

JORDANE.

Elle s'en va!

LE DOCTEUR.

Mon ami, pardonnez-moi mes conseils. Ils étaient inutiles.

JORDANE.

Pourquoi?

LE DOCTEUR.

Parce qu'ils viennent trop tard.

Olga est entrée avec Cardonat.

SCÈNE XI

CARDONAT, OLGA, JORDANE, LE DOCTEUR.

JORDANE, allant à Olga.

Vous partez déjà, madame?

OLGA.

Non, j'ai demandé à M. Cardonat de me montrer tous les objets d'art qui ornent vos salons. Je suis curieuse comme toutes les étrangères.

JORDANE.

Permettez-moi de vous en faire les honneurs. J'ai là quelques bibelots assez curieux. La mode a été un moment aux bibelots. Voilà un sablier qui a appartenu à Marguerite de Valois. (Pendant que le docteur et Cardonat sortent.) Que d'heures charmantes a dû mesurer ce petit objet-là! — Serez-vous jeudi à l'ambassade d'Autriche?

OLGA.

Grâce à vos bons soins, je serai partout. Mon existence n'est plus qu'une longue fête, et je suis tout affolée de plaisirs.

LE DOCTEUR, sortant avec Cardonat.

Vous me parliez de votre société nouvelle.

CARDONAT.

Oui, nous avons été interrompus; voulez-vous faire fortune?

LE DOCTEUR.

Oui. — (A part.) Puisqu'il n'y a plus de remède...

JORDANE, à Olga.

Voyez cette merveille, une lampe japonaise. Elle doit éclairer très peu le demi-jour des soirées heureuses. — Vous rendez-vous bien compte de votre succès? Comprenez-vous bien votre triomphe?

OLGA.

Je ne le sens jamais mieux que lorsque je suis près de vous. J'ai eu de cruelles déceptions en arrivant en France. M. Cardonat, qui était un personnage dans nos provinces, ne comptait plus à Paris. Je sentais le vide... vous allez mal me juger.

JORDANE.

Pourquoi? On ne peut se soustraire à sa destinée : la vôtre est de régner.

OLGA.

Je suis une ingrate, car M. Cardonat m'adore.

JORDANE.

Qui ne vous adorerait?

OLGA.

Je vous suis si reconnaissante de ce que vous faites pour lui...

JORDANE.

Pour vous!

OLGA.

Votre amitié le grandit à mes yeux et je commence à être fière de l'importance qu'il prend et qu'il vous doit. Vous allez encore me croire vaniteuse? Non, c'est un autre sentiment indéfini et que je ne m'explique pas.

JORDANE.

Un sentiment tout féminin. Votre charme le plus grand, c'est qu'en vous tout est femme, jusqu'à la moindre de vos pensées. C'est adorable. Je vous ai dit que je vous montrerais tout ce que Paris a de vraiment curieux. Je veux que vous assistiez demain, sous le masque, à une redoute. Elle n'aura pas la haute saveur parisienne de celles que nous avons eues cet hiver. Elle est donnée par un étranger, le prince Orbeliani.

OLGA, vivement.

Le prince Orbeliani?

JORDANE.

Vous le connaissez?

OLGA.

Non.

JORDANE.

C'est un Géorgien, élevé en France, et qui a tout à fait nos mœurs, sauf qu'il ne peut rester plus de dix minutes sans fumer: Il aura un grand effort à faire demain. J'aurai une invitation pour M. Cardonat, qui tient à s'y montrer; vous irez de votre côté.

OLGA.

Non, non, je n'irai pas.

JORDANE.

Personne ne pourra vous deviner sous le masque.

OLGA.

Je ne peux pas... je n'ose pas...

JORDANE.

Auriez-vous une raison pour ne pas aller, même masquée, chez le prince Orbeliani?

OLGA.

Aucune.

JORDANE.

Prouvez-le moi.

OLGA.

Prenez garde!

Clarisse entre avec Valentine.

SCÈNE XII

JORDANE, CLARISSE, VALENTINE, OLGA.

JORDANE.

Mesdames, venez rassurer madame Cardonat, qui m'a-

voue, tout en examinant mes objets d'art, qu'on lui a fait un tableau effrayant des Parisiennes.

OLGA.

Effrayant pour moi, en ce qu'il m'intimide.

CLARISSE.

Je crois, madame, que maintenant vous pouvez être rassurée.

OLGA.

Oh! madame, moins que jamais.

JORDANE, continuant.

Et une peur effroyable des Parisiens.

CLARISSE, souriant.

Ah! cela...

JORDANE.

Je me l'explique. Dans tous les autres pays, on cache ses défauts, parce qu'on les trouve vilains, on a raison. A Paris, nous les montrons, parce que nous les trouvons jolis. Nous avons tort; mais ils ne sont plus dangereux. J'ai une cousine confite en dévotion, qui m'appelle Jordane le tapageur. Elle dit vrai, j'ai toujours aimé le tapage. Je lui ai répondu : « Cousine, il y a tapage et tapage. Vous en faites plus pour gagner le ciel que nous pour le perdre. » Elle en est encore suffoquée. Vous ne connaissez pas la marquise?

OLGA.

Je l'ai vue entrer tout à l'heure.

JORDANE.

Il faut lui être présentée. Elle est très formaliste, mais je lui pardonne tout, parce qu'elle adore madame de Jordane.

Ils remontent.

SCÈNE XIII

CLARISSE, VALENTINE.

CLARISSE, la suivant des yeux.

Elle est vraiment charmante, cette Moldave!

VALENTINE.

Un peu grande.

CLARISSE.

Au bras de M. de Jordane... cela fait bien.

VALENTINE.

Vous trouvez?

CLARISSE.

Oui. On ne dit rien de madame Cardonat?

VALENTINE.

Rien que je sache.

CLARISSE.

On m'a affirmé qu'elle était irréprochable.

VALENTINE.

M. de Jordane?

CLARISSE.

Non: Raoul, qui doit s'y connaître.

VALENTINE.

Oh! si c'est Raoul... Il est charmant d'ailleurs, votre beau-fils. Je me trouverais très gênée à votre place d'être la belle-mère d'un grand garçon plus âgé que moi.

CLARISSE.

Ça ne me gêne pas du tout; je le trouve souvent insup-

portable et très compromettant, mais c'est un garçon de cœur, qui fera un excellent mari, malgré ses allures tapageuses. Mon rêve serait de le marier avec une femme qu'il aimerait, pour qu'il donne le bon exemple à son père.

VALENTINE.

Le bon exemple à son père!... Voilà tout ce que vous avez trouvé. Tenez, je vous admire. (Elle s'assied.) Vous êtes l'ange de la résignation.

CLARISSE.

Oh! il y a bien quelques révoltes... Mais vous savez comment je me suis mariée. J'étais orpheline, mon tuteur était ministre; j'allais souvent à la Chambre, j'y entendais M. de Jordane. Je me suis enthousiasmée de son talent d'abord, puis de son caractère, puis de sa personne; et je lui ai à peu près fait offrir ma main.

VALENTINE.

Avec quelques millions dedans : il y a des orateurs qui naissent heureux.

CLARISSE.

Je ne dois pas être trop exigeante. Je suis la femme d'un homme célèbre. J'ai un des salons les plus recherchés de Paris. J'aurais même des adorateurs.

VALENTINE.

Le prince Orbeliani.

CLARISSE.

Le prince... l'éloquent Saint-Chamas... Mon mari a pour moi des égards affectueux, un respect tendre; et je ne regarde pas comme des rivales ces beautés à la mode qu'on a l'air de nous préférer si obstinément. Elles ne nous prennent rien de ce que nos maris ont de vraiment bon dans l'esprit et dans le cœur. Si M. de

Jordane venait à aimer une femme de notre monde, je sentirais alors que je le perds; mais il est toujours pour moi l'homme que j'admire et que j'aime.

VALENTINE.

Vous l'admirez trop !

CLARISSE.

J'ai besoin d'enthousiasme, moi, et je ne comprends dans la vie que les extrêmes. Je suis une mondaine effrénée, comme je serais une carmélite fervente! Et je prends la joie comme la douleur, avec passion. Mais voilà ce que je ne dis jamais à personne. (Raoul entre par la gauche.) Êtes-vous allée chez mon tuteur?

VALENTINE.

Chez M. Bridier? Oui, j'ai vu Geneviève.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, RAOUL, puis JORDANE et LE DOCTEUR.

RAOUL.

Elle va bien, la mignonne Geneviève?

VALENTINE.

Un peu fatiguée, mais toujours charmante.

RAOUL.

Je crois bien, charmante! Mettez-la dans un autre monde, ce serait à se damner pour elle.

CLARISSE.

Voilà qui est flatteur pour nous.

RAOUL.

Vous ne comprenez pas?

CLARISSE.

Je vous défends de vous expliquer, par exemple! D'abord, savez-vous ce que c'est qu'une jeune fille? Vous parlez à Geneviève comme vous devez parler à vos demoiselles de l'opérette.

RAOUL.

Il y a des nuances. Mais ce qui fait le charme de Geneviève, c'est une sorte de crânerie dans son ingénuité.

VALENTINE.

Au fond, elle est très mondaine.

CLARISSE.

C'était une des nécessités de sa situation. Seule avec son père...

RAOUL.

Oh! le père, un monsieur solennel!

CLARISSE, à Jordane, qui paraît.

Venez donc enlever la parole à Raoul. Il sait que je n'aime pas à entendre plaisanter mon tuteur.

JORDANE.

Moi non plus; je ne connais pas de caractère plus élevé que celui de Bridier, ni d'intégrité plus éclatante. Sa seule faiblesse a été d'aimer les honneurs, le bruit officiel, ce que j'appellerai le froufrou du pouvoir. Mais le jour où il a cru de sa dignité de se retirer, il s'est retiré, simplement, s'est fait inscrire au tableau des avocats, et a repris la robe qu'il avait quittée depuis vingt ans. Voilà une conduite qui doit inspirer le respect.

CLARISSE.

Que je suis heureuse, mon ami, de vous entendre parler

ainsi de l'homme que j'admire le plus au monde, après vous!

Bridier et sa fille paraissent à la porte extérieure du salon du fond.

JORDANE.

Mais le voici, Bridier.

CLARISSE.

Et Geneviève ; ils ne devaient pas venir. Quelle bonne surprise!

SCÈNE XV

LES MÊMES, GENEVIÈVE, BRIDIER, puis BALISTRAC, VALAJOL et LES AUTRES INVITÉS.

GENEVIÈVE.

Nous venons très tard, mais nous ne pouvions nous dispenser de paraître dans deux ou trois salons.

CLARISSE.

Ah! oui, je connais vos habitudes...

RAOUL.

Mademoiselle.

GENEVIÈVE.

Vous êtes ici, monsieur Raoul ?

RAOUL.

Cela vous étonne?

BRIDIER.

Vous n'êtes pas sorti ce soir?

RAOUL.

Moi! mais non.

GENEVIÈVE.

Eh bien, mon père, vous voyez comme vous avez eu tort de vous alarmer.

BRIDIER.

C'est toi qui as eu raison de me forcer à venir ici tout de suite.

GENEVIÈVE.

Vous étiez si inquiet!

CLARISSE.

Inquiet! de quoi?

BRIDIER.

Tout à l'heure, chez la baronne de Tance, un monsieur est venu, tout haletant, annoncer que Raoul avait une affaire.

JORDANE.

Comment, une affaire?

BRIDIER.

Qu'il venait de le voir dans un bureau de journal provoquer un rédacteur.

JORDANE.

Pour moi!

RAOUL.

Ne vous fâchez pas.

GENEVIÈVE.

C'était vrai? vous vous battez?

CLARISSE.

Raoul se bat?

VALENTINE.

Lui!

JORDANE.

Ah! (A Raoul.) Tu sais que je ne te permets pas de te battre pour moi.

RAOUL.

Mais tout est arrangé.

BALISTRAC et VALAJOL, déconcertés.

Arrangé!

RAOUL, à son père.

Je suis allé au journal. J'y ai trouvé des gens charmants qui ne vous connaissent pas et qui regrettent leur article. Ils en ont tout de suite rédigé un autre, sur un coin de table, qui dit tout le contraire sans paraître se rétracter... Ça coule de source. C'est une jolie chose que l'esprit.

JORDANE.

Mauvais enfant, va!

CLARISSE.

Que disait donc ce journal?

JORDANE.

Rien, rien. C'est un article politique à propos de ma dernière lettre programme; on cite même une de mes phrases: « Les mœurs chastes font les nations fortes. » C'est ma conviction. Du reste, c'est suivi d'un éreintement! Vous lirez cela, docteur, ça vous amusera.

LE DOCTEUR.

Non. Je n'aime à voir éreinter que mes confrères.

JORDANE.

Vous êtes généreux. — Raoul en a été choqué. Il est très batailleur, ce mauvais sujet-là.

GENEVIÈVE.

Il a raison, quand il s'agit de son père.

RAOUL.

N'est-ce pas, mademoiselle?

BRIDIER.

Il a toutes vos qualités, Jordane.

JORDANE.

Et tous mes défauts, ne le ménagez pas.

CLARISSE.

Mais il devient à la mode, maintenant, de se battre pour un rien dans notre monde. C'est effrayant.

BRIDIER.

Effrayant, madame. Quand on nous a annoncé brutalement que Raoul se battait, j'en ai ressenti une telle émotion que j'ai fait peur à Geneviève; elle s'est presque évanouie.

TOUS.

Ah!

GENEVIÈVE.

Mon père!

VALENTINE.

Évanouie!

BRIDIER.

Cette enfant m'adore, vous le savez.

RAOUL.

Et elle a bien raison.

MADAME DESCOURTOIS, *à part.*

Mais c'est une révélation, cela.

GENEVIÈVE.

Je vous assure que mon père exagère beaucoup quand il parle d'évanouissement. Au contraire, j'ai voulu tout

de suite l'amener ici pour le rassurer. (A Raoul à demi-voix.) Vous ne nous trompez pas, au moins?

RAOUL.

Pas du tout.

GENEVIÈVE.

C'est que ce monsieur donnait des détails...

RAOUL.

J'ai si peu l'intention de risquer ma vie que je vous demande une valse pour après-demain.

GENEVIÈVE.

La première.

RAOUL.

C'est un engagement.

GENEVIÈVE.

Vous savez qu'au dernier bal les bonnes langues ont prétendu que j'avais beaucoup trop dansé avec vous.

RAOUL.

Et ce petit racontar vous émeut?

GENEVIÈVE.

Oh! pas du tout. Les racontars ne n'émeuvent jamais. J'ai le courage de mes opinions.

RAOUL.

Et quelles sont vos opinions?

GENEVIÈVE.

Mes opinions sont que vous dansez parfaitement.

RAOUL.

Elles ne sont pas compromettantes.

GENEVIÈVE.

Je l'espère bien.

CLARISSE.

Prenez garde. Valentine vous dira que c'est pendant un quadrille que M. de Folny a obtenu sa main.

VALENTINE.

Oh! parfaitement.

CLARISSE.

Pendant la chaîne des dames, il a balbutié; à l'avant-deux, il lui a avoué qu'il l'aimait.

VALENTINE.

Pendant la poule, je lui ai dit de parler à ma famille. A la pastourelle, il s'est écrié qu'il ne voulait m'obtenir que de moi.

CLARISSE.

Elle a répondu au finale qu'il ne lui déplaisait pas.

AGATHE.

Et on ne sait pas ce qui serait arrivé s'il y avait eu une sixième figure.

GENEVIÈVE.

Ce n'est pas du tout comme cela que je me marierai, moi.

CLARISSE.

Venez dans le salon, Geneviève. Laissons ces messieurs causer de leurs querelles de journaux, puisqu'il n'y a plus de danger pour personne.

GENEVIÈVE.

Oh! s'il n'y avait que les querelles de journaux! Ils m'amusent beaucoup, les journaux. Quand mon père était ministre, je ne voulais lire que ceux où l'on ne disait ja-

mais de mal de lui, il n'y en avait qu'un; maintenant, je les lis tous.

Tout le monde remonte vers les salons du fond.

BRIDIER, attirant le docteur sur le devant.

Docteur, je suis heureux de vous voir, pour vous parler de ma fille.

LE DOCTEUR.

Mademoiselle Geneviève?

BRIDIER.

Elle m'inquiète. Vous savez dans quel monde brillant elle a été élevée. J'en ai fait une mondaine. Aujourd'hui, je ne suis plus rien, tout est changé, tout s'est restreint, et pour cette enfant de dix-huit ans, quel vide dans son existence! Je fais ce que je peux, je ne perds pas une occasion de la mener dans le monde, qu'elle adore : je donnerai des fêtes tous les ans ; je me prive de tout pour que ma fille sente autour d'elle le luxe qu'elle aime. Je ne réussis pas, Geneviève n'a plus ses bonnes couleurs d'autrefois. Examinez-la bien.

LE DOCTEUR.

Comptez sur moi.

JORDANE, appelant du fond.

Bridier, je vais vous recommander un client.

BRIDIER, en remontant.

Il sera le bienvenu, mon cher Jordane; j'adore mon métier d'avocat.

GENEVIÈVE, descendant par la gauche et allant au docteur.

Je me suis échappée pour causer avec vous, docteur. Je veux vous parler de mon père : il m'inquiète.

LE DOCTEUR, souriant.

Ah!

GENEVIÈVE.

Son existence est si différente de ce qu'elle était. Il me dit bien qu'il est heureux d'être rentré au barreau. Il me trompe. Ses amis le quittent peu à peu. Le vide s'agrandit autour de lui. Je fais ce que je peux, je l'entraîne dans le monde, qu'il adore; je remplis la maison de bruit et de gaieté; mais il a toujours été choyé, adulé, et il n'a plus que moi. Sa bonne figure s'attriste, ses joues se creusent: examinez-le bien, je vous en prie.

LE DOCTEUR.

Comptez sur moi.

RAOUL, revenant du salon de gauche.

Ah! je surprends mademoiselle Geneviève faisant sa cour au docteur.

GENEVIÈVE.

Certainement, le docteur sait que je l'aime beaucoup et je ne m'en cache pas.

Elle regagne les salons.

LE DOCTEUR, à Raoul.

Je vous déclare que si le père est le meilleur des hommes, la fille est la plus adorable des jeunes filles.

RAOUL.

Je le sais bien, qu'elle est adorable.

JORDANE, descendant du fond.

Est-ce que tu fais la cour à Geneviève, toi?

RAOUL.

Mais non, mon père, pas du tout... Je cause volontiers avec elle, parce qu'elle a un esprit amusant.

JORDANE.

J'espère que lorsque tu penseras à te marier...

RAOUL.

Oh! Dieu! que j'en suis loin!

JORDANE.

Tu me feras l'honneur de me consulter.

RAOUL.

N'en doutez pas.

JORDANE.

Je t'ai habitué à me traiter comme ton frère aîné.

RAOUL.

Oh! aîné!

JORDANE.

Il n'a aucun respect! Mais dans les circonstances graves, j'entends reprendre mes droits.

RAOUL.

Reprenez vos droits, mon père.

JORDANE.

Tu me dois treize mille sept cents francs.

RAOUL.

Moi!

JORDANE.

J'ai reçu une facture de diamants; j'ai cru que ça me regardait... quand j'ai lu : « Monté en clous de sabots. » Qu'est-ce que c'est que ça?

RAOUL.

C'est Nadine qui voulait mettre absolument des bijoux sur un costume de gardeuse de dindons. Jamais!... Je suis pour le naturalisme au théâtre, moi. Elle a eu une crise de nerfs; alors j'ai pris ses diamants, j'en ai ajouté, et je les ai fait monter sous les semelles de ses sabots.

JORDANE.

Mais, malheureux, elle va jouer les jambes en l'air.

RAOUL.

Ça m'est égal, je suis pour le naturalisme au théâtre.

Le prince paraît à la porte extérieure du fond.

JORDANE.

Voici le prince.

SCÈNE XVI

RAOUL, LE DOCTEUR, JORDANE, LE PRINCE, SAINT-CHAMAS, BALISTRAC, VALAJOL, puis GUSTAVE.

Le prince entre avec Balistrac, Valajol et Saint-Chamas.

LE PRINCE.

Rien d'obligatoire pour les hommes; la fête n'est pas pour eux.

RAOUL.

Toujours galant, le prince.

LE PRINCE.

N'est-ce pas, mon cher?

JORDANE.

Ah! prince, on vous attendait avec impatience.

LE PRINCE.

Je gagnais soixante-quinze mille francs au club ; je ne pouvais pas partir avant de les avoir reperdus.

JORDANE.

Vous êtes un joli joueur, vous!

LE PRINCE.

N'est-ce pas?

JORDANE.

Parlons de votre redoute, mais pas trop haut, il est inutile que ces dames nous entendent.

On s'assied.

LE PRINCE.

Pourquoi?

JORDANE, seul, debout.

Parce que ça ne les regarde pas. (Baissant la voix.) Moi, d'abord, j'ai un alibi. Je prononce un discours sur le libre-échange à trois heures, au Havre. Mais il y a un train à sept heures... Vous ne me trahirez pas?

RAOUL, souriant.

C'est un peu naïf.

JORDANE, vivement.

J'arriverai très tard. Les gens sérieux seront partis. Les journaux raconteront mon voyage, et ceux qui m'auront vu chez le prince se seront trompés.

LE PRINCE.

Vous m'amusez, vous.

JORDANE.

Ce n'est pas pour madame de Jordane. Madame de Jordane est une femme supérieure qui n'apprend jamais que ce qu'elle doit savoir. Mais on dit trop que j'aime le plaisir, il est des gens qui finiraient par le croire. Quand on est encore un homme politique... n'est-cé pas, Saint-Chamas?

SAINT-CHAMAS.

Il faut se tenir.

JORDANE.

Ça n'empêche pas de s'amuser. (Au prince.) Les femmes costumées et masquées?

LE PRINCE.

Absolument.

JORDANE.

Inviolables?

LE PRINCE.

Inviolables.

SAINT-CHAMAS, se levant, bas au prince.

Peut-on prendre un faux nez pour ne pas être reconnu?

LE PRINCE.

Absolument.

BALISTRAC.

Pourrait-on se livrer à quelque excentricité de bon goût, si l'on voulait se faire remarquer?

LE PRINCE.

Absolument.

VALAJOL, bas.

Je vous ai offert de surveiller le programme du concert, de donner le bras aux artistes.

LE PRINCE.

J'ai accepté.

VALAJOL.

Merci! merci!

JORDANE, bas.

Je vous demanderai quelques invitations en blanc.

LE PRINCE.

Tout ce que vous voudrez, mon cher Jordane.

JORDANE, bas.

Vous avez dû recevoir une supplique de Zoé?

LE PRINCE.

Très gentille, Zoé! je l'ai eue à souper.

JORDANE, à part.

Il est admirable!

RAOUL, bas.

Pourrai-je amener Nadine?

LE PRINCE.

Très gentille, Nadine! je l'ai eue à souper.

RAOUL, à part.

Il a toujours eu tout le monde à souper!

LE DOCTEUR, bas.

On peut y mener une cliente sans danger?

LE PRINCE.

Très gentille! je l'ai eue à souper.

LE DOCTEUR.

C'est un tic!

JORDANE.

Vous êtes resté dix minutes sans fumer, je ne prolongerai pas votre supplice. J'ai de vos cigarettes.

LE PRINCE.

Mais je voudrais présenter mes hommages à madame de Jordane.

JORDANE.

Plus tard, prince.

SAINT-CHAMAS, bas à Valajol.

Vous savez, le prince est épris de madame de Jordane.

GUSTAVE, qui vient d'entrer à gauche.

Monsieur de Jordane, voulez-vous me présenter au prince Orbeliani ?

JORDANE.

Ah! M. Gustave Queyroulet!

Le prince salue.

GUSTAVE.

Maintenant que je suis présenté, je vais le repincer pour avoir une invitation à sa redoute. Je veux savoir ce que c'est qu'une redoute, mais ce n'est pas encore ça qui relèvera le pays.

Tout le monde accompagne le prince au fumoir, Raoul est resté seul en scène, quand Valentine paraît à la porte du pan coupé gauche.

SCÈNE XVII

RAOUL, VALENTINE.

VALENTINE.

Comment! le prince Orbeliani est ici, et vous ne nous prévenez pas!

RAOUL.

Il est allé fumer. C'est un sauvage!

VALENTINE.

Sauvage! Pas plus que vous. Combien de fois vous ai-je vu depuis un an?

Elle s'assied sur l'S.

RAOUL.

Vous étiez en deuil.

VALENTINE.

La belle raison!

RAOUL, sur un fauteuil, près d'elle.

Je voudrais bien savoir ce qu'a pu devenir une mondaine comme vous pendant treize mois de veuvage.

VALENTINE.

D'abord, j'avais à regretter mon mari : ce n'est pas une occupation, si vous voulez, mais c'est un maintien.

RAOUL.

Je n'y avais pas pensé.

VALENTINE.

J'ai patronné des œuvres de charité, j'ai encouragé des artistes, j'ai découvert un prix de Rome, j'ai fondé l'œuvre des jeunes égarées... Votre tante en est.

RAOUL.

Des jeunes égarées?

VALENTINE.

Eh! non! des dames fondatrices. Nous voulons avoir votre père comme président et le docteur Bajol comme médecin.

RAOUL.

Vous voulez faire du tapage?

VALENTINE.

Le plus possible, pour réussir.

RAOUL.

Alors, prenez-moi aussi... comme secrétaire!

VALENTINE.

Non, par exemple, vous troubleriez nos jeunes converties.

RAOUL.

Je m'engage à ne m'occuper que de vous.

VALENTINE.

Ce serait inutile. J'aime mieux vous le dire tout de suite, je suis décidée à ne pas me remarier.

RAOUL.

Vous avez bien raison.

VALENTINE.

Comment, j'ai raison!

RAOUL.

Vous êtes une de ces femmes adorables qui sont nées pour être veuves; elles ne peuvent pas rester demoiselles, et les maris ne leur vont pas.

VALENTINE.

Mon motif est plus sérieux. J'ai passé mes quatorze lunes de ménage à me quereller avec M. de Folny. Il aimait le calme, j'aimais le bruit : nous ne pouvions pas nous entendre. Enfin, il a cédé, c'est-à-dire... j'ai eu la douleur de le perdre : je m'en tiens là!

Elle se lève.

RAOUL.

Tenons-nous-en là!

VALENTINE.

Vous! vous trouverez quelque jeune personne bien naïve...

RAOUL.

Je n'y tiens pas du tout.

VALENTINE, passant.

Ou moins naïve, qui vous adorera!

RAOUL.

Il faudrait attendre le délai fixé par la famille et la solennité bête du grand jour. J'aime au comptant, moi, à tort et à travers.

VALENTINE.

Eh bien! eh bien! je vous prie de ne pas me tenir de

pareils discours. — Vous savez qu'elle chante faux, mademoiselle Nadine?

RAOUL.

Les jours de pluie. — Vous n'avez pas envie d'aller demain à la redoute du prince Orbeliani?

VALENTINE.

Perdez-vous la tête?

RAOUL.

Toutes les femmes seront masquées.

VALENTINE.

Raison de plus!

RAOUL.

Et puis liberté complète, on s'isole ou l'on se rencontre à son gré, et pendant toute la soirée un concert varié occupe les maris ou les importuns.

VALENTINE.

Elle est très impertinente, votre proposition.

RAOUL.

Personne ne vous saurait là, que moi qui vous accompagnerais!

VALENTINE.

Je vous prie de ne pas ajouter un mot.

SCÈNE XVIII

VALENTINE, CLARISSE, AGATHE.

CLARISSE, venant avec Agathe du salon à gauche.

Est-ce que Raoul deviendrait galant?

VALENTINE.

Il est si étourdi!

RAOUL.

Je vous ai offert d'être grave.

VALENTINE.

Je refuse.

CLARISSE.

Envoyez-moi M. de Jordane et le docteur Bajol.

RAOUL.

Pour les jeunes égarées? A l'instant.

Il sort au fond.

CLARISSE.

Nous les oublions tout à fait, nos jeunes égarées!

Elles s'asseyent toutes trois au guéridon à droite.

AGATHE.

Nous avons M. de Jordane et le docteur à conquérir.

VALENTINE.

Quand tiendrons-nous notre première séance?

CLARISSE.

Samedi, à trois heures, chez moi; nous dépouillerons

notre correspondance et nous recevrons les dons des personnes généreuses auxquelles nous avons écrit.

VALENTINE.

Savez-vous ce qu'il me proposait, ce fou de Raoul? De me conduire demain à la redoute du prince.

CLARISSE.

Oh! il devient impossible!

AGATHE.

Ce sera très curieux, dit-on.

CLARISSE.

On parle d'un concert...

AGATHE.

Avec des artistes de cafés chantants.

CLARISSE.

On les entend maintenant dans nos salons.

AGATHE.

Ce n'est pas le même répertoire.

VALENTINE.

Toutes les femmes seront masquées.

AGATHE.

Oh! mais alors?...

CLARISSE.

Comment, Agathe, vous iriez là?

AGATHE.

Je ne l'ai pas dit!

VALENTINE.

Et toutes les beautés à la mode y seront!

CLARISSE.

Précisément.

AGATHE.

On pourrait les voir de près sans être vues!

CLARISSE.

Mais si, vraiment, vous iriez?

AGATHE.

Une femme honnête n'a pas deux fois dans sa vie une occasion pareille.

CLARISSE.

La voilà prête à partir.

VALENTINE.

Mais qui nous accompagnerait?

CLARISSE.

Vous aussi!

AGATHE.

Raoul, puisqu'il vous l'a proposé!

CLARISSE.

Comment?

VALENTINE.

Je ne m'aventurerais pas seule avec Raoul.

CLARISSE.

Je crois bien!

AGATHE.

Moi non plus.

CLARISSE.

Et vous auriez raison.

AGATHE.

Mais quand un jeune homme conduit trois femmes...

CLARISSE.

Comment, trois femmes!

VALENTINE.

Ce n'est plus qu'un gardien.

CLARISSE.

Je suppose que vous ne me comptez pas.

VALENTINE.

Vous auriez peur d'être reconnue ?

CLARISSE.

Ce n'est pas cela.

VALENTINE.

A quoi? à vos cheveux? Vous mettrez une perruque.

CLARISSE.

Vous ne me comprenez pas.

VALENTINE.

C'est à cause de Raoul? Je lui dirai que j'y vais avec deux amies.

AGATHE.

Sans nous nommer.

VALENTINE.

Vous êtes mariées, mais moi je suis veuve.

CLARISSE, se lève.

C'est inouï.

AGATHE.

On vient!

VALENTINE.

Parlons de l'œuvre des jeunes égarées.

AGATHE.

Notre but est de ramener dans le sentier de la vertu les jeunes âmes...

CLARISSE.

J'en tombe des nues!

Jordane et le docteur entrent par le fond.

SCÈNE XIX

LES MÊMES, JORDANE, LE DOCTEUR.

VALENTINE.

Docteur, êtes-vous, oui ou non, le médecin de notre œuvre?

LE DOCTEUR.

Je vous ai recommandé un jeune confrère.

CLARISSE.

Nous voulons un médecin célèbre.

AGATHE.

Pour nos prospectus.

LE DOCTEUR.

Vous me mettez à côté d'un chirurgien que personne ne connaît.

CLARISSE.

Il est très distingué.

LE DOCTEUR.

Qu'il le dise! Et vos administrateurs? tous inconnus.

VALENTINE.

C'est M. de Jordane qui sera notrê président.

JORDANE.

Moi!

LE DOCTEUR.

Ah! c'est un nom.

CLARISSE.

Il n'y a que vous qui pourrez prononcer notre discours d'ouverture.

AGATHE.

Sur les jeunes égarées.

JORDANE.

Le sujet prête. Avez-vous un trésorier?

CLARISSE.

Nous songeons à M. Bridier.

JORDANE.

Bridier? Trésorier! Il ne sait pas compter jusqu'à dix. Prenez donc Cardonat.

CLARISSE.

Nous le connaissons à peine.

JORDANE.

Il serait très flatté, madame Cardonat serait naturellement dame patronnesse.

CLARISSE.

Ce qui la poserait tout de suite dans la haute société parisienne. C'est une grosse responsabilité à prendre.

JORDANE.

Je donne un simple avis. Cardonat est bruyant. Il vous rendra des services. C'est dans l'intérêt de l'œuvre!

CLARISSE.

M. Cardonat plaît-il au docteur?

LE DOCTEUR.

C'est un nom... d'un autre genre, mais c'est un nom. Eh bien, donnez-moi deux auxiliaires; appelez-moi médecin en chef, pour qu'on voie bien que je ne soigne pas vos malades, et je vous appartiens.

VALENTINE.

A la bonne heure!

JORDANE, à Clarisse.

Puis-je annoncer cette résolution à M. Cardonat ?

CLARISSE.

Vous le pouvez, mon ami, puisque cela vous plaît.

Il remonte vers le salon de gauche.

VALENTINE.

Vous êtes contrariée, Clarisse?

CLARISSE.

Étonnée, surtout. Je n'ai pas voulu repousser le nom de M. Cardonat, mais je ne comprends pas que M. de Jordane ait pu y songer.

AGATHE.

Moi non plus, par exemple.

VALENTINE.

Si c'est dans l'intérêt de l'œuvre!

Jordane rentre avec M. et madame Cardonat.

SCÈNE XX

LES MÊMES, CARDONAT, MADAME CARDONAT, puis MADAME DESCOURTOIS, RAOUL, SAINT-CHAMAS, VALAJOL et LE PRINCE.

CARDONAT, à Clarisse.

Madame Cardonat tient à vous remercier, madame, de l'honneur extrême que vous nous faites.

OLGA.

Oh! de grand cœur

CLARISSE.

Je reçois vos remerciements, pour nous toutes et pour M. de Jordane, qui est notre président.

CARDONAT.

Mais j'éprouve quelque embarras à accepter.

OLGA, déconcertée.

Ah! pourquoi?

CARDONAT.

Comment expliquerai-je que M. de Jordane, déjà administrateur de trois compagnies et qui m'honore d'une bienveillance aussi publique, refuse...

JORDANE.

J'ai demandé à réfléchir.

CARDONAT.

D'être membre du conseil d'administration du Danube?

VALENTINE.

Comment?

CLARISSE.

Il n'ira pas jusque-là.

OLGA.

Je croyais que M. de Jordane avait accepté?

JORDANE.

J'accepterai certainement.

CLARISSE.

Est-ce possible?

CARDONAT.

Je n'aurai plus rien à demander.

On ouvre la porte de la salle à manger.

MADAME DESCOURTOIS, à Cardonat.

Il accepte!

CARDONAT.

Que vous disais-je?

JORDANE, à part.

Administrateur chez M. Cardonat, c'est raide! Mais je lui dois bien ça.

CLARISSE.

On a servi le thé.

On se dirige successivement vers le pan coupé droit, par où l'on disparaît au fur et à mesure. — Cardonat et madame Descourtois d'abord. — Madame Puyjolet et Geneviève, descendant des salons, prennent le bras de Valajol et de Puyjolet. — Gustave accompagne Bridier.

JORDANE.

Mais le prince Orbeliani est ici.

OLGA et CLARISSE.

Ah!

JORDANE, bas à Olga.

Vous avez une raison de fuir le prince; je la devinerai.

OLGA.

Ne cherchez pas, j'irai à sa redoute.

CLARISSE, qui a entendu.

Oh! cela, ce serait trop!

OLGA, bas à Jordane.

Pour vous.

CLARISSE.

Valentine, je suis des vôtres; demain je vous accompagne.

JORDANE, à part.

Pour vous! c'est un aveu.

CLARISSE.

Ah! je vous ai attendu, prince, pour vous demander

votre bras ; je m'empare de vous, vous allez me maudire.

LE PRINCE, revenant du fumoir.

Est-ce mon ami Jordane qui vous donne de moi une si mauvaise opinion? (Balistrac offre son bras à Olga, qui passe devant le prince. — A Clarisse.) Quelle est donc cette belle personne?

CLARISSE.

Une Moldave, madame Cardonat.

LE PRINCE.

Cardonat?

CLARISSE.

La femme du banquier Cardonat.

LE PRINCE.

Oh! sa femme!

CLARISSE.

Vous la connaissez?

LE PRINCE.

Il me semble que je l'ai vue déjà.

JORDANE, à Saint-Chamas.

Est-ce qu'il l'a eue aussi à souper?

Le prince se dirige vers la salle à manger avec Clarisse, Raoul avec Valentine, le docteur avec Agathe, Jordane avec Saint-Chamas.

ACTE DEUXIÈME

CHEZ LE PRINCE ORBELIANI

Grande salle d'introduction, étincelante de fleurs et de lumières ; divans, poufs, etc. — A gauche, premier plan, petite porte de dégagement; dans le pan coupé, grande porte d'entrée. — A droite, premier plan, petite porte; pan coupé, large baie ouvrant sur la salle de concert et tendue de velours rouge à crépines d'or ; au fond, vaste baie découvrant un escalier monumental, tapissé de fleurs et conduisant au buffet. — Au lever du rideau, des groupes d'invités garnissent l'escalier et le seuil de la salle de concert.

SCÈNE PREMIÈRE

CARDONAT, VALAJOL, puis BALISTRAC.

Une jeune femme traverse, de gauche à droite, au bras de Valajol, pour aller chanter. — Les invités applaudissent sur son passage.

TOUS.

Brava! brava! brava!

CARDONAT.

Brava! brava! (A un monsieur dont il a pris le bras et avec qui il causait.) C'est Muguette, la fameuse Muguette! — Pour les garanties, que vous dirai-je? M. de Jordane est membre de notre conseil d'administration.

LE MONSIEUR.

Ah!

VALAJOL, revenant.

Chut!... Muguette nous chante : *Connaissez-vous Joséphine?*

CARDONAT, au monsieur.

« Connaissez-vous Joséphine?
Le teint frais, la taille fine,
Et des façons d'écureuil
Et du poi... et du poi... du poivre dans l'œil! »

Je dînais hier chez lui, avec madame Cardonat.

Le monsieur lui échappe pour aller écouter les chants.

VALAJOL.

Chut!

CARDONAT, essayant de l'arrêter.

Mon cher monsieur Valajol!

VALAJOL.

Pardon, je n'ai pas le temps, je suis chargé de la partie artistique.

CARDONAT.

Je voudrais me faire présenter au prince.

VALAJOL.

C'est inutile. Il ne tient pas à ces formalités.

Il lui échappe.

BALISTRAC, accourant.

Valajol! Valajol!

VALAJOL.

Je ne peux pas, cher ami; je suis chargé de la partie artistique.

BALISTRAC.

Précisément!

Valajol se sauve à droite.

CARDONAT.

Monsieur de Balistrac, j'ai eu l'honneur de dîner avec vous, hier, chez M. de Jordane.

BALISTRAC.

Un dîner sans couleur, où toutes les opinions étaient représentées. Un dîner excellent d'ailleurs, que j'ai pu savourer sans engager ma ligne de conduite.

CARDONAT.

Auriez-vous l'extrême obligeance de me présenter au prince?

BALISTRAC.

Je le connais très peu, et je le cherche pour lui demander l'autorisation d'agrémenter son concert de quelques plaisanteries spirituelles de ma façon... mais vous avez dû le voir hier, chez M. de Jordane?

CARDONAT.

Mais non, malheureusement. Il était au fumoir, je l'ignorais, et, quand il a paru, madame Cardonat s'est trouvée un peu souffrante; nous avons dû partir.

BALISTRAC.

Le voici.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE PRINCE, MADAME PUYJOLET, PUYJOLET, puis GUSTAVE.

LE PRINCE, introduisant par la gauche madame Puyjolet masquée.

Je vais vous placer, madame; vous tremblez? Rassurez-vous, il n'est pas de défense plus sûre pour une femme que ce loup. (A part.) C'est une bourgeoise.

La bouquetière présente des violettes au prince, qui les offre à madame Puyjolet.

PUYJOLET, qui est entré derrière eux, à Cardonat.

C'est ma femme !

MADAME PUYJOLET, bas, à son mari.

N'oubliez pas qu'on dit : « Prince. »

PUYJOLET.

Sois tranquille, Herminie.

CARDONAT.

Connaissez-vous le théâtre ? C'est par ici.

Il indique la droite, pan coupé.

LE PRINCE, à madame Puyjolet.

On chante une romance à la mode : *Le chagrin d'Héloïse.* C'est un peu gros, mais on rit, — et les Parisiens n'aiment vraiment qu'à rire. Peu leur importe l'esprit : quand il n'y en a pas, ils en mettent. C'est ce qui nous déroute, nous autres étrangers.

MADAME PUYJOLET.

Les étrangers qui aiment Paris ne sont plus des étrangers.

LE PRINCE.

Voilà une flatterie pour moi, madame.

Ils traversent et disparaissent dans la salle.

BALISTRAC, les suivant.

Je voudrais bien lui parler.

PUYJOLET, à Cardonat.

Oui, mon cher bienfaiteur, c'est ma femme : vous nous avez dit de nous montrer.

CARDONAT.

Il le faut. Vous n'avez pas oublié votre nouveau titre ?

PUYJOLET.

Chef de division de la comptabilité.

CARDONAT.

Générale...

PUYJOLET.

Générale de la société du Danube, capital : douze millions. Eh bien! où est Herminie? Qu'est devenue Herminie?

Il se sauve en courant pour retrouver sa femme. — Applaudissements dans la coulisse.

CARDONAT, à un monsieur qui est à côté de lui.

Étonnante, cette Muguette, étonnante! quel talent! Il me semble, monsieur, que j'ai eu l'honneur de vous voir hier, chez mon ami Jordane. (Se présentant.) Eugène Cardonat. Ah! non, non, excusez-moi, je me trompe.

GUSTAVE.

Ah! monsieur Cardonat!

CARDONAT.

Eh bien, voilà une redoute qui doit bien vous amuser.

GUSTAVE.

Je les connais maintenant, leurs redoutes: quelques personnes qui s'amusent, mais qui n'amusent pas les autres... C'est crevant.

CARDONAT.

Étonnant, ce petit bonhomme!

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME DESCOURTOIS.

Le prince va et vient dans les salons, dont il fait les honneurs. Après avoir fait placer madame Puyjolet dans la salle, il est allé au-devant de madame Descourtois. — Même jeu pour toutes les arrivantes, qu'il introduit.

LE PRINCE.

Je vais vous placer, madame, ces messieurs se dérangeront.

MADAME DESCOURTOIS.

Je vous supplie, prince, de ne déranger personne : j'attendrai dans ce salon.

La bouquetière se présente.

LE PRINCE, lui offrant des fleurs.

Ce n'est qu'un passage.

MADAME DESCOURTOIS.

J'y vois quelques figures de connaissance, M. de Balistrac... M. Cardonat.

LE PRINCE, vivement.

M. Cardonat est ici ? Montrez-le moi donc.

MADAME DESCOURTOIS.

Ce grand monsieur qui nous regarde.

LE PRINCE.

Ah ! oui. Je n'avais fait que l'entrevoir.

MADAME DESCOURTOIS.

C'est un banquier en passe de devenir célèbre.

LE PRINCE.

J'en ai peur.

MADAME DESCOURTOIS.

Il a fondé dans vos provinces du Danube une grande société française.

LE PRINCE.

Je l'ai appris en France.

MADAME DESCOURTOIS.

Vous supposez que cette société n'est pas sérieuse ?

LE PRINCE.

Je ne dis pas cela. A Paris les étrangers distinguent très difficilement le sérieux du comique.

MADAME DESCOURTOIS.

Ah! vous n'aimez pas M. Cardonat.

LE PRINCE.

Je ne lui ai jamais parlé.

MADAME DESCOURTOIS.

Il a une femme remarquablement belle.

LE PRINCE.

Est-elle ici?

MADAME DESCOURTOIS.

Eh! mais, prince, il me semble que, sans le vouloir, je vous intrigue déjà ?

LE PRINCE.

Je ne peux jamais réprimer un mouvement de joie quand on m'annonce le présence d'une jolie femme.

MADAME DESCOURTOIS.

Je vois que vous connaissez madame Cardonat.

LE PRINCE.

Je l'ai vue hier, une seconde.

MADAME DESCOURTOIS.

Elle est Moldave, vous auriez pu la rencontrer en Orient.

LE PRINCE.

Je l'y avais rencontrée, en effet, une ou deux fois. Elle doit l'avoir oublié.

MADAME DESCOURTOIS, à part.

Il y a quelque chose.

SCÈNE IV

LES MÊMES, PUYJOLET, DESCOURTOIS, puis GUSTAVE, VALAJOL, LE DOCTEUR.

PUYJOLET, revenant de la salle et allant à madame Descourtois.

Ah! voici, ma femme! Pardonnez, prince.

MADAME DESCOURTOIS.

Vous vous trompez, monsieur Puyjolet.

PUYJOLET.

Je me trompe! mais, prince, Herminie était à votre bras tout à l'heure.

LE PRINCE.

C'est bien possible... Il paraît seulement qu'elle n'y est plus.

Il quitte madame Descourtois et se dirige vers la droite.

BALISTRAC.

Voici le moment...

Il suit le prince.

PUYJOLET, après avoir cherché des yeux, à madame Descourtois.

Je ne peux pas la retrouver.

MADAME DESCOURTOIS.

Quelle est sa toilette ?

PUYJOLET.

Je ne sais pas bien. Je ne remarque jamais ces choses-là.

MADAME DESCOURTOIS.

Oh! mais, alors, elle se venge : vous ne la retrouverez pas.

PUYJOLET.

Par exemple !

DESCOURTOIS, qui vient d'entrer par la gauche.

Ah! Clémence !

MADAME DESCOURTOIS.

Vous savez, monsieur Descourtois, que dans une redoute on ne doit pas s'occuper de sa femme.

DESCOURTOIS.

Pourquoi, chère amie ?

MADAME DESCOURTOIS.

Parce que je suis masquée. On vous croirait en bonne fortune.

DESCOURTOIS.

Ah!

Il disparait avec Puyjolet; madame Descourtois s'assied au fond. — Applaudissements dans la coulisse.

GUSTAVE, revenant le premier de la salle,

Bravo! bravo! C'est crevant! ç'a été crevant!

Le prince reparaît avec la chanteuse à son bras.

TOUS.

Bravo! bravo! bravo!

LE PRINCE, à la chanteuse.

Charmante! charmante! Tu restes à souper, ne l'oublie pas.

La chanteuse salue et prend le bras de Valajol, qui l'emmène par la gauche.

LE DOCTEUR, accourant de la salle.

Exquis! exquis! « Connaissez-vous Joséphine? le teint frais, la taille fine, elle a du poivre dans l'œil... » Ça ne veut rien dire, mais c'est exquis. (Au prince.) Ma cliente.

LE PRINCE.

Ne pourriez-vous pas lui donner une voix moins commune?

LE DOCTEUR.

Mais, prince, avec une voix distinguée, elle serait figurante à la Renaissance, et elle ne gagnerait pas de quoi payer son médecin.

Ils remontent et se perdent dans la foule.

SCÈNE V

CARDONAT, MADAME DESCOURTOIS.

La foule circule vers le fond.

CARDONAT, à un monsieur.

Le docteur Bajol! j'ai eu l'honneur de dîner avec lui hier chez mon ami Jordane.

MADAME DESCOURTOIS, masquée.

Bonjour, trésorier des jeunes égarées... C'est un joli titre!

CARDONAT.

N'est-ce pas? facile à retenir. Madame Cardonat est dame patronnesse avec madame de Jordane, madame de Folny, madame de Balistrac...

MADAME DESCOURTOIS.

Tout le monde, excepté moi.

CARDONAT.

Madame Descourtois!

MADAME DESCOURTOIS.

Comme vous m'avez bien reconnue! C'est une petite humiliation qu'on a voulu m'infliger.

CARDONAT.

Oh!

MADAME DESCOURTOIS.

Je me connais en impertinence! Ah! il faut que je vous donne une nouvelle que je répands depuis ce matin: Raoul de Jordane épouse mademoiselle Geneviève Bridier.

CARDONAT.

Tant mieux! M. Bridier est avocat, et s'il donne sa fille...

MADAME DESCOURTOIS, l'interrompant.

Ne vous enflammez pas, je n'en sais rien.

CARDONAT.

Alors, pourquoi le dites-vous?

MADAME DESCOURTOIS.

Pour être désagréable à madame de Folny qui ne me reçoit pas, aux Jordane qui ne me reçoivent guère et aux Bridier qui me reçoivent mal: ce sera demain dans tous les journaux.

Elle s'éloigne.

CARDONAT.

Que voilà bien une vengeance de femme! Le prince!... Et je ne trouve personne...

Il cherche.

SCÈNE VI

CARDONAT, LE PRINCE, VALAJOL, BALISTRAC, ARCADIE.

LE PRINCE, venant de la salle.

Eh bien, Valajol, suivons le programme.

VALAJOL, entrant par la gauche.

Oui, prince.

BALISTRAC, venant du fond.

Voici le moment.

Il se précipite vers le prince, mais il est distancé par Arcadie, qui accourt très agitée par la droite.

ARCADIE.

Il faut que je vous parle.

LE PRINCE.

Que vous arrive-t-il, Arcadie?

ARCADIE.

Personne ne s'occupe de moi.

LE PRINCE.

Vraiment?

ARCADIE.

Et puisque j'ai l'honneur d'être votre maîtresse...

LE PRINCE.

L'honneur!... vous me flattez.

ARCADIE.

Il me semble que j'ai droit à des égards.

LE PRINCE.

Qu'entendez-vous par égards?

ARCADIE.

Les prévenances que l'on doit à une femme dans ma situation.

LE PRINCE.

Vous voulez qu'on vous tutoie?

ARCADIE.

Alors, je ne suis plus rien chez vous?

LE PRINCE.

Vous y êtes tout, ma chère, quand nous sommes seuls..

ARCADIE.

C'est gentil, ça. Vous devez donc désirer qu'on s'occupe de moi?

LE PRINCE.

Je le désire tellement que je vous avais recommandé de mettre, ce soir, tous vos diamants.

ARCADIE.

Oh! non!... quand on reçoit!... Et puis, ce n'est pas ça, je veux des égards.

LE PRINCE.

Moi, ma chère, je ne peux vous donner que des bijoux... vous trouverez un écrin sous votre serviette.

Il s'éloigne.

ARCADIE.

On ne peut pas se fâcher avec cet homme-là.

BALISTRAC.

Voici le moment.

CARDONAT, à Balistrac, qu'il arrête.

Quelle est cette jolie personne qui causait avec le prince?

BALISTRAC.

Arcadie... la maîtresse régnante.

Il se remet à la poursuite du prince.

CARDONAT.

Ah! (Il va la saluer.) Vraiment, madame, cette fête est adorable.

ARCADIE, enchantée.

Vous trouvez, monsieur? Nous avons fait ce que nous avons pu.

CARDONAT.

On y sent partout la main d'une femme.

ARCADIE.

Êtes-vous allé au buffet?

CARDONAT.

Pas encore.

ARCADIE.

Il est au premier. Je vous recommande le champagne, c'est moi qui l'ai choisi.

CARDONAT.

Me permettez-vous de vous offrir mon bras?

ARCADIE.

Avec plaisir. (A part.) A la bonne heure!... En voilà un qui a des égards!

Ils se retournent au moment où le prince revient avec une dame qu'il introduit. Cardonat affecte de se montrer avec Arcadie à son bras. Le prince sourit et passe.

SCÈNE VII

LE PRINCE, UNE DAME, BALISTRAC, puis SAINT-CHAMAS, MADAME PUYJOLET.

Je vais vous placer, madame, ces messieurs se dérangeront... On chante une chanson à la mode : *C'est le pompier qui a brûlé le rôti !*

LA DAME.

Oh! quelle horreur!

LE PRINCE, à part.

C'est une cocotte! (Haut, à Balistrac qui le suit toujours.) Monsieur de Balistrac, voulez-vous conduire madame dans la salle d'armes?

LA DAME.

Dans la salle d'armes?

LE PRINCE, à la dame.

Une place excellente, où l'on a l'air de ne pas entendre.

Il remonte.

BALISTRAC, offrant son bras.

Madame... (A part.) Je ne pourrai pas lui parler. (Haut.) La salle d'armes! (Voyant entrer Saint-Chamas avec une dame.) Oh! Saint...

SAINT-CHAMAS, l'interrompant.

Ne me nommez pas devant cette dame; je viens de lui dire des choses énormes.

BALISTRAC.

Elle s'est fâchée?

SAINT-CHAMAS.

Non... mais j'ai un avenir politique à ménager, moi.

BALISTRAC, à part.

Son avenir! c'est pour y faire croire qu'il le ménage. Poseur, va! (Il sort à droite.) La salle d'armes...

MADAME PUYJOLET.

J'ai votre photographie dans mon album.

SAINT-CHAMAS.

Vraiment?

MADAME PUYJOLET.

Je collectionne les députés.

SAINT-CHAMAS, à part.

Elle me connaît!

MADAME PUYJOLET.

Et j'ai eu l'honneur de passer hier la soirée avec vous.

SAINT-CHAMAS, à part.

C'est madame de Folny! (Haut.) Je regrette, madame, que vous n'ayez pas assisté à la séance aujourd'hui. J'ai été deux fois rappelé à l'ordre.

Puyjolet paraît, cherchant toujours.

MADAME PUYJOLET.

Ne restons pas ici.

SAINT-CHAMAS, à part.

Elle a peur de quelqu'un ! (Regardant au fond.) De Raoul, de Raoul de Jordane, qui vient d'entrer.

Ils sortent.

SCÈNE VIII

LE PRINCE, CLARISSE, RAOUL, VALENTINE, AGATHE.

Les trois femmes sont masquées.

LE PRINCE, à Clarisse qui est à son bras.

Je vais vous placer, madame. Ces messieurs se dérangeront.

CLARISSE.

C'est inutile.

LE PRINCE.

Vous ne tenez pas à entendre mademoiselle Rose Églantine?

CLARISSE.

Pas du tout.

LE PRINCE.

Me permettrez-vous de vous faire les honneurs de mon hôtel?

La bouquetière offre des fleurs.

CLARISSE, quittant son bras.

Je vous remercie.

LE PRINCE.

A votre gré. Laissez-moi vous remettre au bras de votre cavalier.

CLARISSE.

Je n'en ai pas.

LE PRINCE.

Vous venez alors en simple curieuse?

CLARISSE.

Absolument.

RAOUL, immobile, à gauche, avec Valentine et Agathe.

Elle paraît tout à fait à l'aise, votre jeune amie?

VALENTINE.

Je n'en reviens pas.

RAOUL, bas.

Mariée ou veuve?

VALENTINE.

Vous m'avez promis de ne m'adresser aucune question.

RAOUL.

Pardonnez-moi.

LE PRINCE, à Agathe.

Madame ne veut pas, non plus, que j'essaie de la placer?

AGATHE.

Je vous remercie.

LE PRINCE.

Quant à vous, mon cher Raoul, je n'ai pas à vous dire que vous êtes chez vous.

RAOUL.

Vous êtes trop aimable, prince.

LE PRINCE.

M. de Jordane ne vient pas ?

RAOUL.

Mon père est au Havre, vous savez bien.

LE PRINCE, riant.

Ah! oui, j'oubliais. (Revenant à Clarisse.) Je respecte trop le secret du masque, madame, pour essayer de vous reconnaître, ou plutôt de vous deviner... car vous ne voulez pas être reconnue. M'autoriserez-vous à vous adresser une question ?

CLARISSE.

Je crois que dans une fête comme celle-ci tout est permis.

RAOUL.

Elle est adorable!

VALENTINE.

Elle est inouïe!

AGATHE.

Fiez-vous donc à ces petites femmes dormantes!

LE PRINCE, qui l'a attirée un peu à part.

Avez-vous vu par hasard, au théâtre ou aux courses, une jeune personne très à la mode sous le nom d'Esther?

CLARISSE.

On me l'a montrée à Chantilly.

LE PRINCE.

Elle a des cheveux superbes, et d'une nuance particulière.

CLARISSE.

D'un blond d'or.

LE PRINCE.

Ce sont les vôtres.

CLARISSE.

Les miens !

LE PRINCE.

Ne soyez pas étonnée, si ce soir on vous prend pour elle. Mais c'est une ressemblance que vous avez peut-être cherchée ?

CLARISSE.

Non.

LE PRINCE.

Je vous conseille alors de faire choix d'un cavalier et de ne pas trop le quitter.

CLARISSE.

Est-ce qu'il est dangereux de ressembler à mademoiselle Esther?

LE PRINCE.

Non... si les propos galants ne vous effraient pas.

CLARISSE.

Ah!

Le prince salue et remonte, Clarisse et Agathe s'asseyent sur un grand pouf.

SCÈNE IX

RAOUL, CLARISSE, VALENTINE, AGATHE.

RAOUL.

Il est étonnant, ce Géorgien! Il a tout de suite flairé des femmes du monde.

VALENTINE.

Est-ce que vous vous y seriez trompé, vous?

RAOUL.

Vous vous dissimulez si bien!

VALENTINE, se démasquant.

Vous n'êtes pas galant.

RAOUL.

Ces dames surtout sont d'une prudence exagérée... Elles ne m'ont pas répondu une fois.

VALENTINE.

Cela vous étonne?

RAOUL.

Cela prouve que je les connais.

VALENTINE.

Pas du tout, vous ne les connaissez pas, mais elles sont exposées à vous rencontrer un jour dans mes salons.

RAOUL.

Eh bien, vous ne pouvez plus douter de ma discrétion. Avouez que je me suis conduit comme un héros.

VALENTINE.

Et j'espère que vous continuerez.

RAOUL.

Comment donc! mais si les chevaliers de Malte n'étaient pas abolis, je m'enrôlerais. Disposez de moi, je suis à vos ordres. Que voulez-vous voir ou ne pas voir?

VALENTINE.

Nous voulons tout voir.

AGATHE.

Tout!

RAOUL, regardant Clarisse qui ne répond pas.

Tout!... tout. Seulement, comme je suis votre mentor, il faut que je vous apprenne un peu ce qu'est le prince Orbeliani.

VALENTINE.

Il est bien temps!

RAOUL.

Capable de tout pour faire parler de lui, et très compromettant; à part cela, gentilhomme jusqu'au bout des ongles et très parisien. Une fleur d'Orient cultivée en France. On n'a à redouter de lui que ses excentricités! Vous êtes prévenues, mesdames et chères pupilles; maintenant, qu'ordonnez-vous?

VALENTINE.

Allez d'abord écouter ce qu'on chante et voyez si cela peut s'entendre.

RAOUL.

A l'instant.

SCÈNE X

CLARISSE, VALENTINE, AGATHE.

CLARISSE, ôtant son loup et se levant.

C'est vraiment un grand plaisir de pouvoir tout entendre et tout dire sans être reconnue.

AGATHE, qui s'est levée et démasquée.

Eh bien, moi, le masque m'ôte tous mes moyens.

VALENTINE.

Mais je me demande pourquoi ces messieurs s'imaginent qu'ils s'amusent plus ici que dans nos salons,

CLARISSE.

Parce que c'est autre chose... Qu'avez-vous donc demandé à votre coiffeur pour moi?

VALENTINE.

Les cheveux les plus à la mode.

CLARISSE.

Eh bien, il m'a donné ceux de mademoiselle Esther.

VALENTINE.

Tiens, c'est vrai.

CLARISSE.

Et il paraît qu'on va me prendre pour elle.

VALENTINE.

Mais, oui, vous avez sa taille et sa tournure... en femme du monde. Oh! c'est frappant!

AGATHE.

Mais c'est très désagréable, cela; on vous fera des demandes indiscrètes.

CLARISSE.

Je promettrai tout... C'est elle qui paiera.

AGATHE.

Je n'ai jamais vu Clarisse si joyeuse!

VALENTINE.

C'est qu'elle sait que M. de Jordane est au Havre.

AGATHE.

Oh! j'ai fait causer adroitement M. de Balistrac en dînant. Il m'a dit qu'un homme marié et vraiment sérieux ne pouvait pas se montrer à une redoute.

SCÈNE XI

LES MÊMES, BALISTRAC avec LA DAME, puis RAOUL.

BALISTRAC, revenant avec la dame, à part.

Elle ne veut pas rester dans la salle d'armes.

AGATHE.

C'est lui!

Les trois femmes remettent leurs masques.

BALISTRAC.

Et elle ne veut plus me quitter.

AGATHE.

Avec sa maîtresse!

VALENTINE.

Ne nous trahissez pas.

Gustave paraît au fond.

LA DAME.

J'irai volontiers au buffet.

CLARISSE.

Gustave est ici!

BALISTRAC, à Gustave.

Voudriez-vous conduire madame au premier?

GUSTAVE.

Avec plaisir. C'est une femme forte... elle doit être sérieuse.

Il gravit l'escalier avec la dame.

BALISTRAC.

Enfin! — Où trouverai-je le prince?

AGATHE, à Valentine.

Retenez-le.

VALENTINE, lui prenant le bras.

Monsieur de Balistrac?

BALISTRAC.

Madame?

AGATHE, à Clarisse.

Demandez-lui de mes nouvelles.

CLARISSE.

Comment se porte madame de Balistrac?

BALISTRAC.

Bien, très bien... ou plutôt, non! Elle s'est retirée de très bonne heure dans sa chambre : elle est souffrante.

AGATHE, à Clarisse.

Demandez-lui s'il en est sûr.

CLARISSE.

En êtes-vous sûr?

BALISTRAC.

Certainement.

AGATHE, à Valentine.

Tutoyez-le.

VALENTINE.

En es-tu sûr?

BALISTRAC.

Certainement.

AGATHE, à part.

Une femme le tutoie et ça ne l'étonne pas?

BALISTRAC.

N'essayez pas de m'inquiéter, ce serait inutile. Quand on a une femme qui a résisté à huit brigands...

AGATHE, stupéfaite.

Il s'en vante!

VALENTINE.

Huit brigands!

BALISTRAC.

Oui, chère madame. Elle a résisté!

AGATHE, à Clarisse.

Demandez-lui s'il en est sûr.

CLARISSE.

En êtes-vous sûr?

BALISTRAC.

Comment si j'en suis sûr!

VALENTINE.

En es-tu sûr?

BALISTRAC.

Absolument sûr, puisque... puisqu'elle me l'a dit. (Elles partent toutes les trois d'un éclat de rire en gagnant l'extrême droite.) Elles sont bêtes vraiment!

AGATHE.

M. de Balistrac me le paiera.

RAOUL, revenant.

La romance est terminée, et nous n'y perdons rien.

BALISTRAC.

Raoul, savez-vous quelles sont ces trois dames?

RAOUL.

Parfaitement. (A son oreille.) Des demoiselles!

BALISTRAC.

Demoiselles?

RAOUL.

Demoiselles quand même : Lili, Nana et Didine.

BALISTRAC.

Oh! Eh bien, mon cher, elles savent mon nom.

RAOUL.

Vraiment?

BALISTRAC.

Et elles m'ont parlé de ma femme. Je commence à être connu.

RAOUL.

C'est ce que vous voulez.

BALISTRAC.

Je ne veux pas autre chose; seulement... En êtes-vous sûr? En es-tu sûr? Elles sont bêtes.

Applaudissements.

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE DOCTEUR, puis ARCADIE, CARDONAT et LE PRINCE.

LE DOCTEUR, venant de la salle.

Bravo! bravo!

AGATHE.

Le docteur aussi?

LE DOCTEUR.

« C'est le pompier qui a brûlé le rôti... » C'est exquis!

AGATHE, passant.

Je vais voir s'il m'aime.

VALENTINE.

Agathe! vous vous ferez reconnaître!

AGATHE.

Oh! non. Mais quand on aime une femme mariée et qu'on est médecin, on doit soigner son mari. (Elle va au docteur.) Vous négligez M. de Balistrac.

LE DOCTEUR.

Peut-être.

AGATHE.

Il a failli tomber en syncope.

LE DOCTEUR.

Lui?

AGATHE.

Voyez comme il est rouge.

LE DOCTEUR.

Je ne le quitte plus.

AGATHE, à part.

A la bonne heure! Ils seront punis tous les deux.

BALISTRAC, regardant à gauche.

Voici le prince.

LE DOCTEUR.

Mon cher Balistrac...

Il le retient pour lui tâter le pouls et ne le lâche plus. — Cardonat revient avec Arcadie par le fond.

ARCADIE, à Cardonat.

Alors, vous êtes un grand banquier? C'est une jolie position, cela.

CARDONAT.

Assez jolie!... Si j'étais femme, moi, je ne voudrais avoir pour amis que des gens de finance. Les jours où ils gagnent, ils donnent tout, et les jours où ils perdent, ils ne reprennent rien.

Le prince entre par la gauche.

ARCADIE.

Je vais vous présenter au prince. (Au prince.) Prince, je vous présente M. Cardonat, banquier, un de mes bons amis.

Le prince salue et passe.

CARDONAT.

Il est froid.

Il remonte.

ARCADIE, à part.

J'ai fait un four.

Elle s'éloigne.

LE PRINCE, à Raoul.

Vous ne nous avez donc pas amené Nadine?

RAOUL.

Non, prince, non, j'ai rompu avec Nadine.

LE PRINCE.

Il a dû vous en coûter.

RAOUL.

Très cher.

LE PRINCE.

Alors, ce soir, vous êtes en bonne fortune?

RAOUL.

Platoniquement.

LE PRINCE.

Êtes-vous amoureux?

RAOUL.

Si je l'étais, je ne vous l'avouerais pas : vous vous moqueriez de moi.

LE PRINCE.

Mais pas du tout! Je ne suis pas l'homme qu'on imagine... on ne me connaît pas. J'ai eu dans ma vie une passion violente, à peine éteinte aujourd'hui.

RAOUL.

Vous m'étonnez beaucoup.

LE PRINCE.

J'ai adoré une jeune fille remarquablement belle.

RAOUL.

Qui a été votre maîtresse?

LE PRINCE.

Non pas... je l'ai épousée.

RAOUL.

C'est plus extraordinaire encore.

LE PRINCE.

Mais elle s'est enfuie le jour même de notre mariage.

RAOUL.

A la bonne heure, je comprends.

LE PRINCE.

Ne riez pas, c'est très sérieux.

RAOUL.

Je ne ris plus.

LE PRINCE.

On avait raillé les exagérations de mon amour, et en sortant de l'église, dans un moment de folle bravade, j'ai joué les trois premiers jours de ma lune de miel; je m'engageais, si je perdais, à ne pas entrer pendant trois jours et trois nuits dans la chambre nuptiale.

RAOUL.

Vous êtes joueur à ce point?

LE PRINCE.

J'ai gagné. Seulement ma femme avait appris le pari.

RAOUL.

Et elle est partie?

LE PRINCE.

En abandonnant toute sa famille, son nom, son titre.

RAOUL.

Elle a du caractère, la princesse.

LE PRINCE.

Elle a résisté à toutes mes prières.

RAOUL.

Et maintenant?

LE PRINCE.

Et maintenant? Maintenant, je suis venu à Pàris chercher d'autres amours.

RAOUL.

Dans un genre plus facile. Vous y avez réussi?

LE PRINCE.

Non. J'ai pour la femme un tel culte que je ne peux aimer que celles que j'estime.

RAOUL.

Oh! ça devient bien difficile.

LE PRINCE.

J'attends.

Les dames, qui étaient assises sur un divan au fond, redescendent.

RAOUL.

Si votre aventure était connue à Paris, elle vous vaudrait un succès énorme.

LE PRINCE.

Ce n'est pas un mystère. Mais je vous retiens trop. On est inquiet de vous.

RAOUL, retournant vers les dames.

Eh bien, maintenant, visitons l'hôtel.

VALENTINE.

Reprenez vos fonctions, monsieur notre mentor.

RAOUL.

Et vous allez voir avec quelle gravité.

Valentine prend le bras de Raoul, qui est accosté par des dominos venant du fond et de la droite.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, TROIS DOMINOS, puis ARCADIE, PUYJOLET, et enfin les divers personnages allant et venant.

UN DOMINO.

Ah! bonjour, Raoul!

Raoul le fuit.

UN AUTRE.

Tiens, Raoul! bonjour, mon petit Raoul.

Même jeu.

UN AUTRE.

Tu vas bien, Raoul?

Même jeu.

VALENTINE.

Mais dites donc, vous êtes très compromettant, vous!

RAOUL.

Ce n'est rien, ne faites pas attention.

ARCADIE, les attrapant au passage.

Ah! Raoul! ah! mon petit Raoul, que je suis contente de te revoir! Tu t'occuperas de moi, n'est-ce pas?

RAOUL.

Oui, oui, certainement, un peu plus tard.

ARCADIE.

Tu es avec Nadine! Elle n'est pas jalouse. (A Valentine.) Tu n'es pas jalouse?

VALENTINE, bas.

On ne peut pas rester à côté de vous.

RAOUL, la retenant.

C'est fini, elle nous quitte.

ARCADIE, prenant son autre bras.

Les princes, vois-tu, ça flatte l'amour-propre certainement, mais ça ne sait pas avoir des égards.

RAOUL.

Nous en reparlerons.

ARCADIE.

Sais-tu ce qu'il me faudrait, à moi? je vais te le dire.

VALENTINE.

Vous n'allez pas me faire assister à ses confidences!

Elle quitte son bras.

PUYJOLET, surgissant de droite et prenant l'autre bras de Valentine.

Enfin, je te retrouve!

VALENTINE, effrayée.

Comment?

PUYJOLET.

Qu'as-tu fait?

RAOUL, allant à lui..

Permettez, monsieur.

PUYJOLET.

Permettez, vous-même... c'est ma femme.

VALENTINE.

Hein?

PUYJOLET.

Ma femme, que je cherche depuis une heure.

RAOUL.

Vous vous trompez, monsieur.

PUYJOLET.

Il est toujours convenu que les maris se trompent, mais moi...

RAOUL.

Vous, monsieur, vous serez comme les autres.

PUYJOLET.

Non pas, je m'y oppose.

RAOUL.

Il le faudra pourtant... Raoul de Jordane, rue...

PUYJOLET.

Je vous connais parfaitement.

RAOUL.

Alors, ce que nous dirions de plus serait inutile.

PUYJOLET, ahuri.

Je ne peux pas vous réclamer ma femme?

RAOUL.

Si, monsieur; demain, à l'heure qu'il vous plaira.

Il s'éloigne avec Valentine par le fond à droite.

PUYJOLET.

Comment, demain!

VALENTINE, à Raoul.

Ne me quittez plus.

ARCADIE, à Puyjolet.

Il ne faut pas que ça vous étonne, il plaît à toutes les femmes.

PUYJOLET.

C'est trop fort!

Il se retourne et se trouve en face de madame Puyjolet, toujours au bras de Saint-Chamas et venant du fond à gauche.

MADAME PUYJOLET.

Ah!

Elle quitte le bras de Saint-Chamas et s'échappe par la salle.

PUYJOLET.

C'est encore elle! Je la vois partout maintenant.

Il recommence sa poursuite.

VALAJOL, qui est venu du fond, passant à côté de Clarisse.

Bonjour, Esther.

CLARISSE.

En voilà un qui me prend pour Esther.

VALAJOL, bas.

Sois prudente, le baron est ici. Quand soupes-tu avec moi?

CLARISSE.

Demain.

VALAJOL.

A minuit, chez Bignon, je t'attendrai.

LE DOCTEUR, du fond.

Balistrac m'a échappé... Il est très congestionné, je lui ai fait prendre trois tasses de camomille.

AGATHE, prenant son bras.

Vous vous amusez bien à cette redoute?

LE DOCTEUR.

Moi ?... non... non, pas en ce moment.

Balistrac paraît au haut de l'escalier, dégustant une glace.

AGATHE.

Eh bien, contez-moi vos peines.

LE DOCTEUR, courant vers Balistrac.

Voilà Balistrac qui mange une glace... c'est très dangereux !

AGATHE.

Quel cœur !

Ils remontent ensemble, Balistrac s'enfuit.

RAOUL, qui revenait avec Valentine pour reprendre Clarisse et Agathe, aperçoit Saint-Chamas tournant près de Clarisse.

Oh ! oh ! Saint-Chamas qui prend aussi votre jeune amie pour Esther ! que va-t-il lui dire?

VALENTINE.

Si nous l'arrêtions?

SAINT-CHAMAS, à part.

C'est Esther. (A Clarisse.) Je t'ai envoyé deux places pour la Chambre, je parlerai vers quatre heures, tâche de prendre une amie qui ait du chic. Quand referons-nous notre voyage à Fontainebleau? Quelle journée dans la forêt ! et quelle nuit !

CLARISSE.

Pardon.

Elle s'éloigne vivement.

SAINT-CHAMAS, à lui-même.

Elle a vu le baron !

LE PRINCE, à Clarisse.

Je vous le disais, madame, vous avez tort de rester seule. Acceptez mon bras, pour un instant au moins.

RAOUL, qui allait à elle.

Ah! on nous laisse.

VALENTINE.

Il paraît.

UNE FEMME MASQUÉE, venant du fond, à Raoul.

Comme tu es sage, ce soir!

VALENTINE.

Ça va recommencer?

RAOUL.

Non, non.

Ils remontent et disparaissent.

VALAJOL, accourant par la gauche.

Notre grand comique va nous dire le dessus du panier de son répertoire.

Il donne un programme au prince.

TOUS.

Ah!

GUSTAVE.

Voilà encore qui va être crevant. Bravo! bravo!

Le prince est resté le dernier avec Clarisse.

LE PRINCE, regardant à gauche.

Voici M. de Jordane.

CLARISSE, involontairement.

Ah!

LE PRINCE, la regardant avec une persistance singulière.

Tenez-vous beaucoup à entendre notre grand comique?

CLARISSE.

Non.

SCÈNE XIV

JORDANE, LE PRINCE, CLARISSE masquée, puis BALISTRAC.

JORDANE, entrant gaiement par la gauche.

Me voici, prince. J'arrive un peu tard, comme c'était convenu. Les gens sérieux doivent être partis, n'est-ce pas?

LE PRINCE.

Tout à fait, nous n'avons plus à garder aucune contrainte.

JORDANE.

Voilà ce que j'aime, moi. Je suis allé au Havre.

BALISTRAC, accourant par le fond.

Ah! Jordane!

JORDANE.

Bonjour, Balistrac... J'ai fait mon discours, jamais je n'ai été plus éloquent : comme je tenais à être court, je n'ai dû leur dire que des choses superbes! Que fait-on en ce moment?

LE PRINCE.

C'est notre grand comique. Il est sérieux ce soir.

JORDANE.

Voilà le diable!

BALISTRAC.

Je voulais proposer au prince...

JORDANE, l'interrompant et regardant le programme.

Et la grande comédienne?

LE PRINCE.

Pas encore.

JORDANE.

Trop de beaux vers, prince, trop de beaux vers. Elle va nous dire l'*Élégie de l'Écorché*. Il faut se faire entraîner pendant quinze jours, pour admirer ça... Parlez-moi de Muguette : « V'là le cha... v'là le cha... v'la le chagrin d'Héloïse ! »

BALISTRAC.

Moi, je ne comprends pas le succès de ces énormités-là.

JORDANE.

Ce raffiné de Balistrac!

BALISTRAC.

Je voulais proposer au prince...

JORDANE, l'interrompant toujours.

Vous ne voyez pas ce qu'il y a de piquant à entendre dire des choses de mauvais goût, en bonne compagnie? (Allant à Clarisse.) Pardonnez-moi, madame, j'avais cru reconnaître en vous une jeune femme... fort belle aussi, mais qui n'a ni votre distinction, ni votre élégance; je vais prier le prince de me présenter.

LE PRINCE.

M. de Jordane.

JORDANE.

Je ne sais, madame, si mon nom est arrivé jusqu'à vous. Je vous demanderai alors de ne pas trop vous étonner du Jordane que vous voyez. C'est le Jordane de fantaisie, le Jordane amusant, le vrai Jordane. Je suis très grave chez moi, même ennuyeux au besoin, je vous prie de le croire.

BALISTRAC.

Je voulais proposer au prince d'agrémenter la petite fête par quelques plaisanteries d'homme du monde.

JORDANE.

Il a raison, prince, nous sommes beaucoup plus spirituels que les comédiens et les auteurs, quand nous nous en mêlons... Voulez-vous jouer quelque chose, Balistrac?

BALISTRAC.

A nous deux, ce serait superbe.

LE PRINCE.

A nous trois. Je ne déteste pas ces plaisanteries-là.

BALISTRAC.

Alors, un succès colossal.

JORDANE.

Colossal!... Ah! autrefois, on faisait des charades... mais c'est démodé. Je le regrette, j'y étais très fort. Un mot : Politique, par exemple. Mon premier est un homme poli : « Excusez-moi, monsieur; agréez mes excuses, madame. » Mon second : un monsieur qui a un tic... Le tic du lorgnon, le tic du chanteur inspiré, le tic du monsieur qui ne comprend jamais : « Vous dites? » -- Mon tout : la Politique. Deux chauves qui se prennent aux cheveux, deux manchots qui se montrent le poing, une chaise qui n'a que trois pieds et où tout le monde veut s'asseoir. Celui qui est assis veut raccommoder le quatrième pied, mais ceux qui sont debout l'en empêchent pour lui laisser les chances de tomber. J'avais soixante-dix allégories. Mais c'est démodé, on joue la comédie maintenant. Que joueriez-vous, Balistrac?

BALISTRAC.

Les Saltimbanques, l'Ours et le Pacha, M. de Pourceaugnac, avec les accessoires.

JORDANE.

Voilà une idée.

BALISTRAC.

Nous ne dirions pas le texte.

JORDANE.

Il ne doit rien valoir.

BALISTRAC.

Rien du tout.

JORDANE.

Et puis nous ne le savons pas. (Prenant le prince à part et montrant Clarisse.) Peut-on tout dire?... Ah! pardon, pardon, je suis indiscret. Je ne dirai pas tout.

LE PRINCE, à lui-même.

C'est madame de Jordane.

BALISTRAC.

Je vous avoue que j'avais préparé autre chose. J'escamote assez bien; à ma préfecture, le soir, j'amusais tout le monde : je prenais un de mes sous-préfets, je le mettais sur un fauteuil et je l'escamotais.

JORDANE.

Vous feriez un joli ministre de l'intérieur, vous.

BALISTRAC.

Le fauteuil avait un truc.

LE PRINCE.

Il est très drôle, M. de Balistrac, il est très drôle.

JORDANE.

Il doit amuser madame. Si nous le poussions un peu, il ferait la cabriole. Nous allons le faire chanter. (A Balistrac.) Vous ne chanteriez pas quelque chose?

BALISTRAC.

J'y pensais.

JORDANE.

Cette romance à la mode, le pain... brûlé, le pain... dur?

BALISTRAC.

Le pain tendre et le pain rassis. Ah! oui, ça, au moins, c'est spirituel, fantaisiste...

Il chante.

Il adorait le pain tendre,
Elle aimait le pain rassis;
Ils ne purent pas s'entendre,
De là vinrent leurs soucis.

L'un pouvait manger son pain tendre,
S'il voulait, à chaque repas;
Et l'autre, le laisser attendre...
— Mais ce moyen ne leur vint pas.

Et chaque jour on peut entendre,
Quand ils sont face à face assis :
Je le veux ten... ten...
— Je le veux ra... ra...

— Je le veux ten... en... en... dre.
Je le veux ten... ten...
— Je le veux ra... ra...
— Je le veux ten... en... dre.
— Moi, je le veux rassis!

Eh bien, je la chanterai, et en outre j'ai une scène d'escamotage... si le prince le permet.

LE PRINCE.

Avec plaisir, mon cher Balistrac.

BALISTRAC.

Merci, merci. Je vais m'assurer d'un compère.

Il sort en courant

SCÈNE XV

JORDANE, CLARISSE, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Est-il marié, M. de Balistrac?

JORDANE.

Oh! prince, ne parlez pas de gens mariés, il ne doit y en avoir chez vous, donc il n'y en a pas. (Revenan Clarisse.) Je vous prie encore, madame, de ne pas tr vous étonner si je parais beaucoup plus jeune que prince, tout en ayant peut-être quelques années de pl je ne sais combien, je ne compte jamais ces choses-là. suis un philosophe.

LE PRINCE.

Dites que vous êtes un très aimable viveur, mon ch Jordane.

JORDANE.

La vie est courte, comme disaient nos pères. Il faut e tirer tout ce qu'elle a de bon, et ce qu'elle a de meilleur c'est la femme.

LE PRINCE.

Voilà le vrai Parisien, madame, tapageur et sceptique,

ne saurait s'attacher, comme nous, une passion au r... de peur d'en mourir.

JORDANE.

.'en savez-vous, prince? Et si vous me reprochez d'être ır, — un vieux mot que j'aime assez, — il me semble vous menez une existence autrement échevelée. Je ne ıets pas d'indiscrétion en le disant devant madame.

LE PRINCE.

xistence échevelée, c'est l'existence vide... Il suffirait mot, d'un regard, d'un serrement de main, pour la plir.

JORDANE.

adame, je connais le prince, jamais il n'a tenu pareil gage, et dût-il me maudire, je le trahirai. Je vous af-.e qu'il est follement amoureux de vous, et ce qu'il de-nde pour remplir son existence, un regard, un mot, serrement de main, vous pouvez seule le lui donner. s vous le savez sans doute mieux que moi et il y aurait auté à ne pas le faire. Prince, êtes-vous content de moi?

LE PRINCE.

nchanté, mon cher Jordane.

JORDANE.

Je n'ai plus qu'à vous demander pardon de vous avoir longtemps occupé de ma personne. (Apercevant Olga au d.) Ah!

SCÈNE XVI

LE PRINCE, JORDANE, CLARISSE, OLGA.

OLGA, venant à lui.

Avec quelle impatience je vous attendais!

JORDANE.

On ne vous a pas reconnue?

OLGA.

Non, grâce au ciel, mais je meurs d'effroi.

JORDANE.

Rassurez-vous, maintenant je suis là.

Ils sortent au fond, à droite.

SCÈNE XVII

LE PRINCE, CLARISSE.

LE PRINCE.

Seriez-vous curieuse, madame, de savoir quelle est la jolie personne qui paraissait attendre si impatiemment M. de Jordane?

CLARISSE.

Non, monsieur, non... je n'y tiens pas.

LE PRINCE.

Est-ce donc ce que vous a dit M. de Jordane qui vous émeut ainsi?

CLARISSE.

Vous vous trompez, je n'ai aucune émotion.

LE PRINCE.

Vous avez un masque, madame, qui me cache votre visage, mais il ne me cache pas vos yeux, et ils sont pleins de larmes.

CLARISSE.

Regardez bien, voyez-vous des larmes dans mes yeux?

LE PRINCE.

Elles y ont laissé leur éclat, et je ne sais rien de plus sacré au monde que la douleur d'une femme.

CLARISSE.

Vous vous méprenez à la surexcitation nerveuse dont je n'ai pu me défendre en sentant sous la belle humeur un peu bruyante de M. de Jordane plus d'ironie que de gaieté... mais sa conversation me plaisait et je ne sais pourquoi vous lui avez donné un tour sentimental, il n'y pensait guère. Quant à la déclaration qu'il a bien voulu m'adresser pour votre compte, elle est bien platonique, car vous ne m'avez jamais vue et vous ne me reverrez jamais.

LE PRINCE.

Voilà ce qu'il me serait impossible de croire.

CLARISSE.

Maintenant, vous seriez bien aimable si vous me permettiez d'entendre un instant votre chanteur comique. Je raffole de ces chansonnettes et j'ai vraiment grand besoin de rire.

LE PRINCE.

A votre gré!

Il la conduit dans la salle.

SCÈNE XVIII

MONSIEUR et MADAME PUYJOLET, puis AGATHE, LE DOCTEUR, puis BALISTRAC, puis GUSTAVE.

PUYJOLET, accourant avec madame Puyjolet par le fond.

J'ai retrouvé ma femme. Il ne m'écoute pas... J'ai retrouvé... (La regardant.) c'est-à-dire elle ne veut plus desserrer les dents. Je ne sais plus bien si c'est ma femme!

MADAME PUYJOLET, à part.

Non, non, je ne lui parlerai pas, non.

PUYJOLET.

Herminie? Jamais je n'aurais pensé que je connaissais ma femme si peu que ça. Herminie? (Au docteur qui rentre avec Agathe.) Docteur?... non, je ne peux pas consulter les autres.

MADAME PUYJOLET.

Vous êtes un sot.

PUYJOLET.

C'est elle!

LE DOCTEUR, à Agathe.

Vous me connaissez mieux que moi-même.

AGATHE, déguisant sa voix.

Vous êtes intrigué?

LE DOCTEUR.

Énormément.

AGATHE.

Je vous en dirai bien d'autres.

LE DOCTEUR.

Sur M. de Balistrac.

AGATHE.

Il m'a reconnue!

LE DOCTEUR.

Depuis une heure.

AGATHE.

Et vous n'avez pas été stupéfait?

LE DOCTEUR.

Non.

AGATHE.

Alors pourquoi sommes-nous vertueuses, puisque quand nous ne le sommes pas ça n'étonne personne?

BALISTRAC, revenant.

J'ai trouvé mon compère, me voilà tranquille.

Il prend une tasse de chocolat.

AGATHE, le voyant.

Ah!

BALISTRAC.

Heureux coquin!

LE DOCTEUR.

Ne mangez pas cela.

BALISTRAC.

Du chocolat?

LE DOCTEUR.

C'est indigeste.

BALISTRAC.

Vous paraissez très bien avec madame.

LE DOCTEUR.

Oh! oh!

BALISTRAC.

Je la connais et elle me connaît aussi; nous nous connaissons.

AGATHE, à part.

S'il croit que ça me flatte!

BALISTRAC, bas.

C'est Lili ou Nana. (Haut.) Docteur, je vous ménage une surprise à tous. Je vais me faire une tête de clown pour le souper.

AGATHE.

De clown?

BALISTRAC.

Oui, madame, de clown à la mode.

AGATHE, avec éclat.

Vous ne méritiez pas les brigands que vous avez eus!

BALISTRAC.

Hein! Quoi! (Il disparaît. — Applaudissements dans la coulisse: Bis! bis! bis!)

GUSTAVE, entrant.

Bis! bis!... En voilà encore un qui n'élèvera pas le niveau de l'art... Bis! bis!

SCÈNE XIX

CARDONAT, JORDANE.

CARDONAT, entrant avec Jordane, qui paraît contrarié.

Je regrette que vous ayez quitté pour moi la personne avec laquelle vous étiez.

JORDANE.

Elle est très bien placée et le concert l'intéresse beaucoup.

CARDONAT.

Moins que votre conversation.

JORDANE.

Flatteur!

CARDONAT.

Je ne me crois pas assez votre ami pour entrer dans vos secrets, mais j'allais vous prévenir qu'on vous a vu lui presser la main et qu'on a dit à côté de moi : « C'est Jordane et sa nouvelle maîtresse. »

JORDANE.

On a mal vu et on s'est trompé. Voilà ce que nous attire une mauvaise renommée. Tout le monde sait que j'ai de temps à autre une maîtresse en titre, pour la galerie.

CARDONAT, souriant.

Pour la galerie! Eh bien! et votre femme?

JORDANE.

Ma femme, c'est pour la morale. Quand on vit toujours dans le monde officiel, on éprouve le besoin d'avoir

quelquefois une jolie fille, — une Zoé quelconque, — à ne pas respecter, (Vivement.) tout en restant gentilhomme.

CARDONAT.

Oui, vous l'honorez de votre mépris.

JORDANE.

C'est le mot. Et alors, en me voyant passer avec une femme masquée... — Mais la personne avec laquelle je causais est une Espagnole qui a désiré voir une redoute... en tout bien tout honneur.

CARDONAT.

J'ai cru devoir vous prévenir.

JORDANE.

Et je vous en remercie. (A part.) Diable! il faut être prudent.

CARDONAT.

Je voulais vous prier aussi de me donner l'occasion de causer avec le prince. Je lui ai été présenté assez maladroitement...

JORDANE, vivement, en lui pressant la main.

Tout ce que vous voudrez, mon cher Cardonat, tout ce que vous voudrez. Que dites-vous de la fête du prince?

CARDONAT.

C'est très parisien.

JORDANE.

Oh! parisien jusqu'à la corde... Le trait caractéristique de ce que nous appelons, avec quelque orgueil, le Parisien, c'est le sentiment de la mesure et du ton. Voilà ce qui manque toujours aux étrangers qui croient nous imiter; ils forcent la note, et alors... c'est un autre air. Vous voyez ce soir.

CARDONAT.

On est là comme chez soi, mieux que chez soi... on peut tout s'y permettre.

Applaudissements dans la coulisse.

SCÈNE XX

Les Mêmes, VALAJOL, LA GRANDE COMÉDIENNE, GUSTAVE.

VALAJOL.

Notre grande comédienne! Mesdames, messieurs, notre grande comédienne!

JORDANE.

Voilà le moment de s'échapper.

La grande comédienne traverse, au bras de Valajol.

TOUS.

Bravo! bravo!

LA GRANDE COMÉDIENNE.

Ah! Jordane! Mon cher Jordane, vous êtes là, merci, vous vous mettrez en face de moi. Je jouerai pour vous.

JORDANE.

Trop aimable, trop aimable!

Il sort.

GUSTAVE, le suivant.

J'espère que cette fois ce sera sérieux!

SCÈNE XXI

RAOUL, VALENTINE,
puis MADAME DESCOURTOIS, puis ARCADIE.

RAOUL, revenant par le fond avec Valentine.

Voulez-vous entendre la grande comédienne?

VALENTINE, avec Raoul.

Non. Je ne sais plus que devenir; je n'ose pas rester seule, et quand je suis à votre bras, ces demoiselles veulent m'arracher les yeux.

RAOUL.

Voilà, par exemple, ce que je ne permettrais pas facilement.

MADAME DESCOURTOIS, revenant à Raoul.

Tu aurais dû conseiller à la femme charmante qui est à ton bras de changer sa coiffure.

RAOUL.

Et pourquoi?

MADAME DESCOURTOIS.

Parce qu'on pourrait la reconnaître.

VALENTINE.

Ah! mon Dieu!

MADAME DESCOURTOIS.

En cherchant bien parmi toutes les femmes, mariées ou veuves, qui t'aiment, heureux mortel!

RAOUL.

Il paraît que vous n'en êtes pas.

MADAME DESCOURTOIS.

Et je m'en félicite, puisque tu vas te marier.

VALENTINE.

Vous vous mariez?

RAOUL.

Mais non, c'est une plaisanterie qu'on fait toujours.

MADAME DESCOURTOIS, s'approchant de Valentine.

Est-ce que les dames patronnesses des jeunes égarées auraient l'intention de s'égarer elles-mêmes?

Elle la quitte.

VALENTINE.

C'est madame Descourtois.

RAOUL.

Vous croyez?

VALENTINE.

J'en suis sûre.

ARCADIE, allant à Raoul.

Sais-tu quelle est la petite dame qui ressemble à Esther?

RAOUL.

Pas du tout.

ARCADIE.

C'est une femme du monde et le prince ne la quitte pas. J'ai été forcée d'inventer un accident pour qu'il se dérange. Il lui a donné la meilleure place. Si les femmes du monde nous prennent nos amants maintenant...

VALENTINE, effrayée.

Allons! bon!

RAOUL.

Calme-toi, Arcadie.

ARCADIE.

Non, je ne me calmerai pas... Elles nous donnent leurs maris ! Si elles croient que c'est une compensation...

RAOUL.

Arcadie, je ne te reconnais plus, toi si distinguée d'ordinaire.

ARCADIE.

Distinguée, toujours, mais tu sais que je lui ôterai son masque, moi, à la femme du monde.

RAOUL.

Cela, par exemple, je te le défends.

ARCADIE.

Tu la connais donc aussi?

RAOUL.

Cela ne te regarde pas.

ARCADIE.

Je suis chez moi, ici, mon cher.

RAOUL.

Eh bien, tant pis pour toi!

Il la quitte.

VALENTINE, effrayée.

Est-ce qu'elle ferait ce qu'elle dit?

RAOUL.

Soyez tranquille : vous et vos deux amies, vous êtes sous ma garde et je réponds de tout.

Ils s'éloignent.

SCÈNE XXII

ARCADIE, CARDONAT, puis GUSTAVE, LA GRANDE COMÉDIENNE, LE PRINCE, JORDANE, OLGA, etc.

ARCADIE.

Oh! les hommes!... (A Cardonat qui paraît au fond.) Votre bras?

CARDONAT.

Je n'ai pas perdu mon temps, j'ai conquis la maîtresse du prince!

ARCADIE.

Allons souper chez Bignon.

CARDONAT.

Comment, chez Bignon!

Applaudissements dans la coulisse.

GUSTAVE, revenant.

Bravo! bravo! Elle m'a empoigné, parole d'honneur, elle m'a empoigné. J'irai lui lire mon drame sur la révolution, c'est ça qui a du chien!

JORDANE, revenant avec Olga.

Bravo! bravo!

« Où vas-tu, blanche fumée?
Dans ta spirale animée
Tu vas au nuage bleu! »

C'est idiot! Bravo! bravo!

LE PRINCE, à la comédienne.

Charmante! charmante! Tu restes à souper, ne l'oublie pas.

LA GRANDE COMÉDIENNE, à Jordane.

Vous avez été content?

JORDANE.

Enchanté! enthousiasmé!

LA GRANDE COMÉDIENNE.

Vous me dites cela froidement!

JORDANE.

Comment, froidement! Admirable! admirable! vous m'avez rappelé Rachel, Mars... (A part.) et un peu Léonce!

LA GRANDE COMÉDIENNE, satisfaite.

A la bonne heure! (Au prince.) C'est un homme de goût, M. de Jordane.

LE PRINCE.

Il l'a bien montré.

LA GRANDE COMÉDIENNE.

Et puis il est sincère.

LE PRINCE.

Avec audace.

Ils sortent.

SCÈNE XXIII

JORDANE, OLGA.

JORDANE, à Olga.

Je suis resté assez longtemps loin de vous pour ne pas éveiller les soupçons. Vous avez failli vous trahir quand M. Cardonat est venu à moi.

OLGA.

Je m'imaginais qu'il allait me reconnaître.

JORDANE.

Pas le moins du monde. Il n'a aucun soupçon. Il est très gai.

OLGA.

Je me sens tout de suite rassurée quand je suis près de vous.

JORDANE.

Je ne vous quitterai plus... je veux que pour vous la fête soit complète.

Le prince traverse.

SCÈNE XXIV

LES MÊMES, LE PRINCE.

JORDANE.

Prince, comment avez-vous organisé votre souper?

LE PRINCE.

Sans aucune espèce de pompe. On soupe à de petites tables, chacun à sa guise.

JORDANE.

C'est le vrai moyen de souper gaiement.

LE PRINCE.

Et dans des salons séparés.

JORDANE.

Admirable! (Plus bas.) Auriez-vous abandonné la femme charmante avec laquelle vous étiez tout à l'heure?

LE PRINCE.

Non, mon cher, elle vous trouve très amusant.

JORDANE.

Elle est bien bonne: Elle restera à souper?

LE PRINCE.

Je ne le lui ai pas demandé.

JORDANE.

Mais demandez-le lui et insistez.

LE PRINCE.

Je lui dirai même que cela vous serait agréable.

JORDANE.

Très agréable. Elle m'intrigue.

LE PRINCE.

Pas plus que moi... Et elle n'a pas encore soulevé son masque.

JORDANE.

Oh! prince!

LE PRINCE.

Je vous le jure. — Je vais le lui demander.

Il sort.

SCÈNE XXV

JORDANE, OLGA.

JORDANE, à Olga.

Je vais vous faire souper, je l'espère du moins, à côté d'une de nos Parisiennes à la mode; je ne la connais pas, mais le prince a pour elle des attentions qui en disent assez.

OLGA.

Vous me feriez souper avec le prince?

JORDANE.

Pourquoi pas?

OLGA, à part.

Ce serait original! (Haut.) Je n'ôterai pas mon masque, je n'aurai pas besoin de parler, n'est-ce pas? Vous direz que je n'ose pas parler le français, et j'écouterai.

JORDANE.

Ne vous laissez pas séduire par le prince.

OLGA.

Ah! ne craignez rien, ce n'est pas le prince Orbeliani qui me séduira.

JORDANE, à part.

Ils se connaissent, décidément.

Jordane et Olga s'éloignent.

SCÈNE XXVI

CLARISSE, VALENTINE, puis RAOUL.

CLARISSE, entrant la première.

Toujours ensemble! Ils ne se quittent pas.

Elle enlève son masque.

VALENTINE.

Madame Descourtois est ici; elle a des soupçons. Il faut partir!

CLARISSE.

Non... je ne partirai pas!

VALENTINE.

Comment?

CLARISSE.

Il est là, avec sa maîtresse, et j'irais l'attendre chez moi!... résignée comme toujours dans cette grande maison vide, où j'ai déjà caché tant de larmes!... Non!... je n'y vivrais pas!... C'est ici que l'on est gai, ici que l'on s'amuse et qu'on aime!... j'y veux rester!

VALENTINE.

La voilà capable de tout!... Comment resteriez-vous? on va souper!

CLARISSE.

Eh bien! je souperai!

VALENTINE.

Vous êtes folle!

CLARISSE.

Le prince m'a invitée, et j'ai accepté.

VALENTINE.

En voilà bien d'une autre!

RAOUL.

Je vous cherchais, mesdames!

VALENTINE.

Vous venez à propos! nous partons.

CLARISSE, qui a remis son masque.

Non!

VALENTINE.

Dites à madame, qui ne s'en doute pas, le danger qu'il y aurait à rester.

RAOUL.

Il n'y en a aucun, si madame daigne prendre mon

bras et ne plus le quitter. Mais je croyais vous avoir dit, madame, que le prince est très compromettant. Il ne vous a pas quittée de la soirée. Il a une maîtresse...

VALENTINE.

Terrible!

RAOUL.

Qu'un scandale n'effraierait pas... au contraire.

VALENTINE.

Elle vous démasquerait!

CLARISSE.

Me démasquer?

RAOUL.

Je crois que maintenant il est prudent de fuir le prince.

VALENTINE.

Le fuir? Elle vient d'accepter à souper!

RAOUL.

C'est impossible!

VALENTINE.

Mais elle a promis!

RAOUL.

Non!... non! cela ne se peut pas!

VALENTINE.

Voici le prince.

RAOUL.

Laissez-moi faire.

SCÈNE XXVII

LES MÊMES, LE PRINCE.

LE PRINCE, entrant.

On va souper, madame; voulez-vous accepter mon bras?

RAOUL.

Je vous demande pardon, prince, mais madame avait déjà accepté le mien.

LE PRINCE.

Le vôtre, mon cher Raoul?

RAOUL.

Vous ne vous étonnerez pas si je réclame mes droits de priorité.

LE PRINCE.

Quand madame a daigné accepter mon invitation, il ne pouvait pas être question de vous, mon cher Raoul.

RAOUL.

Je sais, prince, qu'il n'est pas souvent question des autres quand vous êtes là. Mais ne permettrez-vous pas une petite exception en ma faveur?

LE PRINCE.

Toutes les exceptions, excepté celle-là.

RAOUL.

Et c'est précisément la seule que je vous demande.

LE PRINCE.

J'aurai le regret de ne pas vous l'accorder.

RAOUL.

C'est que j'y tiens beaucoup.

LE PRINCE.

Ah !

CLARISSE, effrayée.

Ah ! mon Dieu !

VALENTINE.

Ma chère, ce sont des émotions qu'il faut avoir une fois dans sa vie.

CLARISSE.

C'est le fils de mon mari qui se battrait à cause de moi ! ce serait horrible !

LE PRINCE, revenant à Raoul.

Mon cher Raoul, je vous aime beaucoup, et vous êtes bien jeune...

RAOUL.

Si vous y voyez un motif pour céder, je ne vous reprocherai pas de parler de mon âge.

LE PRINCE.

Jurez-moi sur l'honneur que vous connaissez madame.

RAOUL.

Je n'ai ni à jurer, ni à répondre à une pareille question.

LE PRINCE.

Vous ne la connaissez pas, et votre intervention a le droit de m'étonner.

RAOUL.

De vous étonner !

CLARISSE, allant au prince.

C'est à vous que j'ai promis.

RAOUL.

Ah!

LE PRINCE.

Tout est oublié, Raoul.

RAOUL, bas à Valentine.

Mais alors, elle l'aime.

VALENTINE, à Raoul.

Vous êtes un brave cœur, vous! (A Raoul qui l'entraîne.) Nous les laissons?

RAOUL.

Il me semble que c'est notre devoir!

VALENTINE.

Mais pourtant...

RAOUL.

Je ne veux plus penser à personne qu'à vous.

Il sort avec Valentine.

SCÈNE XXVIII

LE PRINCE, CLARISSE, puis JORDANE, OLGA.

LE PRINCE.

Je ne faisais que vous aimer, je vous adore.

CLARISSE.

Je suis seule et je suis chez vous, ne l'oubliez pas.

JORDANE, rentrant avec Olga.

Prince, nous en sommes à notre dernière romance.

Voici le souper. Madame est une étrangère, en admiration devant les Parisiennes. (Montrant Clarisse.) Vous m'avez présenté à madame et dans une redoute toutes les propositions indiscrètes sont permises. Si nous réunissions nos deux tête-à-tête?

LE PRINCE.

Ah!

JORDANE.

Ces dames pourraient garder leurs masques.

LE PRINCE.

Nous réunir!... Mais, mon cher Jordane, vous êtes un voisin dangereux, vous.

JORDANE.

Oh! prince, oh!

LE PRINCE.

Vous êtes un charmeur, auquel on ne résiste pas.

JORDANE.

C'est une épigramme. Donnez-moi plutôt une mauvaise raison.

LE PRINCE.

Je vous en donnerai une excellente. Il est des heures où l'on devient égoïste, et je suis dans une de ces heures-là.

JORDANE.

Je suis désolé de ma proposition, d'autant plus qu'elle paraît avoir troublé madame.

LE PRINCE.

En quoi?

JORDANE.

Je le devinerais peut-être, mais je ne pousserai pas plus loin mon indiscrétion.

LE PRINCE.

Il se peut au contraire que votre offre gracieuse plaise à madame, et alors nous serions des vôtres.

CLARISSE.

J'accepte.

LE PRINCE.

Madame accepte.

JORDANE.

Je vous remercie, madame.

VALAJOL, entrant.

Le ballet ! Le *Triomphe des roses*. Voici le ballet.

LES INVITÉS, dans le fond.

Ah! le ballet!

JORDANE.

Nous nous retrouverons ici?

LE PRINCE.

Après le ballet.

OLGA.

Comme elle me regarde!

Jordane et Olga disparaissent.

LE PRINCE.

Vous avez accepté, madame!

CLARISSE.

Oui, monsieur, oui.

LE PRINCE.

Alors, madame, je vais donner des ordres.

CLARISSE.

Allez, monsieur, je vous attends.

LE PRINCE, à lui-même, en remontant.

Me serais-je trompé?

PUYJOLET, passant.

Oh! le ballet!

CLARISSE, restée seule, à Puyjolet.

Voulez-vous avoir l'obligeance de dire à M. de Jordane qu'on le demande?... Dites-lui que c'est une femme.

Puyjolet prévient Jordane, qui était à peine disparu.

SCÈNE XXIX

JORDANE, CLARISSE,
puis OLGA, LE PRINCE, et LES AUTRES INVITÉS.

JORDANE.

Une femme!... C'est vous, madame, qui me faites demander? (Clarisse vient à lui et se démasque.) Vous!

CLARISSE.

Emmenez-moi, ou laissez-moi.

JORDANE.

Venez!

Ils sortent à gauche.

OLGA, qui est rentrée et qui les a vus.

Ah!

LE PRINCE.

Je crois que vous êtes seule.

OLGA.

Je me retirais.

LE PRINCE.

Madame, permettez-moi de vous faire accompagner jusqu'à la porte de mon hôtel.

Balistrac et Valajol paraissent au haut de l'escalier, — Balistrac avec la tête des clowns anglais.

BALISTRAC et VALAJOL.

On soupe au premier!

AGATHE.

Mon mari en clown!

Tout le monde se porte vers le buffet en gravissant l'escalier.

ACTE TROISIÈME

CHEZ JORDANE

Petit salon. — Au fond, porte de l'extérieur. — A droite, pan coupé, chambre de Clarisse. — A gauche, pan coupé, porte d'un grand salon voisin. — Premier plan, cheminée. — A droite, canapé. — A gauche, table avec journaux, écritoire, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

VALAJOL, GUSTAVE, LE DOCTEUR,
puis BALISTRAC et SAINT-CHAMAS, puis RAOUL.

Au lever du rideau, Valajol et Gustave, debout, lisent des journaux.

LE DOCTEUR, entrant par le fond.

Voilà Valajol qui lit le compte rendu de la redoute du prince.

VALAJOL.

Oui, docteur, très aimable, ce compte rendu.

LE DOCTEUR.

On y rend justice à vos petits talents de maître de cérémonies?

VALAJOL.

Avec éloges.

LE DOCTEUR.

Suis-je nommé?

VALAJOL.

Je crois bien : « Notre célèbre docteur Bajol... »

GUSTAVE.

Et ici : « Notre illustre docteur Bajol... »

LE DOCTEUR.

Voyons.

GUSTAVE.

Il n'y a que moi qui ne suis pas nommé.

LE DOCTEUR, tout en lisant.

Jordane est sorti?

VALAJOL.

Il va rentrer. Nous constituons à trois heures l'œuvre des jeunes égarées.

LE DOCTEUR.

Je sais bien : on m'a forcé à accepter le titre de médecin en chef.

VALAJOL.

Moi, je ne suis rien, mais je fais tout. Je mets les adresses, j'expédie les lettres pour solliciter les dons. J'en ai envoyé une au prince Orbeliani.

LE DOCTEUR.

A-t-il été généreux?

VALAJOL.

Pas encore.

GUSTAVE.

Il donnera, pour qu'on le sache. Tout ça, c'est de la pose.

Balistrac et Saint-Chamas paraissent à la porte du fond.

BALISTRAC.

Passez donc, Saint-Chamas.

SAINT-CHAMAS.

Après vous, mon cher Balistrac.

BALISTRAC, voyant les journaux en mains.

Ah! les comptes rendus de la redoute! Parle-t-on de moi?

LE DOCTEUR.

Oui : « Un homme d'esprit déguisé en clown... »

BALISTRAC.

On ne me nomme pas? Alors, à quoi bon me trouver spirituel?

Il prend le journal au docteur.

GUSTAVE.

J'aurais dû envoyer mon nom aux journaux, moi; j'ai été bête.

RAOUL, entrant par la gauche.

Bonjour, messieurs. Ma vénérable tante, la marquise, est là. Vous n'êtes pas pressés d'entrer?... Non, je comprends.

GUSTAVE, se levant.

Moi, je l'aime, la marquise. Nous nous comprenons, quand nous ne parlons pas politique.

RAOUL.

Vous êtes content, Balistrac? Vous avez obtenu un succès énorme dans votre clown.

BALISTRAC.

N'est-ce pas?

RAOUL, montrant un autre journal.

Seulement on s'est trompé.

BALISTRAC.

En quoi?

RAOUL.

On vous a pris pour Saint-Chamas.

BALISTRAC et SAINT-CHAMAS, ensemble.

Hein?

RAOUL.

Vous vous étiez si bien grimé !

SAINT-CHAMAS.

Mais c'est très désagréable, cela.

BALISTRAC.

Je crois bien que c'est désagréable.

RAOUL, lisant.

« M. de Saint-Chamas, un de nos députés les plus spirituels, sous les traits d'un clown connu... »

SAINT-CHAMAS.

Voilà de quoi briser une carrière.

BALISTRAC, à part.

Il ne sait pas le bien que ça lui fera. (Il prend le journal et le lit en causant.) Au souper, j'ai été admirable... J'ai escamoté le champagne.

GUSTAVE.

Quelle jolie plaisanterie!

BALISTRAC, à Raoul.

Vous n'y étiez pas? On vous avait entraîné. (Bas.) Avez-vous été heureux?

RAOUL.

Très heureux... au baccarat; j'ai terminé ma nuit au club.

BALISTRAC

Oh! mon pauvre ami!

LE DOCTE

Mais, dites donc, Raoul, il e
dans ce journal.

RAOUI

A propos de la redoute?

LE DOCTI

Non. C'est un entrefilet spécia

RAOUL

Malepeste!

LE DOCTEUR,

*« On annonce un grand maria
parisienne. »*

RAOUL.

On me marie ?

BALISTRAC

Ah bah! Je serai votre témoin.

RAOUL.

Et avec qui, juste ciel? Avec Na

SAINT-CHAM

Avec madame de Folny?

LE DOCTEU

Non pas. Avec mademoiselle G

RAOUL.

Geneviève! Ah! c'est une abomi

GUSTAVE

Je l'épouserais bien, moi, la pe

LE DOCTEUR.

La nouvelle m'avait été déjà donnée par madame Descourtois.

RAOUL.

Il ne devrait pas être permis de se jouer ainsi de la réputation d'une jeune fille.

SAINT-CHAMAS.

C'est très désobligeant pour mademoiselle Bridier.

BALISTRAC, *à lui-même.*

De quoi se plaignent-ils? on parle d'eux.

SCÈNE II

LES MÊMES, MONSIEUR et MADAME PUYJOLET.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. et madame Puyjolet.

MADAME PUYJOLET, *en toilette ébouriffante.*

Nous avons appris par M. Cardonat que madame de Jordane recevait des dons pour une œuvre de charité, et nous voulons aussi apporter notre offrande, puisque, grâce au ciel, nous sommes en situation de le faire. M. Puyjolet est chef de division de la comptabilité...

PUYJOLET.

Générale!

MADAME PUYJOLET.

De la société *le Danube.*

PUYJOLET.

Capital : douze millions.

RAOUL.

C'est une position superbe, monsieur Puyjolet.

PUYJOLET.

Vingt mille francs par an... une part... des actions...

MADAME PUYJOLET.

M. Puyjolet est un peu étonné de sa haute fortune; mais moi, je m'y suis déjà habituée.

RAOUL.

Permettez-moi, madame, de vous accompagner dans le salon où la marquise se trouve déjà.

MADAME PUYJOLET.

Nous devions essayer à quatre heures un cheval que M. Puyjolet vient d'acheter...

PUYJOLET.

Très cher! J'ai pourtant marchandé.

MADAME PUYJOLET.

Un seul cheval, pour un simple coupé, très élégant, je l'ai choisi moi-même, mais cela peut se remettre, n'est-ce pas, monsieur Puyjolet?

PUYJOLET.

Certainement, chère amie, le cheval attendra; nous ne le payons plus à l'heure.

RAOUL, à part.

Ils sont admirables!

PUYJOLET.

Mais moi, j'ai à faire les comptes de la compagnie, c'est très compliqué.

MADAME PUYJOLET, donnant le bras à Raoul.

Monsieur votre père est administrateur de notre société.

Ils se dirigent, en parlant, vers le pan coupé à gauche.

RAOUL.

Oui, j'ai su cela.

MADAME PUYJOLET.

Et M. Cardonat ne cache à personne qu'il est son plus ferme soutien.

RAOUL.

Mon père ne sera jamais un financier habile.

MADAME PUYJOLET.

Ce n'est pas ce que dit M. Cardonat. M. de Jordane était tout à l'heure encore dans ses bureaux.

RAOUL.

Voilà qui m'étonne bien.

MADAME PUYJOLET.

Nos actions, d'ailleurs, ont beaucoup monté depuis hier. Nous allons réaliser des bénéfices énormes. M. Puyjolet m'a promis une parure de diamants.

RAOUL.

C'est un mari exemplaire !

Ils sortent à gauche. Balistrac, Saint-Chamas et Gustave les suivent.

GUSTAVE.

Ça se croit quelque chose parce que ça gagne de l'argent ! ça fait pitié !

LE DOCTEUR, restant le dernier avec Puyjolet.

Maintenant, monsieur Puyjolet, il faut faire parler de vous.

PUYJOLET.

On me l'a déjà conseillé.

LE DOCTEUR.

Vous aurez des maîtresses.

PUYJOLET.

Tromper Herminie! Jamais!

LE DOCTEUR.

Vous ferez semblant, ça vous coûtera le même prix, et on ne vous en demandera pas davantage. Passez donc, je vous en prie, monsieur le chef de division.

Puyjolet passe et le docteur va le suivre, quand Jordane paraît à la porte du fond.

SCÈNE III

JORDANE, LE DOCTEUR.

JORDANE.

Docteur, je viens de chez vous. Vous avez été appelé ce matin chez madame Cardonat.

LE DOCTEUR.

Oui, on s'est effrayé d'une crise nerveuse assez violente: ce ne sera rien.

JORDANE.

Je voulais à tout prix avoir des nouvelles, je suis resté dans les bureaux de Cardonat, que je voyais troublé. Il me parlait de ses affaires, auxquelles je ne comprenais rien; je n'y avais guère la tête. Je cherchais à lire dans les yeux de ce mari, que je trompe. Il m'a demandé des signatures, il m'a demandé je ne sais quoi, j'ai tout donné.

LE DOCTEUR.

Il continue à ne se douter de rien?

JORDANE.

De rien, je vous l'affirme.

LE DOCTEUR.

Il l'apprendra le dernier. Soyez prudent! J'ai été appelé aussi par M. Descourtois, qui se croyait malade, le pauvre homme! Madame Descourtois ne m'a parlé que de vous et de la société du Danube.

JORDANE.

Descourtois y a engagé de gros intérêts, je crois.

LE DOCTEUR.

Pourquoi diable n'avez-vous pas nommé madame Descourtois dame patronnesse, comme tout le monde, puisque vous aviez déjà la faiblesse de la recevoir? Vous vous en êtes bien inutilement fait une ennemie et je la crois terriblement méchante. Elle sait, je le parierais, que la belle Moldave était chez le prince, et qu'elle en est repartie avec vous.

JORDANE.

Elle se trompe. J'ai abandonné madame Cardonat au moment même où je lui jurais de la défendre; je l'ai laissée seule.

LE DOCTEUR, *étonné.*

Pourquoi?

JORDANE, *baissant la voix.*

Parce que ma femme était là!

LE DOCTEUR.

Madame de Jordane!

JORDANE.

Elle était là; pendant une heure j'ai dit follement tout ce qui me passait par la tête; elle m'écoutait sous le masque, au bras du prince Orbeliani. C'est la première fois que je me sens ridicule et que je rougis d'une gaieté qui n'est plus de mon âge. Quant au prince... qui a dû

reconnaître madame de Jordane, qui m'a laissé tout dire!... ne parlons plus de cela. Madame de Jordane m'avait prié de la ramener. Je l'ai fait, je devais le faire, mais je ne connais pas de situation plus douloureuse. Je n'ose pas dire que j'ai hésité, je ne le pouvais pas! mais c'est moi qui avais entraîné madame Cardonat à cette redoute... elle y était pour moi. Et faut-il maintenant abandonner le mari? au moment où on le calomnie, je le sais; le puis-je?... Ai-je même le droit de le juger aujourd'hui? ne suis-je pas lié, absolument lié? Je le demande à tout homme de cœur, je vous le demande, à vous.

LE DOCTEUR.

Hélas! oui!

JORDANE.

N'est-ce pas? Nous ne savons jamais dans notre monde superficiel si nous avons des amis : mais il est des heures où l'on en cherche, où l'on en veut, et je suis heureux de vous trouver, docteur.

LE DOCTEUR.

Vous m'avez tout entier. Mais madame de Jordane?

JORDANE.

J'ai reconduit madame de Jordane jusqu'à la porte de sa chambre, sans lui adresser une question. Elle ne m'a pas dit un mot et je ne l'ai pas revue... La voici!

Clarisse entre par la droite.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CLARISSE.

CLARISSE.

Bonjour, docteur; c'est vous qui arrivez le premier!

LE DOCTEUR.

Non, madame, il y a déjà nombreuse société dans le salon.

CLARISSE.

Ah!

Elle va vers la gauche.

JORDANE, l'arrêtant.

La marquise reçoit avec Raoul.

LE DOCTEUR.

Je vais me montrer, pour qu'on ne m'oublie pas, comme dit Balistrac.

Il sort par la gauche.

JORDANE, après un silence.

Clarisse, ne pensez-vous pas, quels que soient mes torts, que le silence entre nous est la plus cruelle des expiations?

CLARISSE.

J'aurais voulu le rompre, mais je n'avais rien à vous demander, n'ayant plus rien à apprendre.

JORDANE.

Moi, je tiens votre caractère en trop haute estime pour vous interroger. Mais ne trouvez-vous pas un mot à me dire?

CLARISSE.

Non!

JORDANE.

Une parole de blâme?

CLARISSE.

Aucune.

JORDANE.

Ne m'avouerez-vous pas que vous avez été surprise vous-même de vous voir à cette redoute?

CLARISSE.

J'ai cédé à un moment d'affolement, que je regrette, en vous faisant demander.

JORDANE.

Ce n'est pas là ce que je vous reprocherais.

CLARISSE.

C'est cependant la seule faute dont j'aie à rougir, j'ai manqué de courage.

JORDANE.

La seule faute! Ce n'en était donc pas une d'aller là? vous aviez donc un motif sérieux?

CLARISSE.

Je n'en avais pas.

JORDANE.

Ne vouliez-vous pas m'y surprendre?

CLARISSE.

Pourquoi? J'ai eu l'ambition, en vous épousant, de devenir madame de Jordane et vous n'entendiez bien me donner que votre nom, un nom respecté et envié! J'aurais mauvaise grâce à demander davantage et il serait ridicule à moi, sous prétexte que je suis votre femme, de vouloir priver Paris du Jordane spirituel et brillant qu'il a l'habitude d'applaudir.

JORDANE.

L'ironie vous est permise et vous n'auriez certes qu'à me railler, si vous aviez été seule; mais le prince Orbeliani était là! mais je vous ai vue une heure entière à son bras, devant moi!

CLARISSE.

Il ignorait qui j'étais.

JORDANE.

Et vous croyez qu'il ne vous a pas devinée?

CLARISSE.

Qu'importe, s'il ne m'a pas vue?

JORDANE.

Qu'importe!

CLARISSE.

Personne au monde ne peut dire que j'ai été chez le prince, personne que vous, pour qui j'ai découvert mon visage.

JORDANE.

Et c'est là seulement ce que vous regrettez?

CLARISSE.

Oui, vous ne me pardonnerez jamais de vous avoir forcé à faire votre devoir.

JORDANE.

Clarisse!

CLARISSE.

Jamais! Vous n'êtes plus pour moi qu'un étranger.

SCÈNE V

JORDANE, CLARISSE, MADAME DESCOURTOIS.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame Descourtois.

MADAME DESCOURTOIS, entrant par le fond.

Excusez-moi, madame, si je me présente, à peine remise d'une très vive émotion. M. Descourtois garde la chambre; il ne peut s'occuper d'affaires, et on nous a apporté confidentiellement ce matin une très grosse nouvelle.

CLARISSE.

Laquelle, madame?

MADAME DESCOURTOIS, se tournant vers Jordane.

On parlait d'une rupture entre M. de Jordane et M. Cardonat.

JORDANE.

C'est faux, madame.

MADAME DESCOURTOIS.

Quant à présent, du moins : je le sais. Vous avez passé une partie de la matinée dans les bureaux de M. Cardonat.

JORDANE.

Eh bien! madame, vous voyez!

MADAME DESCOURTOIS, à Clarisse et d'un air indifférent.

Madame Cardonat a été très souffrante, — elle va mieux. — (Revenant à Jordane.) M. Cardonat m'a parlé de vous avec son enthousiasme ordinaire, cela m'avait un peu rassurée. (A Clarisse.) Vous ne comprenez peut-être pas, madame, l'importance de ce faux bruit. Le nom de M. de Jordane a subitement relevé la société que lance M. Cardonat. C'est sur ce nom que les actions ont remonté. C'est ce nom qui a entraîné M. Descourtois et bien d'autres. M. de Jordane se retirant, tout croulait!

JORDANE.

Je vous répète, madame, qu'on s'est trompé.

MADAME DESCOURTOIS.

Voilà, monsieur, l'affirmation que je cherchais, votre parole étant la meilleure des garanties; mais vous ne pouvez répondre de l'avenir et je voudrais, pour me rassurer complétement, avoir l'avis de madame de Jordane.

CLARISSE, étonnée.

Mon avis, à moi?

JORDANE.

En quoi ces questions-là peuvent-elles intéresser madame de Jordane?

MADAME DESCOURTOIS.

C'est bien simple! On raconte que madame Cardonat est allée hier à la fête dont tout le monde parle.

CLARISSE.

Ah!

MADAME DESCOURTOIS.

Il y aurait eu un éclat.

JORDANE.

Un éclat!

MADAME DESCOURTOIS.

Je ne sais entre qui, je ne sais pourquoi, je sais seulement que le nom de la belle Moldave s'y trouve mêlé, et on ajoutait que le bruit de ce scandale était venu aux oreilles de madame de Jordane. Madame de Jordane aurait décidé, — ce qui serait grave, — de ne pas recevoir aujourd'hui madame Cardonat.

CLARISSE.

On s'est encore trompé, madame; je n'ai aucune raison pour ne pas recevoir madame Cardonat, si elle se présente chez moi.

MADAME DESCOURTOIS.

Elle est, je crois, dame patronnesse de votre œuvre?

CLARISSE.

Oui, madame.

MADAME DESCOURTOIS.

M. Cardonat en est le trésorier et il tiendra certainement à affirmer ses bonnes relations avec M. de Jordane, (Souriant.) dans l'intérêt de ses actionnaires.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. et madame Cardonat.

Clarisse ne bronche pas.

JORDANE, bas.

Vous êtes la plus admirable des femmes!

MADAME DESCOURTOIS, à part.

Elle est très forte, cette petite femme-là!

M. et madame Cardonat entrent par le fond.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CARDONAT, OLGA, puis BRIDIER et GENEVIÈVE, puis BALISTRAC.

CLARISSE, à Olga.

On vient de nous dire, madame, que vous avez été souffrante.

OLGA.

Oui, madame.

CARDONAT.

De façon à m'effrayer. Madame Cardonat aurait bien regretté de ne pouvoir venir à ce premier rendez-vous.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. et mademoiselle Bridier.

Bridier et Geneviève entrent par le fond.

JORDANE.

Ah! Bridier! ah! mon cher Bridier!

CLARISSE.

Ma bonne Geneviève!

MADAME DESCOURTOIS, à elle-même.

Voilà le salut!

JORDANE.

Vous ne vous imaginez pas, Bridier, le plaisir que j'ai à vous voir.

BRIDIER.

Pas plus que moi, cher ami.

BALISTRAC, entrant par la gauche.

Ce n'est pas ma femme! Ah! pardon! j'ai cru que c'était ma femme.

BRIDIER.

Geneviève vient vous apporter son offrande.

CLARISSE.

Ces dames sont déjà réunies?

BALISTRAC.

Mais oui, mais oui.

Il offre son bras à Olga et la conduit au grand salon.

MADAME DESCOURTOIS, à elle-même, en se disposant à sortir.

M. Descourtois va donner sa démission d'administrateur et vendre ses actions.

CLARISSE, à madame Descourtois.

Vous vous retirez, madame?

MADAME DESCOURTOIS.

Oui, madame. (En baissant la voix.) Je ne connais pas assez mademoiselle Geneviève pour la féliciter.

CLARISSE.

Sur quoi?

MADAME DESCOURTOIS.

Sur son mariage avec M. Raoul de Jordane.

CLARISSE.

Comment?

MADAME DESCOURTOIS.

Il n'est bruit à Paris que de ce mariage, et tous les journaux du soir l'annoncent.

CLARISSE.

Vous venez de voir, madame, qu'il ne faut pas croire tout ce qu'on raconte.

MADAME DESCOURTOIS.

Oui, madame.

Elle sort par le fond.

CARDONAT.

Puisque j'ai l'honneur, madame, d'être le trésorier de votre œuvre, je tiens à vous offrir, comme don, dix actions du Danube. Elles sont en hausse. C'est une petite fortune pour vos jeunes protégées.

CLARISSE.

J'accepte tout pour elles.

JORDANE.

Mademoiselle, voulez-vous prendre mon bras?

GENEVIÈVE.

Très volontiers.

BRIDIER.

J'ai quelques visites à faire, je reviendrai chercher Geneviève.

GENEVIÈVE.

Ne vous préoccupez pas de moi.

Elle sort avec Jordane par la gauche.

BRIDIER, à Clarisse.

Comment avez-vous pris M. Cardonat pour trésorier?

CLARISSE.

C'est M. de Jordane qui l'a désiré.

Elle sort par la gauche.

BRIDIER.

Ah!

Il se dirige vers le fond; Cardonat l'arrête.

SCÈNE VII

BRIDIER, CARDONAT.

CARDONAT.

Vous m'excuserez certainement, monsieur Bridier, si je vous demande cinq minutes d'entretien. Je n'ai pas compris le billet que vous avez bien voulu m'envoyer ce soir.

BRIDIER.

Il est pourtant bien simple. Je suis avocat, vous m'avez apporté une affaire...

CARDONAT.

Sur la recommandation de M. de Jordane.

BRIDIER.

Une très chaude recommandation. Je vous ai tout de suite répondu, sur votre simple exposé, que je ne croyais pas pouvoir défendre un pareil procès. Vous avez insisté, je vous ai promis de lire le dossier. Je l'ai lu et je vous le renvoie. Quoi de plus simple?

CARDONAT.

La perte de ce procès serait désastreuse, mais ce qui serait plus désastreux encore, ce serait votre refus de prendre ma cause en mains, si vous persistiez.

BRIDIER.

Je persisterai.

CARDONAT.

C'est un blâme public que vous m'infligerez!

BRIDIER.

En quoi public? Je connais trop les devoirs de ma profession pour parler de cet incident.

CARDONAT.

Mais moi, monsieur, j'ai dit à tout le monde que vous étiez mon avocat.

BRIDIER.

Je le regrette.

CARDONAT.

Je rentre à Paris avec des projets grandioses, c'est dire que j'y suis méconnu, envié, calomnié. Quelle force pour moi que de répondre: je suis défendu par M. Bridier!

BRIDIER.

Un autre, plus heureux ou plus habile, trouvera sans doute à vous défendre victorieusement.

CARDONAT.

Un autre, ça m'est égal! il me fallait votre nom, votre réputation, votre autorité.

BRIDIER.

Ne me faites pas l'injure de supposer que je ne vous ai pas compris. Vous tenez bien moins à gagner une mauvaise cause qu'à perdre un procès avec éclat à l'abri de mon nom. C'est le tapage que vous cherchez, c'est par le tapage que vous voulez marcher au succès. Vous traitez vos contemporains comme ils le méritent peut-être. Je ne juge ni vous, ni personne. Il est des natures exubérantes qui ne vivent que dans le bruit; je ne blâmerai jamais les enthousiasmes de la tribune et les ambitions souvent généreuses du pouvoir. Je les ai connues : elles ont leur grandeur. Mais ce que j'admire plus que tout au monde, c'est l'indépendance de l'avocat que rien n'oblige à transiger avec l'honneur et avec le devoir ; et je ne me suis jamais senti plus de fierté au cœur que le jour où, reprenant ma robe, je me suis appuyé sur la barre où j'étais inviolable pour y défendre une cause juste. —Je vous demande pardon, monsieur, de me laisser entraîner comme un débutant, — je le suis redevenu, — à des considérations qui ne vous intéressent pas.

CARDONAT.

Je n'essaierais pas de répondre à ce réquisitoire...

BRIDIER.

N'exagérez rien.

CARDONAT.

S'il ne frappait en même temps que moi M. de Jordane.

BRIDIER, vivement.

Jordane

CARDONAT.

Qui, depuis hier, est un des administrateurs de notre société.

BRIDIER.

Lui! Jordane!... Il vous a prêté son nom!

CARDONAT.

Ce matin même, il a passé trois heures dans mes bureaux, il a fait acte d'administrateur. Nos actions montent dans des proportions inattendues, et M. de Jordane aura réalisé demain des bénéfices considérables. Je pourrais vous en indiquer le chiffre approximativement.

BRIDIER.

C'est inutile. M. de Jordane sait-il que vous aviez conservé toutes vos actions et que vous prépariez une hausse d'un jour pour vous en débarrasser?

CARDONAT.

C'est un coup de bourse élémentaire et très licite.

BRIDIER.

Même quand on est sûr de ruiner ses actionnaires, puisque vous avez la preuve que votre société sera arrêtée à son début par les puissances intéressées?

CARDONAT.

La haute influence de nos administrateurs nous fera gagner du temps et la société sera vendue...

BRIDIER.

C'est bien, monsieur. Je n'ai plus rien à vous demander.

CARDONAT.

Maintenant, c'est une condamnation.

BRIDIER.

Je sais, monsieur, qu'on n'ose guère à notre époque

condamner ce qu'on réprouve, et ce qui fausse la conscience publique, c'est la facilité qu'ont les honnêtes gens à ne voir en tout que des faiblesses... Moi, je ne transige pas.

Geneviève et Clarisse entrent par la gauche.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GENEVIÈVE, CLARISSE.

GENEVIÈVE.

On réclame le trésorier! Mon père est encore là?

CARDONAT.

C'est moi, mademoiselle, qui ai retenu M. Bridier. Je lui en demande pardon, et me voici tout entier à mes nouvelles fonctions.

Il sort par la gauche.

BRIDIER, à lui-même, avec amertume.

Jordane! mais aussi, avec des existences comme la sienne, tout est possible!... Clarisse! est-ce que Jordane est sérieusement engagé dans les entreprises de M. Cardonat?

CLARISSE.

Très sérieusement. Il s'en occupe beaucoup.

BRIDIER.

Connaît-il bien M. Cardonat?

CLARISSE.

Très bien, il ne cesse de faire son éloge.

BRIDIER.

Si on essayait de lui ouvrir les yeux!

CLARISSE.

Ce serait inutile.

BRIDIER.

D'ailleurs, il serait trop tard.

Il sort par le fond.

GENEVIÈVE, à part.

Mon père est contrarié !

SCÈNE IX

CLARISSE, GENEVIÈVE.

CLARISSE, allant s'asseoir sur le canapé.

Asseyez-vous près de moi, Geneviève. Avec vous, n'est-ce pas, on peut tout de suite aller au but. Savez-vous la nouvelle que donnent les journaux d'aujourd'hui?

GENEVIÈVE.

On me marie.

CLARISSE.

Avec Raoul.

GENEVIÈVE.

J'ai vu cela.

CLARISSE.

Et quelle a été votre impression?

GENEVIÈVE.

J'en ai été très contrariée. J'en ai pleuré, mais...

CLARISSE.

Mais quoi?

GENEVIÈVE.

Je savais depuis longtemps que M. Raoul m'aimait.

CLARISSE, *étonnée.*

Il vous l'a dit?

GENEVIÈVE.

Non. Il est trop bien élevé pour me le dire, et je ne 'aurais pas permis. Mais il a tout fait pour me le prouver. Vous n'avez pas remarqué comme il s'occupe de moi?

CLARISSE.

Peut-être se serait-il cru autorisé à se prononcer davantage, s'il avait espéré que vous pourriez l'aimer.

GENEVIÈVE.

Il l'a bien vu, que je l'aimais!

CLARISSE.

Vous le pensez?

GENEVIÈVE.

Comment aurais-je pu accueillir ses prévenances de tous les jours, si je ne l'aimais pas?

CLARISSE.

Depuis l'âge de quinze ans, vous êtes une véritable maîtresse de maison, très mondaine, très gracieuse, aimable envers tout le monde.

GENEVIÈVE.

Oh! quelle différence! si vous m'entendiez causer avec M. de Saint-Chamas, par exemple, ou M. Valajol, ou tous les autres!

CLARISSE.

Alors vous vous attendiez à ce que Raoul ferait demander votre main?

GENEVIÈVE.

N'est-ce pas ainsi que les choses se passent ordinairement?

CLARISSE.

Et, pour vous, le bruit qu'on fait courir n'est qu'une indiscrétion?

GENEVIÈVE.

Un peu prématurée. Mon père serait si heureux de me voir entrer dans la famille de M. de Jordane!

CLARISSE.

Vous lui en avez parlé?

GENEVIÈVE.

Non. Mais quand une fille n'a que son père au monde, et que le père n'a que sa fille, ils comprennent vite ce qu'ils ne se disent pas.

CLARISSE.

Vous ne trouvez pas Raoul bien jeune, bien étourdi?

GENEVIÈVE.

Oh! je sais! je sais!... Je connais tous ses défauts, il a une conduite abominable. C'est parce qu'il est garçon; s'il avait une femme...

CLARISSE.

Vous croyez!

GENEVIÈVE.

Vous n'approuvez pas ce mariage?

CLARISSE.

Oh! chère enfant, je voudrais pouvoir vous marier demain. Savez-vous ce qui manque à cette maison tapageuse? un peu plus de tapage encore, mais un autre tapage,

meilleur... celui de la famille; vous l'y apporteriez, vous, et vous seriez plus habile que moi, sans doute.

GENEVIÈVE.

Plus habile que vous? N'êtes-vous pas heureuse?

CLARISSE.

Si, si... très heureuse! J'ai le bonheur que je désirais. Je n'ai rien à envier. Mais c'est de vous que je veux m'occuper. C'est à vous que je veux penser. M. Bridier a été pour moi un second père, et si je pouvais m'acquitter... Ne vous étonnez pas de mon émotion. La joie fait pleurer comme la douleur et, devant vous, je n'ai pas honte de pleurer.

GENEVIÈVE.

Oh! que vous êtes bonne, madame, et que je vous aime!

CLARISSE.

Oui, oui. Aimez-moi bien, Geneviève!

SCÈNE X

LES MÊMES, AGATHE, puis VALENTINE, puis RAOUL.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame de Balistrac.

AGATHE.

Je viens seule, je suis en retard. M. de Balistrac doit étaler ses grâces ici, depuis longtemps. Je ne peux plus me résoudre à sortir avec lui, depuis que je l'ai vu en clown!

GENEVIÈVE.

Où donc, madame?

AGATHE.

Nulle part... en rêve... Il était affreux!... Je patienterai jusqu'au rétablissement du divorce, mais on ne nous verra jamais ensemble. Eh! mais, Geneviève, il faut vous féliciter. On vient de m'annoncer votre mariage. C'est la nouvelle à sensation.

GENEVIÈVE.

On se hâte trop, madame.

AGATHE.

Vraiment?

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame de Folny.

GENEVIÈVE, à Valentine, qui entre comme une flèche.

Ah! madame, comme vous paraissez émue!

VALENTINE, s'asseyant près de la table.

On le serait à moins.

CLARISSE.

Que vous est-il arrivé?

VALENTINE.

C'est inouï, inouï, inouï!

CLARISSE.

Ah! mon Dieu!

VALENTINE.

Restez, Geneviève. Cela peut se raconter devant les jeunes filles: c'est très moral. Un notaire me fait prier ce matin de passer chez lui, pour affaire urgente... Voyez-vous ce notaire qui veut qu'on passe chez lui! — J'ai répondu que je ne sortais jamais. Il m'a fait demander à quelle heure je serais visible. — A trois heures. — Je pensais: il viendra pendant que je m'habillerai pour al-

ler chez Clarisse... il verra qu'il me gêne, il n'entrera pas. — Il est entré.

AGATHE.

Ah! Que vous a-t-il apporté?

VALENTINE.

Un testament de M. de Folny!

CLARISSE.

Comment?

VALENTINE.

Que mon mari lui avait remis, avec ordre de ne l'ouvrir qu'un an après sa mort, pour ne pas m'émouvoir. — Quelle attention!

AGATHE.

Et ce testament?

VALENTINE.

Horrible!

GENEVIÈVE.

Il vous déshérite?

VALENTINE.

Horrible! « Je lègue toute ma fortune à ma femme. »

CLARISSE, AGATHE, GENEVIÈVE.

Eh bien?

VALENTINE.

« A la condition qu'elle se remariera quand elle aura fini de porter mon deuil. »

CLARISSE, AGATHE, GENEVIÈVE.

Ah!

VALENTINE, appuyant.

« Je ne veux pas qu'elle continue à faire du tapage sous mon nom. »

CLARISSE.

Il a mis cela?

VALENTINE.

Il l'a mis. Je croyais qu'il avait cédé, mais non!

GENEVIÈVE.

Et si vous ne vous remariez pas ?

VALENTINE.

Il lègue toute sa fortune à la fille d'un brave homme qui lui a rendu un signalé service et qu'il a perdu de vue, mademoiselle Clémence Toulmouze.

CLARISSE.

Ah!

VALENTINE.

Et à son défaut, à l'État, pour fonder des établissements de sourds-muets. De sourds-muets!... De l'ironie jusqu'au bout!

CLARISSE.

Eh bien! Valentine, vous vous remarierez.

VALENTINE.

Et j'oubliais. Il me donne vingt jours! J'aime mieux tout laisser à mademoiselle Toulmouze; connaissez-vous mademoiselle Toulmouze?

CLARISSE.

C'est madame Descourtois.

VALENTINE.

Madame Descourtois! Jamais! jamais! Je me marierai plutôt! (Bas, à Clarisse.) J'épouserai Raoul.

GENEVIÈVE, qui a entendu.

Raoul!

CLARISSE, vivement.

Geneviève!

VALENTINE.

Quoi?

CLARISSE.

Rien! (A Geneviève.) Valentine plaisante.

VALENTINE.

Non, je ne plaisante pas... Je n'ai que vingt jours... et je suis compromise.

AGATHE, bas.

Raoul épouse Geneviève.

VALENTINE.

Ah! Qui, alors?... le docteur?

AGATHE, vivement.

Oh! non! je vous en prie!

VALENTINE.

Ah! oui, c'est juste!... Saint-Chamas, ce serait une bien dure extrémité...

RAOUL, entrant par la gauche.

Mon père n'est pas ici?

CLARISSE.

Non.

RAOUL.

Il n'a fait que paraître, et la marquise n'est pas contente. Mais il me semble, mesdames, que vous oubliez beaucoup vos devoirs de dames patronnesses.

VALENTINE.

Nous allons les remplir.

RAOUL.

On lit les correspondances. C'est très ennuyeux!

VALENTINE.

Il faut bien mériter le ciel! (A part.) Madame Descourtois, jamais! plutôt Valajol.

Elle sort avec Agathe.

GENEVIÈVE, bas, à Clarisse.

Elle est très belle, madame de Folny! Si je m'étais trompée!

CLARISSE.

Non, Geneviève, non, vous ne vous êtes pas trompée.

GENEVIÈVE.

Voilà que j'ai peur!

Elle sort.

SCÈNE XI

RAOUL, CLARISSE, puis JORDANE.

RAOUL.

Vous venez de causer avec Geneviève ; sait-elle le bruit qu'on fait courir?

CLARISSE.

Oui.

RAOUL.

Et qu'en pense-t-elle?

CLARISSE.

Elle pense que rien n'est plus naturel, puisque vous l'aimez.

RAOUL.

Comment ?

CLARISSE.

Et qu'elle vous aime.

RAOUL.

Moi ! Geneviève...

Jordane entre par la porte du fond sans qu'on s'en aperçoive. Il reste un instant sans parler.

CLARISSE.

Vous avez une très grande fortune personnelle. Votre père vous laissera cent mille livres de rentes. Geneviève Bridier n'est pas riche. Vos assiduités près d'elle ont pu servir de prétexte à la fausse nouvelle qu'on répand, elle s'y est trompée elle-même, et elle vous aime ! Je ne me permettrais pas de vous donner un conseil.

JORDANE, s'avançant.

Ton devoir est tracé, Raoul.

CLARISSE.

Vous étiez là ?

RAOUL.

Mon devoir !

JORDANE.

Bridier est mon ami. Il a été le tuteur de madame de Jordane. Un démenti dans les journaux le blesserait profondément. Geneviève te plaît, et on t'a dit qu'elle n'avait pas de fortune. Tu ne peux pas hésiter !

RAOUL.

Mais, mon père, je suis bien jeune, je n'ai jamais songé à me marier, je n'y songe pas !

JORDANE.

Tu as entendu madame de Jordane... Répondras-tu à Geneviève qu'elle s'est trompée et que tu ne l'aimes pas?

RAOUL.

Je ne répondrai rien. Je la trouve charmante. Je ne voudrais pas coûter une larme à Geneviève; ne comprendra-t-elle pas elle-même que je serais un mari détestable?

CLARISSE.

Une femme se croit toujours assez forte pour retenir celui qu'elle aime, et, pour que nos illusions tombent, il faut qu'on nous les arrache!

RAOUL.

Mais vous, madame, vous qui me connaissez bien et qui connaissez Geneviève, dites si je suis le mari qu'elle mérite!

JORDANE.

— Qui de nous peut penser qu'il est pour sa femme le mari qu'elle avait mérité!

CLARISSE.

Nous trouvons toujours qu'on nous mérite quand on nous aime... et le mariage, Raoul, ne doit pas vous effrayer beaucoup. Vous devez voir par des exemples que ses chaînes ne sont pas bien lourdes à porter!

JORDANE.

Écoute-moi, Raoul. J'ai toujours été pour toi un ami plutôt qu'un père, et je t'ai habitué à avoir en cet ami une confiance absolue.

RAOUL.

Oui, mon père!

JORDANE.

Je ne prendrai pas avec toi les allures d'un moraliste

ou d'un sage; elles ne me conviennent pas. Mais tu ne douteras pas de ma sincérité si je te dis : Raoul, épouse Geneviève, aime bien ta femme, essaie de t'en faire aimer, et ne cherche pas le bonheur autre part, il n'y est pas!

RAOUL.

Vous me parlez avec des larmes dans la voix. Tu viens de ressentir une grande douleur! N'est-ce pas, madame?

JORDANE.

C'est en pensant à toi et à ton avenir que je suis ému... Tu sais comme je t'aime?

RAOUL.

Oui, mon père, je le sais. Je sais aussi quel homme vous êtes. Voulez-vous me dire, madame, ce qui s'est passé, et pourquoi mon père souffre ainsi?

CLARISSE.

Je ne suis pas dans tous les secrets de M. de Jordane.

JORDANE.

Madame de Jordane ne peut pas comprendre ce qui se passe en moi. (A Raoul.) Je devine à tes hésitations quels liens te rattachent à l'existence que tu mènes.

RAOUL.

Des liens!... je n'en ai pas.

JORDANE.

Je te vois troublé à l'idée d'épouser une jeune fille qui serait le charme de ton foyer. Je te sens effrayé de ce calme que tu ne connais pas, et je me demande si j'ai été pour toi le père qu'il aurait fallu.

RAOUL.

Quel père eût été meilleur et plus tendre? Ne te repro-

che rien... ce n'est pas moi qui te causerai jamais une tristesse!... Je ferai ce que tu voudras.

JORDANE.

Je veux que tu vives autrement et mieux que moi. La nouvelle de ce mariage est dans toutes les bouches; ce n'est pas demain, c'est aujourd'hui, c'est à l'instant que cette fausse nouvelle doit devenir une vérité. Laisse-moi la joie de demander pour toi à mon vieil ami Bridier la main de sa fille. Il en sera si heureux! Il t'adore, malgré ta mauvaise réputation.

RAOUL.

Comment veux-tu qu'on te résiste? Tu es si bon!

JORDANE.

C'est bien, Raoul!

CLARISSE, à Jordane.

Je vous remercie pour mon tuteur et pour Geneviève! Je ne peux plus être heureuse maintenant que du bonheur des autres.

Bridier paraît au fond.

JORDANE.

Voici Bridier!

BRIDIER.

Ah! bonjour, Raoul! je ne vous avais pas encore vu.

CLARISSE, à Bridier.

Autrefois, mon tuteur, vous m'embrassiez!

BRIDIER.

Je n'ose plus.

CLARISSE.

Eh bien! osez aujourd'hui. (A part.) Je vais annoncer la bonne nouvelle à Geneviève.

Elle sort à gauche.

SCÈNE XII

JORDANE, RAOUL, BRIDIER.

JORDANE.

Asseyez-vous, mon ami. Mon cher Bridier, permettez-moi de manquer avec vous à toutes les règles de l'étiquette; je vais faire une démarche solennelle qui exigerait sans doute un peu plus de pompe. Mais c'est un plaisir que je ne veux pas différer. J'ai l'honneur de vous demander pour M. Raoul de Jordane, mon fils, la main de mademoiselle Geneviève Bridier, votre fille.

BRIDIER, suffoqué.

Ah! (Avec contrainte.) Ne vous étonnez pas si cette demande me trouble un peu... Elle est bien faite certes pour m'honorer!

JORDANE.

Ce n'est pas le mot que j'attendais.

BRIDIER.

Mais... je n'avais pas mis dans mes projets de marier Geneviève si tôt.

JORDANE, stupéfait.

Vous refusez?

BRIDIER.

Elle est encore bien jeune!

JORDANE.

Elle a dix-neuf ans. Est-ce la conduite de Raoul qui vous effraie?

BRIDIER.

Non! oh! non! Raoul a des défauts qui passent vite et

des qualités qui ne passent pas. Il n'y a rien là de personnel.

JORDANE.

Quel autre motif?

BRIDIER.

Aucun. Vous savez que je ne comprends pas la vie comme tout le monde. Je ne veux pas encore me séparer de ma fille.

JORDANE.

Je n'insiste plus.

BRIDIER.

Je vais saluer la marquise de Jordane. Je vous supplie, Raoul, de ne pas m'en vouloir.

RAOUL.

Comment vous en voudrais-je? Vous avez vos raisons sans doute?

BRIDIER.

J'ai celles que je vous ai données.

Il sort par la gauche.

RAOUL.

Il n'en donne aucune!

JORDANE.

Je n'y comprends rien.

SCÈNE XIII

JORDANE, CLARISSE, RAOUL.

CLARISSE, entrant, à Bridier qui sort.

Je laisse maintenant le père parler à sa fille. (A Raoul.) Ah! comme vous regretteriez vos hésitations, si vous aviez pu voir, comme moi, le bonheur de Geneviève! J'en suis tout émue! ce devrait être une grande joie que de se sentir aimé ainsi!

JORDANE.

Bridier vient de nous refuser la main de sa fille.

CLARISSE.

Comment!

JORDANE.

Il la trouve trop jeune. Mais nous avons fait notre devoir : on n'a plus rien à nous demander.

Il sort par la droite.

CLARISSE.

Est-ce possible?

RAOUL.

Oui, madame.

CLARISSE.

Eh bien! Raoul, ne cherchez pas le motif de ce refus, je vais vous le donner.

RAOUL.

Vous le connaissez?

CLARISSE.

Votre père s'est compromis dans les aventures financières de M. Cardonat.

RAOUL.

Mon père... l'honneur et la loyauté mêmes !

CLARISSE.

Et si M. Bridier ne veut pas vous donner sa fille, c'est qu'il y a déjà ou qu'il va y avoir une tache à votre nom!

RAOUL.

Une tache à mon nom ?

CLARISSE.

Qui est aussi le mien et que j'ai le droit de défendre.

RAOUL.

Songez-vous bien, madame, à ce que vous me dites?

CLARISSE.

Ah ! vous ne souffrirez jamais plus que je n'ai souffert ici, il y a une heure, devant madame Descourtois qui cherchait à m'ouvrir les yeux, devant M. Bridier qui m'interrogeait !

RAOUL.

A-t-il pu venir à la pensée de quelqu'un que mon père était un malhonnête homme?

CLARISSE.

Oui. Voici Geneviève

SCÈNE XIV

RAOUL, CLARISSE, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Que s'est-il passé, madame? Mon père ne me dit rien !

RAOUL.

Que lui répondre?

CLARISSE, très embarrassée.

Il attend sans doute...

GENEVIÈVE.

Et M. Raoul détourne les yeux.

CLARISSE.

Soyez calme, Geneviève!

GENEVIÈVE.

M. de Jordane n'a pas demandé ma main.

CLARISSE.

Si, mais votre père a refusé.

GENEVIÈVE.

C'est impossible!

RAOUL.

C'est la vérité pourtant.

GENEVIÈVE.

Pourquoi? Quelle serait la raison? je la connaîtrais. Mon père n'a pas de secret pour moi. Non, on a voulu ménager mon amour-propre de jeune fille, n'est-ce pas, madame? Dites-moi la vérité.

CLARISSE.

Je n'en sais pas d'autre.

GENEVIÈVE, à Raoul.

M. de Jordane a hésité au dernier moment?

CLARISSE.

Mais non.

GENEVIÈVE, à Raoul.

Ou vous peut-être?

RAOUL.

Vous vous trompez!

GENEVIÈVE.

Je ne suis pas une fille comme les autres, moi; j'ai été très gâtée. Je n'ai pas connu ma mère. Mon père m'élevait à faire les honneurs de ses salons. Je parlais trop sans doute, souvent à tort et à travers. Il est si facile de dire une parole inconséquente! Je me suis compromise. C'est cela, n'est-ce pas?

RAOUL.

Non, Geneviève, non, je vous le jure!

GENEVIÈVE, à Clarisse.

Vous comprenez bien, madame, que je doive chercher ce qu'on me reproche!

CLARISSE.

On ne vous reproche rien, Geneviève.

GENEVIÈVE.

Quand mon père était ministre, j'étais obligée d'être aimable avec tout le monde, et quelquefois même je faisais ma cour aux députés; dans les moments de crise, vous savez bien, madame, que c'est nécessaire. On s'est mépris sur mes intentions, et on a cru que j'avais quelque préférence. (A Raoul.) C'est cela, n'est-ce pas?

RAOUL.

Non, Geneviève, non, ce n'est pas cela!

GENEVIÈVE.

J'ai tout avoué à madame de Jordane. Elle sait que je ne me suis jamais senti un penchant pour personne, que jamais il ne m'est venu à la pensée que je pourrais en aimer un autre que vous. Tout ce qu'on vous a raconté est faux! faux! faux!

RAOUL.

On ne m'a rien raconté!

GENEVIÈVE.

Je ne pouvais pas cacher ma joie quand je vous voyais entrer, et ma peine quand vous partiez!... Je cherchais la toilette qui vous plaisait et... (A Clarisse.) On m'a crue coquette, c'est cela, n'est-ce pas?

RAOUL.

Non, non!... c'est votre père qui ne m'a pas trouvé digne de vous.

GENEVIÈVE.

Vous mentez! vous mentez! (A Clarisse.) Il ment, n'est-ce pas?... Je sais très bien ce que pense mon père!

RAOUL.

Ses idées ont pu changer. Mais dites-vous bien que l'homme dont vous serez la femme n'aura rien à envier. Dites-vous bien que je lis dans votre pensée comme dans la mienne. Tout en vous est tendresse, charme, candeur! Dites-vous bien qu'au moment même où je vous perds, je vous aime et j'aime pour la première fois.

CLARISSE.

Vous ne pouvez douter de lui, Geneviève. Ce sont des raisons indépendantes de lui et de vous qui s'opposent à ce mariage.

GENEVIÈVE.

Alors, c'est fini! c'est tout à fait fini!

CLARISSE.

C'est moi qui ai été coupable en voulant vous donner trop vite une joie que je ressentais pour vous!

BRIDIER, revenant par la gauche.

Je te cherchais, Geneviève, pour partir.

GENEVIÈVE.

Je suis prête.

BRIDIER.

Tu as pleuré?

GENEVIÈVE.

Non! non! pas du tout! Adieu, madame.

CLARISSE.

Du courage, Geneviève!

GENEVIÈVE.

Oui, oui, j'en aurai, pour mon père... Alors, c'est fini!

Geneviève et Bridier sortent par le fond.

RAOUL.

Ah! vous aviez raison, madame, ce n'est pas moi qu'on refuse. Mais ce que M. Bridier pense en ce moment, tout Paris le pensera demain, et j'aurai donc à rougir du nom de Jordane!

SCÈNE XV

CLARISSE, RAOUL, LE PRINCE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Le prince Orbeliani.

LE PRINCE.

J'ai tenu, madame, à vous apporter moi-même une offrande pour l'œuvre que vous daignez patronner.

CLARISSE.

C'est la marquise de Jordane qui reçoit les offrandes; mais elle est ici.

RAOUL.

Prince, permettez-moi de vous adresser tout de suite une question, parce qu'elle me brûle les lèvres. Hier, vous avez affecté de ne pas saluer M. Cardonat. Le connaissez-vous ?

LE PRINCE.

Assez pour regretter de l'avoir reçu chez moi.

RAOUL.

Que lui reproche-t-on ?

LE PRINCE.

Tout et rien. C'est ce que dans un monde bourgeois on appellerait presque un chevalier d'industrie, mais dans la haute société, cela n'a plus de nom.

RAOUL.

Voilà une accusation bien grave.

LE PRINCE.

Les Français ont pour tout ce qui leur vient, — ou leur revient, — de l'étranger, une confiance que les étrangers n'ont pas en entrant en France. Vous seriez tout à fait renseigné par M. Descourtois, qui vient de donner sa démission d'administrateur avec éclat. C'est, je crois, le commencement de la fin.

RAOUL.

Je vous remercie. (A part, en sortant.) Je vais chez M. Descourtois.

SCÈNE XVI

LE PRINCE, CLARISSE.

LE PRINCE.

Je n'espérais pas, madame, le hasard qui me permet de vous voir un instant seule.

CLARISSE.

Vous cherchez des félicitations. On m'a dit que votre fête avait été très brillante.

LE PRINCE.

Oui, madame, très brillante.

CLARISSE.

Et qu'on s'y était beaucoup amusé.

LE PRINCE.

Oui, madame, beaucoup. Elle a eu surtout pour moi un très vif intérêt.

CLARISSE.

Je le comprends, c'est un aspect de Paris que vous ne connaissiez pas.

LE PRINCE.

J'ai passé hier les heures les plus douces de ma vie. Une femme qui ne laisse voir que ses yeux et ses lèvres n'a pas à composer son visage : tout est regard et tout est sourire. Quand je vous retrouve calme et sévère, je me demande si je ne vous voyais pas cent fois mieux, hier, sous le masque.

CLARISSE.

Que voulez-vous dire? Et de quoi me parlez-vous?

LE PRINCE.

Je ne vous forcerai jamais à reconnaître ce qu'il vous plaira de nier; je sais le privilège des femmes; mais n'avez-vous pas compris que je serais le plus respectueux de vos admirateurs? Je n'ai plus rien à vous redire que vous n'ayez entendu... près de moi!...

CLARISSE.

Je n'ai rien entendu, je ne sais rien, et personne encore n'avait osé me tenir un pareil langage.

LE PRINCE.

Madame!

CLARISSE.

Si une de mes paroles ou une de mes actions pouvait vous autoriser à me parler ainsi, je les ai oubliées, et je ne vous pardonnerais pas de vous en souvenir.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, JORDANE, BALISTRAC, AGATHE, VALENTINE, CARDONAT, OLGA, puis RAOUL.

JORDANE, entrant vivement par la droite.

Le prince!

LE PRINCE.

Oui, mon cher Jordane, je veux être aussi de ceux qui protègent les jeunes égarées.

JORDANE.

Et vous avez tenu à venir vous-même?... La marquise, ma cousine, en sera extrêmement flattée.

BALISTRAC, entrant par la gauche, suivi des dames.

Le prince ici!... Prince, on n'entend que des éloges de votre fête!

LE PRINCE.

N'est-ce pas?

AGATHE.

Il paraît que M. de Balistrac était très bien en clown?

LE PRINCE.

Superbe, madame, superbe.

BALISTRAC, à Clarisse.

Je regrette, madame, que vous ne m'ayez pas vu.

VALENTINE, à part.

Le prince! Mais ce serait un très joli parti!

CARDONAT, entrant par la gauche, avec Olga à son bras, à Clarisse.

Nous sommes obligés de nous retirer, madame...

LE PRINCE, à Jordane, montrant Olga.

Voulez-vous me présenter à madame?

JORDANE, à Olga.

Le prince Orbeliani.

LE PRINCE, sans se préoccuper de Cardonat.

J'ai conservé de votre pays, madame, un si doux souvenir que je recherche tout ce qui m'y ramène par la pensée.

OLGA.

Ce n'était pour vous, qu'un pays curieux à traverser!

LE PRINCE.

J'y ai passé deux années entières.

OLGA.

Que serait-ce, monsieur, si vous y aviez laissé, comme

moi, les joies, les douleurs, les illusions de votre enfance!

LE PRINCE.

Vous êtes à un âge, madame, où les illusions renaissent.

Le prince la salue et descend. Cardonat le suit après avoir quitté le bras d'Olga.

CARDONAT, à lui-même.

C'est trop fort! (A mi-voix.) Prince, vous avez eu l'air d'oublier que j'étais là et que je suis le mari de madame Cardonat.

LE PRINCE, avec assurance.

Croyez-vous?

CARDONAT, avec une colère concentrée.

Comment! Êtes-vous venu avec l'intention de m'offenser?

LE PRINCE.

Je vous affirme que non, étant très décidé à ne pas me battre avec vous.

CARDONAT.

Je vous y forcerai.

LE PRINCE.

Non.

CARDONAT, prêt à faire un pas.

Non!

JORDANE, l'arrêtant.

Cardonat! Le prince est peu familiarisé avec nos habitudes françaises.

Raoul entre à ce moment par le fond, et se tient à l'écart, témoin muet de la scène.

LE PRINCE.

Peut-être, mais je ne changerai pas les miennes.

JORDANE.

Cependant vous remarquerez que M. Cardonat est chez moi, et j'entends que toutes les personnes qui sont chez moi y soient traitées comme moi-même.

LE PRINCE.

Vous savez, mon cher Jordane, qu'à vous, je n'ai rien à refuser.

JORDANE.

Moi non plus, prince.

CARDONAT.

Je ne permettrai jamais...

JORDANE.

Cela ne vous regarde plus.

LE PRINCE, allant à Clarisse.

Voudriez-vous, madame, vous charger de mon offrande?

CLARISSE.

Oui, monsieur!

Le prince sort par le fond; Balistrac, Agathe et Valentine sortent à sa suite.

CARDONAT.

M. de Jordane se battrait pour moi! c'est la meilleure réponse à M. Bridier!

Il sort avec Olga par le fond.

SCÈNE XVIII

JORDANE, CLARISSE, RAOUL.

RAOUL, à son père.

Vous vous battez pour Cardonat?

JORDANE.

Oui!

RAOUL.

Savez-vous ce qu'on dit, savez-vous ce qui se passe?

JORDANE.

Je ne veux savoir ni ce qu'on dit, ni ce qui se passe.

RAOUL.

Mais, mon père...

JORDANE.

Et je n'ai de leçons à recevoir de personne.

RAOUL.

Ah! je n'ai jamais tant souffert.

Il s'éloigne par la gauche.

CLARISSE.

Ce duel est impossible!

JORDANE.

Pourquoi, madame?

CLARISSE.

Si c'est pour M. Cardonat que vous vous battez, on vous dira tout à l'heure qu'on ne peut se battre, ni avec lui, ni pour lui, et si vous êtes publiquement le cavalier servant

de sa femme, vous m'épargnerez à moi la honte de penser qu'on oublie tout pour sa maîtresse, jusqu'au souci de son nom.

JORDANE.

Je ne me bats, ni pour M. Cardonat, ni pour madame Cardonat, je me bats avec le prince Orbeliani, parce que je le hais. Tout prétexte m'était bon. Si celui-là ne m'était venu, j'en aurais cherché un autre. J'ai joué, pour le prince et pour vous, un rôle dont le souvenir ne m'est pas facile à supporter. Je ne peux pas oublier... (S'arrêtant.) Ne vous méprenez pas à mes paroles. Ce n'est pas mon honneur que je défends; ce n'est pas le vôtre, qui est au-dessus de toute atteinte. Je ne me bats avec le prince que parce que je le hais; je le hais, voilà tout!

CLARISSE.

Qui le croira? Il fallait donc attendre un prétexte meilleur. C'est M. Cardonat qu'on a insulté et M. Cardonat est le mari de la femme que vous aimez. Que ne lui devez-vous pas, à ce mari complaisant ou aveugle? Je vous pardonnais tout... Je ne vous ai jamais demandé le sacrifice d'une fantaisie; j'ai subi, seule, à mon foyer toutes les humiliations que vos succès bruyants m'imposaient, et vous m'avez toujours vue souriante!... Mais cette femme qui était là, chez moi, cette femme à qui je tendais la main, à qui je viens de la tendre, cette femme que je n'ose pas maudire... parce que je la crois plus malheureuse encore que moi!... Non, je ne peux plus lutter, et devant cet effondrement de moi-même, je me demande ce qu'est la vie et ce qu'elle vaut!

Elle éclate en sanglots.

JORDANE, effrayé.

Clarisse! Clarisse! (Allant au salon.) Raoul! appelle quelqu'un!

Raoul entre.

CLARISSE.

N'appelez personne. Si vous tenez à vous battre avec le prince, si c'est à cause de moi, je vous supplie de m'épargner cette injure. Je n'ai rien à vous dire, si c'est pour madame Cardonat, que vous aimez.

RAOUL, s'élançant vers son père, et étouffant sa voix.

Madame Cardonat! c'est donc cela? c'est pour elle, c'est à cause d'elle que tu as défendu ce banquier! Tu t'es laissé entraîner, tu n'as rien vu, tu n'as rien calculé, tu n'as rien compris, et tu t'es livré tout entier, comme tu te livres toujours!

JORDANE.

Que veux-tu dire?

RAOUL, élevant la voix.

C'est pour cette femme!... (A Clarisse.) Ah! pardonnez-moi, madame, je sens que je vous fais la plus cruelle des injures... mais songez donc qu'un instant j'ai douté de mon père!

JORDANE.

De moi! Que se passe-t-il? que dit-on? qu'est-il arrivé? je veux le savoir!... Vous vous taisez tous les deux!

RAOUL.

Ton nom est compromis dans les entreprises équivoques de M. Cardonat.

JORDANE.

Mon nom! mon nom compromis! mon nom peut tout défier. Cela ne se peut pas... cela n'est pas!

RAOUL.

Tu es administrateur d'une société qui vole ses actionnaires.

JORDANE, foudroyé.

Moi!

RAOUL.

Mon père!

CLARISSE, accourant.

Monsieur!

JORDANE, passant fièvreusement à la table.

Ne me dites rien. Ne me parlez pas. Je vais d'abord écrire un mot, un seul mot et ma signature. (Il écrit, laisse le papier sur la table, se lève et vient vers sa femme.) Je vous demande pardon, madame : vous me disiez qu'en vous épousant je n'avais entendu vous donner que mon nom, et je n'ai pas su garder intact le nom que je vous donnais. Je vous demande pardon.

CLARISSE.

Ce n'est pas moi seulement qui ai eu à souffrir, c'est votre fils.

JORDANE.

Raoul!

CLARISSE.

C'est Geneviève.

JORDANE.

Geneviève! J'ai fait mon devoir! J'ai demandé la main de Geneviève à Bridier, et Bridier... (Devinant tout à coup.) Bridier ne veut pas que sa fille porte mon nom! Bridier, un ami de vingt ans... (Il retombe assis.) Bridier a cru, lui aussi, que j'étais complice. Notre existence est-elle donc si frivole et si peu consistante qu'on peut y admettre une accusation sans la discuter? Y jouons-nous si facilement avec notre honneur qu'on ne sait plus ce qu'il vaut? Et comment le saurait-on? N'ai-je pas usé ma vie dans le tapage et dans les plaisirs, sans voir les larmes que je faisais répandre autour de moi? (Se levant, à Raoul.) Que t'a dit Geneviève? Que lui as-tu répondu? Que pense Bridier?

Et toi, Raoul, et vous, madame, comment me jugez-vous?

RAOUL.

Tu es toujours pour nous ce que tu as été, l'homme le plus honnête et le plus loyal!

JORDANE.

Raoul, veux-tu m'embrasser?

RAOUL.

Oh! mon père!

Il lui saute au cou.

JORDANE.

Et vous, madame, vous ne dites rien?

CLARISSE.

Moi, je vous trouve assez malheureux pour vous dire ce que je n'osais pas vous dire dans les heures de joie : je vous aime de toutes les forces de mon âme!

JORDANE, étreignant ses mains.

Clarisse! Tiens, Raoul, fais porter ce billet chez Bridier.

RAOUL, prenant l'écrit sur la table et y jetant les yeux.

« Je m'engage à désintéresser les créanciers de M. Car-
» donat. » Ah!

Le prince paraît au fond. — Raoul fait porter le billet.

SCÈNE XIX

LES MÊMES, LE PRINCE, puis VALENTINE, puis BRIDIER et GENEVIÈVE.

JORDANE.

Encore lui!

LE PRINCE, entrant.

J'ai trouvé, mon cher Jordane, que j'avais eu tort tout à l'heure et qu'une explication avec M. Cardonat serait peut-être intéressante. Je n'ai pas été heureux. Son nouveau chef de la comptabilité...

RAOUL.

M. Puyjolet?

LE PRINCE.

M. Puyjolet, habitué aux comptes réguliers des administrations de l'État, vient de découvrir que M. Cardonat était ruiné, et que les actionnaires n'avaient plus d'autres garanties que son cautionnement à lui, Puyjolet. Madame Puyjolet a jeté les hauts cris...

JORDANE.

Vous oubliez que je suis un des administrateurs de la compagnie. A tort ou à raison, trompé ou abusé, — peu importe, — j'ai donné mon nom, et personne ne perdra rien. Je réponds de tout.

LE PRINCE.

Ah! mais alors M. Cardonat va revenir et je serai forcé de le tuer.

RAOUL.

Il est donc parti?

LE PRINCE.

Il est allé étudier la navigation du Danube à Bruxelles. — Je n'ai trouvé que sa femme, qui avait refusé de le suivre...

VALENTINE, entrant par le fond.

Ah! ma bonne Clarisse, quand je pense que nous avons reçu M. Cardonat!... Il a ruiné ses actionnaires, mais ce ne serait rien; sa femme... n'était pas sa femme!

TOUS.

Comment?

VALENTINE.

C'était la femme du...

Elle s'arrête, en voyant le prince.

LE PRINCE.

Achevez, madame.

VALENTINE.

Vous la reprenez?

LE PRINCE.

Oh! non, je ne la reprends pas. Je la recueille.

VALENTINE, à elle-même.

Et moi qui le croyais célibataire!

Bridier et Geneviève entrent par le fond.

JORDANE, courant à lui.

Bridier! Bridier! Croyez-vous que votre fille puisse encore porter mon nom?

BRIDIER.

Pardonnez-moi, Jordane.

GENEVIÈVE.

Moi, j'ai tout de suite dit à mon père qu'il se trompait. Je connais M. de Jordane.

JORDANE, l'embrassant.

Oh! chère enfant!

VALENTINE.

Moi, j'épouserai Saint-Chamas, mais j'en voudrai toute ma vie à M. de Folny.

CLARISSE.

Il n'aimait pas les tapageurs : il avait peut-être raison.

BRIDIER, à Jordane.

J'ai vu le dossier. Ça vous coûtera deux millions.

JORDANE.

Tout ce que j'ai à peu près! que m'importe? Je n'ai plus besoin de rien, je serai chez ma femme.

CLARISSE.

Oh! toujours, si vous le voulez.

JORDANE.

Et si vertueux que tout Paris en parlera.

CLARISSE.

Voilà le bon tapage!

FIN

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE — JEANNE ROBERT

